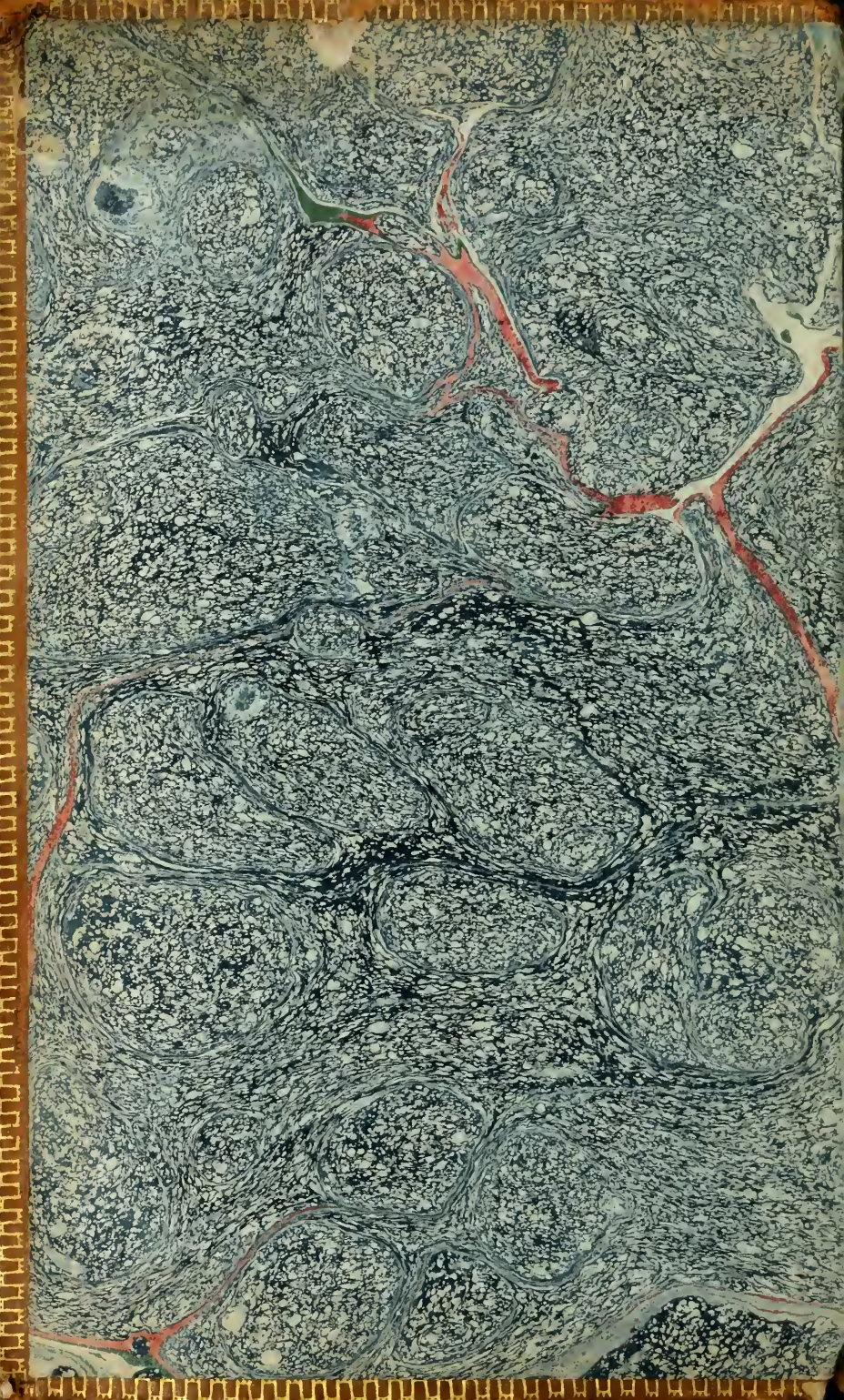
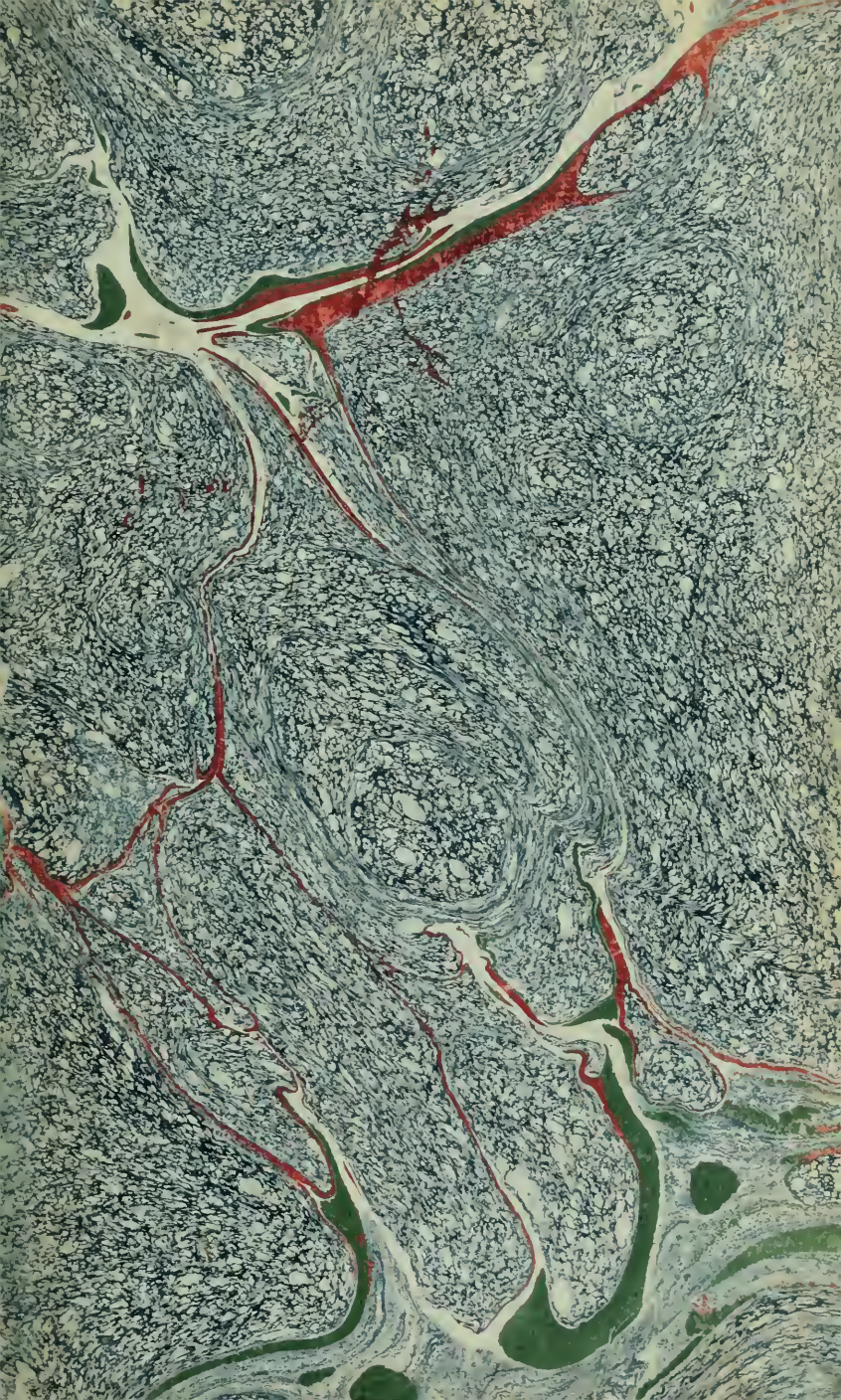
3 1761 04410 7548





ŒUVRES

DE

J. F. DUCIS.

De l'Imprimerie de FIRMIN DIDOT.

Gérard pinx.t Forsell Sculp.t 1814.

JEAN FRANÇOIS DUCIS,

de l'Académie française

D8336

ŒUVRES

DE

J. F. DUCIS,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

Ornées du portrait de l'Auteur, d'après M. Gérard, et de gravures d'après MM. Girodet, et Desenne.

TOME PREMIER.

208890
9. 2. 27.

PARIS,

CHEZ NEPVEU, LIBRAIRE,
PASSAGE DES PANORAMAS, N° 26.

1813.

PQ
1981
D6
1813
t.1

AVERTISSEMENT.

Les tragédies de M. Ducis, que le public a constamment honorées de ses applaudissemens et de ses larmes, paraissent aujourd'hui rassemblées pour la première fois. Les amateurs du théâtre, que des éditions imprimées séparément et avec négligence ne pouvaient satisfaire, desiraient, sollicitaient depuis long-temps ce recueil. On n'a rien épargné pour qu'il répondît au mérite du poète et au zèle de ses admirateurs. Sorti des presses de M. Firmin Didot, qui, non content d'exceller dans toutes les parties de l'art typographique, se livre encore avec succès aux travaux de l'érudition et de la poésie, il a été embelli de plusieurs gravures où le burin a reproduit, avec une brillante fidélité, les dessins d'un artiste dont le crayon s'est montré digne de retracer les pensées fortes et les sentimens profonds de M. Ducis. Les arts devaient cet hommage au poète sensible qui les a toujours

célestes sur des enfans dont les uns ont rempli et les autres abjuré tous les devoirs de la piété filiale, mais finissant le plus souvent par recevoir sur son sein, par y presser, y confondre dans les mêmes embrassemens, et le fils longtemps criminel et le fils toujours vertueux! C'est ainsi que M. Ducis a prouvé, a rempli sa vocation pour ce beau genre de pathétique fondé sur les affections du sang, sur les sentimens de famille, sentimens sacrés, universels, qui survivent à tous les autres, et, quand ceux-ci nous rendent trop souvent coupables ou malheureux, sont à-la-fois la plus douce félicité de l'homme et le lien le plus solide de la société; c'est ainsi qu'il a imprimé à tous ses ouvrages un caractère particulier, et qu'il s'est marqué une place distincte, une place glorieuse, à la suite des grands maîtres qui ont illustré la tragédie française.

Qui pourrait parler des belles productions dont M. Ducis a enrichi notre scène, sans que les noms de Sophocle et de Shakespeare vinssent aussi-tôt s'offrir à sa mémoire, j'ai presque dit à sa reconnaissance? C'est à ces deux grands hommes, au dernier principalement, que M. Ducis a emprunté les sujets de ses tragédies.

Il est des écrivains qui choisissent froidement leurs modèles ou même semblent les prendre au hazard ; mais on peut croire que M. Ducis a été entraîné vers les siens. Amant passionné de la nature, quel attrait sympathique, irrésistible, ne devaient pas avoir pour lui les écrits des deux tragiques qui ont mis dans leurs tableaux le plus de cette vérité naïve et sublime, charme des esprits sains et vigoureux, des ames énergiques et sensibles !

Shakespeare, presque entièrement privé d'éducation, écrivant au milieu d'un peuple encore barbare, dans une langue à peine formée, et pour une scène tout-à-fait irrégulière, a ignoré ou dédaigné ces règles et ces convenances dramatiques dont l'observation distingue notre théâtre ; et, ce qui est peut-être plus fâcheux encore, il a souvent mêlé aux beautés les plus vraies et les plus nobles, tantôt les défauts de la grossièreté, tantôt les vices de l'affectation. M. Ducis, avec un art qu'on eût admiré davantage, si l'on eût mieux apprécié les difficultés de l'entreprise, a su réduire aux proportions et soumettre aux lois établies par notre système dramatique les ouvrages gigantesques et mons-

trueux du tragique Anglais ; il a su dégager les traits simples et sublimes de l'alliage impur qui les déshonorait, et les rendre avec cette force, cette chaleur, cette vérité d'expression qui associe, qui égale presque les droits du talent imitateur à ceux du génie original. Combien, d'ailleurs, n'a-t-il pas ajouté de pensées mâles ou profondes, de sentimens élevés ou touchans, à ceux que lui fournissait son modèle !

Un autre modèle, aussi difficile, aussi dangereux à imiter par sa perfection même, que le premier l'était par ses défauts, c'était Sophocle, estimé le plus grand de tous les tragiques anciens et modernes. Si notre scène semblait trop étroite pour qu'on y transportât les vastes compositions de Shakespeare, sans en réduire les dimensions, d'un autre côté elle paraissait offrir un cadre trop étendu pour que le tableau d'une tragédie grecque, dans sa forme originelle, pût le remplir tout entier : il y avait loin de notre contexture dramatique, chargée d'incidens compliqués, à cette noble simplicité qui, chez les Grecs, était le premier principe, le premier charme, la première gloire de tous les arts. M. Ducis entreprit donc de faire entrer dans

un même ouvrage, d'assujétir par un même nœud deux actions différentes, celle d'*OEdipe à Colone* et celle d'*Alceste*, enfin d'unir aux beautés sévères de Sophocle les touchantes beautés d'Euripide. Digne interprète de ces deux grands hommes, le poète, tour-à-tour terrible et pathétique, nous fit frémir des imprécations d'OEdipe, et pleurer des douleurs d'Admète. Mais ce double effet naissait de deux objets distincts : l'intérêt qui se divise devient plus faible de moitié ; il faut qu'il se réunisse, se concentre en un seul point ; et une loi expresse de l'art a consacré ce principe, deviné par le cœur. M. Ducis, qui ne s'était jamais dissimulé à lui-même cette duplicité d'action et d'intérêt, se rendit enfin aux conseils de la critique, et, réduisant sa tragédie à trois actes, se renferma dans le sujet d'*OEdipe à Colone*. Cette nouvelle tragédie termine le Recueil, où la première se trouve également.

Les deux volumes du *Théâtre* seront incessamment suivis d'un troisième et dernier volume, composé de *Poésies diverses*, dont une partie n'a point encore paru sous les yeux du public. C'est là que M. Ducis, descendu des hauteurs

de la scène tragique et rendu à lui-même, chante encore la nature, mais d'un ton plus calme et plus doux, mais avec l'accent du bonheur et de la reconnaissance ; c'est là qu'il célèbre tout ce qui fit sa gloire et sa félicité, les pures voluptés de l'ame, les innocens plaisirs de la médiocrité, le charme des beaux-arts, celui des beaux vers, et l'amitié plus douce encore, l'amitié que son cœur préfère à cette poésie même dont il est idolâtre. Tout, dans ces jeux d'une muse ingénue et familière, tout apprend à chérir, à respecter davantage le vieillard vénérable qui, depuis long temps, offre aux amis des lettres le plus doux des spectacles et le plus noble des exemples,

L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère.

L. S. AUGER.

DISCOURS

Prononcé dans l'Académie Française, le jeudi 4 mars 1779, par M. Ducis, *qui succédait à* Voltaire.

Messieurs,

Il est des grands hommes à qui l'on succède, et que personne ne remplace. Leurs titres sont un héritage qui peut appartenir à tout le monde ; leurs talens, qui ont étonné l'univers, ne sont qu'à eux. C'est à la suite des siècles seule à remplir le vide immense qu'ils ont laissé. Ainsi pensa autrefois un peuple guerrier qui, mené long-temps à la victoire par un général fameux, après la mort de ce héros, laissait toujours sa place vide au milieu des batailles, comme si son ombre l'occupait encore, et que personne n'eût été digne d'y commander après lui. Si, à la mort de M. de Voltaire, Messieurs, vous eussiez imité cet exemple, avec quel respect la postérité n'eût-elle pas vu le siége où ce grand homme s'était

assis dans vos assemblées, demeurant vide à jamais et sans être rempli ! Cette distinction, unique jusqu'à présent, eût été peut-être le seul hommage digne d'un homme unique aussi par ses talens et son génie. Vos lois ne vous ont pas permis de lui rendre cet honneur ; et l'indulgence du public pour un ouvrage où peut-être quelques beautés antiques ont fait pardonner les défauts, ont fixé sur moi vos suffrages long-temps suspendus. Ici, Messieurs, je n'ai pas besoin de vous parler de ma reconnaissance ; il me serait plus facile de vous exprimer mon étonnement. Si quelque chose peut m'élever au-dessus de moi-même, c'est cette faveur à laquelle osaient à peine atteindre mes espérances. Le caractère de la gloire (qui le sait mieux que vous, Messieurs ?) est de donner de nouvelles forces à celui qui l'obtient, pour en mériter une nouvelle. C'est en m'éclairant par vos conseils, c'est en justifiant votre choix par mes travaux, que je puis vous remercier d'une manière digne de vous; et ma vie entière sera consacrée à ce remerciement. Mais mon premier devoir est de me taire sur moi-même, pour ne vous parler que du grand Homme que vous avez perdu. En lui succédant, je n'ai pas même le droit d'être modeste ; et je dois disparaître tout entier à vos yeux, pour

ne vous occuper que de votre admiration et de vos regrets.

La voix qui s'élève ici pour lui rendre hommage, lui fut inconnue. Jamais je ne vis cet homme célèbre, et je ne communiquai avec son génie que par ses ouvrages. Ainsi, de son vivant, il a été pour moi ce que sont tous les grands hommes qui depuis plusieurs siècles ne sont plus ; et je le louerai en votre présence, comme le louera un jour la postérité, sans intérêt et sans passion.

M. de Voltaire, dans cet ouvrage si connu, où il a peint à grands traits et d'un style rapide le siècle de Louis XIV, après avoir parcouru la chaîne des événemens politiques, tracé les progrès de l'esprit humain, et dessiné le portrait de tant d'hommes célèbres, qui tous par leur génie ont imprimé un caractère de grandeur à leur siècle, et consacré la gloire du monarque par celle de sa nation, termine ce magnifique tableau par ces paroles : « *A-peu-* « *près vers le temps de la mort de Louis XIV*, « *la Nature sembla se reposer* ». Il se trompait, Messieurs ; et ce grand homme, qui écrivit toujours avec tant de modestie de lui-même, semblait oublier que ce temps-là fut l'époque de sa naissance et de son éducation. La Nature en effet parut l'avoir placé, pour ainsi dire,

aux confins des deux siècles, pour recueillir l'héritage de l'un, et donner son caractère et son génie à l'autre. On peut dire qu'il eut pour instituteur et pour maître le siècle brillant dont il vit la fin. La plus puissante des éducations pour les hommes qui en sont dignes, c'est celle de la gloire. Tout ce qui entourait M. de Voltaire, au sortir de l'enfance, réveillait en lui cette idée. Il voyait la gloire assise depuis cinquante ans sur le trône; il la voyait à la cour, dans les camps, dans les académies. La gloire enfin, quoiqu'un peu obscurcie vers les derniers jours de ce règne fameux, couvrait encore de son éclat toute la nation française, qui pendant un demi-siècle avait eu dans l'Europe la supériorité du génie comme des armes, et pouvait compter comme un hommage de plus la haine même qu'elle inspirait à ses rivaux. De tant d'écrivains qui s'étaient rendus célèbres, les uns vivaient encore au moment où il sortit du berceau, et où l'activité précoce de cette ame ardente put jeter ses premiers regards autour d'elle; les autres, descendus depuis peu dans la tombe, avaient laissé autour de lui l'empreinte encore récente de leurs succès, et comme la tradition de leur génie. Il put interroger tous ceux qui avaient vécu et conversé avec eux, et puiser dans leurs

discours un enthousiasme d'autant plus vif, que les amis des grands hommes qui ne sont plus, en conservant pour leur mémoire cette sensibilité touchante que l'amitié inspire, y mêlent déja ce respect religieux de la postérité pour de grands noms que la mort a, pour ainsi dire, rendus sacrés. Enfin, le Génie et les Lettres se présentèrent à lui environnés de toute la gloire qu'avait répandue sur elles un siècle à jamais mémorable, où elles étaient admises dans la familiarité de Colbert, du grand Condé, des Conti, des Vendôme, du duc de Bourgogne, et où l'on voyait Louis XIV converser avec Despréaux et Racine, comme avec Turenne, Catinat et Luxembourg.

On peut juger de l'impression que ce tableau de grandeur et de gloire devait faire sur l'ame jeune et passionnée de M. de Voltaire.

Il se livra donc aux lettres avec cette impétuosité que lui donnaient son génie, son caractère et son âge. En vain l'intérêt, la fortune, le pouvoir même le plus absolu, s'unirent pour le détourner de sa route : la Nature avait fixé d'une manière irrévocable, que M. de Voltaire serait poëte, que Racine aurait un successeur, et la France un grand homme de plus. A vingt-quatre ans il osa former une de ces entreprises pour laquelle peut-être alors il fallait

autant de hardiesse que de génie ; celle de donner un poëme épique à la nation. On sait que la première moitié du siècle de Louis XIV avait vu naître et mourir un grand nombre d'ouvrages de ce genre. Comme l'histoire des états, à l'époque des révolutions et des changemens, offre beaucoup d'exemples de projets avortés, de grands desseins mal conçus, et d'une audace impuissante et malheureuse : de même, dans l'histoire des arts, il semble qu'à l'époque où la poésie et les lettres commencent à refleurir, cette première fermentation des talens excite dans les esprits une sorte de témérité inquiète, qui porte à former des plans vastes et à concevoir de grands projets, parceque tout le monde alors est dévoré de l'amour de la gloire, et que personne encore n'a eu le temps de mesurer ses forces. Tous ces ouvrages, fruits de l'ambition bien plus que du talent, précipités d'une chûte commune, étaient tombés les uns sur les autres, et ne devaient qu'au ridicule le triste honneur d'être échappés à un oubli éternel. Cependant il s'était établi une sorte de préjugé dans l'Europe, que la poésie épique était interdite aux Français. Le législateur du goût et de la langue, le sévère et redoutable Despréaux, semblait avoir lui-même confirmé ce préjugé par son exemple

comme par ses préceptes, en avertissant des *disgraces tragiques des grands vers ;* en renfermant le tableau épique du passage du Rhin dans un cadre de vers familiers et presque plaisans, qui le précèdent et qui le suivent. Enfin, le chef-d'œuvre inimitable du Lutrin, où ce grand poëte change continuellement de ton pour amuser son lecteur, où il paraît lui-même se moquer de la magnificence du style, en l'appliquant à des idées comiques ou familières, et où l'élévation même de la poésie n'est presque jamais qu'une plaisanterie de plus, semblait avoir accrédité pour toujours ces idées dans la nation.

M. de Voltaire était dans cet âge heureux où tout ce qui est grand frappe puissamment l'imagination, où la passion de la gloire ne mesure rien et franchit tout, où le génie, comme la valeur, s'absout de sa témérité par ses succès. Mais, comme il était conduit en même temps par cette lumière supérieure, et par cet esprit fin et pénétrant qui est toujours le guide invisible du génie, il ne négligea rien de ce qui pouvait réconcilier la Nation avec ce nouveau genre, si souvent essayé et toujours proscrit. Le choix du sujet et du Héros flatta la vanité nationale ; la rapidité du style se trouva d'accord avec la vivacité française.

L'usage tempéré et le choix même du merveilleux, qui laissait toujours entrevoir une vérité sous une fiction, rassurèrent notre raison un peu timide, que le nom seul de merveilleux effraie. Enfin les grandes beautés philosophiques et morales substituées à ces tableaux de la nature qui caractérisent les poëmes des Anciens, parurent s'accorder avec le goût d'un peuple peu frappé de la nature physique, et qui, après avoir joui pendant un siècle des arts d'imagination, commençait, par une pente naturelle, à rechercher davantage le mérite des idées. On avait vu la même révolution dans Rome, après le siècle brillant d'Auguste, auquel est en tout si semblable à celui de Louis XIV; et ce fut, comme on sait, à cette seconde époque de la littérature romaine, que le génie ardent et fier qui à vingt-sept ans avait conçu et créé la Pharsale, remplaça dans l'épopée les beautés pittoresques de Virgile par ces beautés fortes et hardies que l'éloquence et la philosophie inspirent. Ainsi la même marche du génie et du goût fit naître à Paris et dans Rome deux poëmes fondés à-peu-près sur les mêmes principes; mais c'est peut-être tout ce qu'ils eurent de commun.

La Pharsale offre l'idée de quelque monument d'architecture antique, qui, dans le second

siècle des arts, aurait été dessiné d'une manière à-la-fois irrégulière et grande ; où certaines parties étonneraient par leur caractère de majesté, tandis que d'autres ne présenteraient à l'œil que de la confusion et des ruines ; où les plus belles colonnes seraient couvertes de mousse, et quelquefois à demi ensevelies dans le sable ; où l'on retrouverait de distance en distance des statues de grands hommes, dont les traits auraient l'expression la plus fière, mais mutilées ou imparfaites dans leur ensemble ; où, tout enfin attestant l'imperfection et le génie, le spectateur, attiré tout-à-la-fois et repoussé, éprouverait presque en même temps le plaisir, la douleur, l'admiration et le regret. La Henriade, au contraire, peut se comparer à un palais élevé par une main sage, et décoré d'une manière brillante ; dont toutes les parties offrent le goût et la fraîcheur modernes ; où la magnificence se mêle à la grace, et la richesse à l'élégance ; où les colonnes du marbre le plus poli présentent encore à l'œil l'harmonie des proportions ; dont tous les ornemens ont à-la-fois de la sagesse et de l'éclat ; et qui, sans étonner et remplir l'imagination par sa grandeur, attache cependant et intéresse la vue du spectateur à chaque pas. Déja même le héros français est devenu celui de l'Europe. M. de

Voltaire a fait adopter Henri IV par toutes les nations, comme si le bienfaiteur des hommes eût été le roi de tous les peuples.

C'était au théâtre, c'était dans le champ cultivé par les Corneille et les Racine, que M. de Voltaire devait acquérir la maturité de sa grandeur et de sa gloire : c'est de-là qu'est partie cette renommée, qui dans sa marche a parcouru et embrassé l'Europe entière ; c'est de-là que les cris d'admiration, prolongés de siècle en siècle, iront encore loin de nous retentir dans la postérité. Ici, Messieurs, en vous parlant du mérite et de la supériorité de M. de Voltaire comme poëte tragique, que puis-je vous apprendre ? Je ne puis que m'entretenir avec vous de vos pensées, et vous raconter vos plaisirs. Sa première gloire dans cette carrière a été de s'y frayer de nouvelles routes après les deux hommes à jamais célèbres qui l'avaient précédé. Presque tous les grands hommes, on le sait trop, semblent frapper la nature et les siècles de stérilité dans le genre où ils ont une fois paru : c'est qu'ils traînent après eux l'imitation. On dirait que le génie ressemble à ces rois de l'Orient, dont le malheur et la puissance est de rendre esclaves tous ceux qui approchent d'eux. M. de Voltaire, après Corneille et Racine, a eu, comme

eux, la gloire de donner à son art un caractère qui lui fût propre. On peut dire que l'art, sous ces trois hommes célèbres, eut un esprit comme un but différent. Corneille, venu après les longues tempêtes des guerres civiles, et qui, sous Richelieu, avait encore vu des conspirations et des troubles, l'inquiétude des peuples, l'agitation violente des chefs, et cette lutte sourde et pénible de la politique contre la force, et de la liberté contre le pouvoir absolu, plein des grandes émotions que donne un pareil spectacle, composa la tragédie en homme d'état : à un peuple fier il parla d'intérêt public, de politique et de grandeur ; et dans cette époque, il fit, pour ainsi dire, la tragédie de sa nation. Mais lorsqu'à de longs ébranlemens eut succédé le calme de l'obéissance, quand l'agitation des plaisirs eut pris la place de ces mouvemens orageux de la liberté, et qu'une cour brillante et voluptueuse, en donnant de la pompe à l'antique galanterie française, eut embelli l'amour par les arts, et illustré les faiblesses par le mélange de la gloire, alors la tragédie, comme la nation, descendit de sa hauteur. Racine, lui ôtant cette physionomie altière, lui donna des traits plus doux et plus tendres, et ce grand homme fit la tragédie de la cour de Louis XIV. Dans

l'intervalle qui sépara ces deux poëtes fameux de M. de Voltaire, et où la tragédie se traîna long-temps sans caractère et sans force, je ne dois pas omettre ici l'auteur célèbre de Rhadamiste et d'Electre, qui a jeté tant d'éclat dans ces deux ouvrages. Mais cet homme singulier dans son talent comme dans ses mœurs, plein d'une vigueur inculte et d'une rudesse originale, fut presque étranger à sa nation comme à son siècle ; et sans rien emprunter d'eux, sans avoir aucun rapport avec tout ce qui l'entourait, il ne créa que la tragédie de son caractère et de son génie. Enfin M. de Voltaire parut : son premier succès l'assura de ses forces, et le montra à la nation ; mais il ne trouva point d'abord le genre et la manière qui lui devaient appartenir un jour : car la première jeunesse, qui paraît être la saison de la confiance et de l'audace, a plus en partage peut-être le courage du caractère que le courage et l'indépendance du génie, parceque celui-ci n'a pas encore eu le temps de rassembler ses forces, de sonder sa puissance, et que ce n'est que par degrés qu'il est averti de toute sa grandeur.

Ce fut, Messieurs, vous le savez, à l'époque de Brutus qu'il se fit une espèce de révolution dans ce génie vigoureux et ardent. Il avait

rassemblé tout ce que Paris pouvait lui donner de goût et de lumières ; il avait acquis une parfaite connaissance du peuple à qui il était obligé de plaire ; peuple délicat et sensible, mais fatigué de plaisirs, avide de toutes les jouissances du talent, et toujours prêt à les combattre ; qu'on ne peut attacher que par la nouveauté, et qui cependant juge tout par la coutume et l'usage, et qu'il faut, pour ainsi dire, enlever à lui-même, pour le fixer par des émotions durables et profondes. Il avait médité les anciens, qui, pour le goût, sont encore nos législateurs après deux mille ans ; étudié profondément les grands hommes du siècle de Louis XIV, qui le touchaient de plus près, et qui étaient comme sa famille et ses ancêtres. Il avait fixé long-temps à Londres un œil observateur sur cette nation, à qui son gouvernement, son climat et ses mœurs ont donné une littérature dont les beautés et les défauts n'ont presque rien de commun avec la nôtre ; chez qui la pensée a quelque chose de plus recueilli et de plus profond, le sentiment est plus sombre, la poésie plus morale ; où l'imagination presque toujours mélancolique et solitaire est toujours prête à s'allier à la philosophie ; où la tragédie, faite pour le peuple et pour des hommes qui ont besoin de secousses

violentes, parle sans cesse aux yeux, et, à l'aide du spectacle, enfonce quelquefois plus avant les traits de la pitié comme de la terreur ; où l'art théâtral, dans sa liberté brute et sauvage, a une sorte d'audace et de fierté que lui donne l'indépendance des lois ; et, semblable à ces hommes qui se gouvernent toujours par leur caractère, et jamais par des principes, tire souvent de son audace même plus de vigueur et des effets plus terribles et plus profonds. M. de Voltaire fit comme un législateur qui, après avoir voyagé quelque temps chez un peuple où il aurait trouvé des mœurs fortes, mais à demi barbares, de grands crimes et de grandes vertus, et les prodiges comme les excès du courage au milieu de l'anarchie, de retour dans le pays de sa naissance, et voulant donner une législation nouvelle à un peuple civilisé, mais peut-être énervé par la politesse même, aurait cherché dans son génie un plan de législation qui pût concilier le plus grand degré de force avec la soumission aux lois, et qui, développant toute l'énergie du caractère, lui laissât tous ses avantages en lui ôtant ses abus.

C'est ce problème, si difficile à résoudre en politique, que M. de Voltaire entreprit de résoudre dans l'art de la tragédie. Avec quel succès ? Vous le savez, Messieurs. Il donna

donc plus de rapidité à l'action, plus de force à l'intérêt, plus de précipitation au dialogue, plus d'impétuosité aux sentimens, et en général, je ne sais quoi de plus véhément et de plus terrible au pathétique. Ne sont-ce point là, Messieurs, les effets que vous-mêmes, ainsi que toute la nation, avez éprouvés au théâtre de M. de Voltaire ? Quand les fantômes de la tragédie eurent-ils plus de pouvoir sur un peuple assemblé ? Quand poursuivirent-ils le spectateur avec plus d'empire, hors même du théâtre, par cette horreur sombre et muette, suite des grandes émotions, et que le spectateur passionné aime à remporter avec lui, comme un sentiment à-la-fois doux et terrible ? N'est-ce pas lui qui a tiré la tragédie parmi nous de cette langueur de galanterie née des mœurs de la chevalerie antique, dont le ton perpétué par les romans, et cher à la cour de Louis XIV, était soigneusement conservé par les femmes comme le reste de leur empire, par les hommes comme un vieux titre de noblesse ; que Racine et Corneille avaient consacrée au théâtre par leur exemple, et dont heureusement leurs faibles imitateurs nous ont laissé sentir le ridicule par leur impuissance à mêler de grandes beautés à ces défauts ? N'est-ce pas lui qui a pour jamais assuré la dignité

de la tragédie contre ce mauvais goût, en créant et en développant ce principe, qui fut un des secrets de son génie, que jamais l'amour au théâtre n'est fait pour la seconde place, et qu'il doit ou n'y point paraître, ou y dominer en tyran ? Et qui a mieux rempli ce précepte que celui même qui l'a donné ?

On peut dire que M. de Voltaire, après Racine, a rajeuni la passion de l'amour au théâtre : mais tous les deux l'ont traitée d'une manière différente. Racine, avec l'art le plus insinuant et le plus doux, en a montré les nuances et les traits les plus délicats ; ce n'est que dans les trois rôles admirables d'Hermione, de Roxane, et de Phèdre, qu'il en a peint et les orages et les fureurs. M. de Voltaire attache moins l'esprit par tous ces développemens si profonds et si fins, qui semblent pour chacun l'histoire secrète de ses faiblesses ; il peint l'amour à plus grands traits ; il mêle plus de pathétique à cette passion, dont il fait naître de plus grands malheurs comme de plus grands crimes. L'amour, dans Racine, est peut-être plus uniforme, parcequ'il le représente presque toujours avec les couleurs générales de tous les pays et de tous les siècles. J'en excepte le rôle sublime de Roxane, où il a marqué fortement la nuance particulière des intrigues

d'un sérail, et cette tendresse menaçante toujours prête à s'armer du poignard du despotisme. M. de Voltaire, dans la peinture de cette passion, a peut-être moins heureusement exprimé cette nature générale, qui est comme le premier trait du dessin ; mais il en a saisi et tracé avec plus de force les différences locales qui naissent des mœurs des peuples, et de la diversité des climats comme des temps. Enfin une différence singulière et frappante entre ces deux poètes célèbres, c'est que dans Racine les trois rôles passionnés, et où l'amour est véritablement terrible et tragique, sont des rôles de femmes, et presque tous les rôles d'amans sont des rôles doux, tendres, et que ses critiques ont même accusés d'un peu de faiblesse. M. de Voltairé, au contraire, a donné aux femmes cette sensibilité douce et tendre, et à ses amans les traits d'une passion énergique, impétueuse et profonde. D'où a pu naître cette différence entre deux hommes de génie? Racine, familiarisé avec les chefs-d'œuvre de l'antiquité, a-t-il voulu suivre les traces et l'esprit des anciens, qui n'ont jamais donné cette grande passion de l'amour qu'à des femmes, et ont paru croire que les agitations terribles et l'excès de ce sentiment ne pouvaient qu'avilir un héros ? ou ce peintre ingénieux et

profond du cœur humain a-t-il pensé que les femmes, à qui la nature a donné une imagination plus vive et un cœur plus sensible, les femmes dont tous les desirs sont plus impétueux par la contrainte même qui les irrite, dont l'ame se soulève plus contre les obstacles par le sentiment même de leur faiblesse, sont par-là plus susceptibles des tourmens d'une passion malheureuse, de ces orages du cœur qui le bouleversent et le précipitent en un instant, par un flux et reflux rapide, vers toutes les extrémités contraires ? Peut-être aussi que ce grand homme, né avec l'ame la plus tendre, passionné pour les graces et la beauté, se plaisait à retracer dans les femmes toute la violence et l'emportement de l'amour ; son imagination avait besoin de les peindre, comme son cœur de les aimer, et lui-même jouissait avec délices des larmes que son talent fesait verser pour elles. M. de Voltaire, marchant après lui, pour trouver de grands effets qui lui appartinssent, dut suivre une route différente. Il transporta donc aux hommes tous les mouvemens tragiques des passions. On sait qu'en général un de ses principes de goût était de donner aux femmes les traits de la douceur plutôt que ceux de la force, et tout ce qui pouvait séduire plutôt que ce qui pouvait étonner. Et il faut con-

venir que, dans ce genre, Zaïre est le modèle de la séduction la plus aimable, comme de la grace la plus touchante. A l'égard de tous ces rôles passionnés qu'il a tracés avec tant de vigueur, peut-être que son imagination n'a fait que transporter aux héros de ses tragédies cette même impétuosité de caractère qu'il sentait au fond de son cœur, et qui eût animé ses passions, si ses travaux immenses ne l'eussent distrait du sentiment de l'amour. Ne sait-on pas que dans tous les arts à qui un grand homme imprime un caractère particulier, ce caractère dépend toujours de l'empreinte originale et primitive qu'il a reçue lui-même des mains de la nature? La nature, en l'organisant et en lui donnant les passions qui doivent l'enflammer, a dessiné, pour ainsi dire, au-dedans de lui un modèle qu'il ne fait que manifester au-dehors par ses travaux, et dont ses différentes créations ne sont que la copie vivante et animée. C'est ce qui, dans tous les genres, distingue l'homme de génie de celui qui ne l'est pas. Celui-ci emprunte son modèle, et va le demander à tout ce qui a existé avant lui; il ne fait que des copies mortes. L'autre a dans lui-même, comme la nature, une puissance intérieure et active qui pénètre ses ouvrages, et leur donne à-la-fois la forme, la vie, et le mouvement.

M. de Voltaire était destiné à agrandir le champ de la tragédie parmi nous : c'est lui qui le premier a fait entendre ces cris déchirans et terribles sortis du cœur d'une mère; qui a osé substituer les transports de la nature à ceux de l'amour; qui a fait frémir et pleurer sans le secours de cette passion, qui jusqu'alors était regardée comme la seule dominatrice du théâtre. C'est lui qui, dans Sémiramis, a donné le premier exemple de ce merveilleux effrayant et sombre, qui tout-à-la-fois épouvante et attire la faible imagination de l'homme, espèce de magie dont les ressorts sont placés hors des bornes de la nature; où un grand poète, élevant tous ses spectateurs jusqu'à lui, fait croire à leurs ames troublées des prodiges que leur raison rejette, et instruit de la manière la plus frappante cette classe d'hommes qui, assez puissans pour commettre des crimes, sont assez malheureux pour n'avoir pas de juges sur la terre. N'est-ce pas lui encore qui, mêlant pour ainsi dire la peinture à la tragédie, a mis le premier sous nos yeux des tableaux ou pathétiques ou terribles, et renforcé l'illusion de l'ame par celle des sens? Mais avec quel art il a distingué les momens d'action qui deviennent plus effrayans ou plus majestueux quand on les voit, de ceux que les prestiges

de l'imagination doivent embellir ou créer, et qu'il ne faut point voir pour en être frappé d'une manière plus puissante! C'est lui enfin qui, mettant sur la scène beaucoup de nations qui n'y avaient point paru jusqu'alors, a conquis pour ainsi dire à la tragédie presque tous les peuples de la terre, et toutes les richesses de l'Histoire. Ainsi il a suppléé, par la variété des mœurs, à celle des passions, et par la nouveauté des intérêts, à celle des situations tragiques, dont le nombre s'épuise et diminue tous les jours.

Un sage qui, dans Athènes, appliqua l'éloquence à la philosophie, et la philosophie à la législation, Platon, en examinant l'influence de la poésie et des arts sur les mœurs publiques, ordonne que la tragédie sur le théâtre fasse les fonctions de la loi, en punissant le crime, en honorant la vertu. Cette idée sublime, qui semble élever le poète au rang de magistrat et de législateur, avait été remplie par les Corneille et les Racine dans les dénouemens de leurs pièces. M. de Voltaire a fait plus : il a fait de la tragédie entière une école de philosophie et de morale, de cette morale universelle faite pour les peuples et les rois, et pour toutes les nations comme pour la sienne. Alzire, Mahomet, Sémiramis, l'Or-

phelin de la Chine, sont des pièces de ce genre. Et dois-je craindre d'être démenti par vous, Messieurs, si j'ose dire que de tels ouvrages, peut-être, sont plus puissans que les lois pour adoucir les mœurs, pour changer l'esprit d'un peuple, pour lui inspirer une horreur salutaire des grands crimes? Solon ordonna, par une loi expresse, qu'on lût tous les ans l'Iliade dans Athènes. Si on doit préférer le génie qui éclaire et adoucit les hommes, le peintre de Henri IV, d'Alvarès et de Zopire, mériterait bien mieux cet honneur parmi nous. Mais ici le plaisir même tient lieu de loi, et l'admiration publique remplace les ordres du législateur.

M. de Voltaire, en transportant à la tragédie ces grandes beautés philosophiques et morales, a donc créé la tragédie de son siècle; mais ici encore il faut remercier son génie de ce qu'en donnant ce nouveau caractère au genre tragique, il ne l'a point dénaturé. On sait que la comédie qui, par la pente et l'esprit général du siècle, a subi la même révolution parmi nous, n'a point été aussi heureuse; qu'en devenant plus morale, elle est aussi devenue plus froide; et qu'à force d'instruire, elle a perdu cette verve de plaisanterie qui fait son caractère. L'imagination brûlante et

rapide de M. de Voltaire a préservé la tragédie d'un pareil danger. Semblable au feu qui transforme tous les corps en sa propre nature, son génie a rendu la morale même sensible et passionnée, comme le génie de Molière dans Tartuffe a su la rendre originale et vraiment comique.

Telle a été, Messieurs, l'influence de M. de Voltaire dans la tragédie, dans cet art qu'on peut véritablement appeler le sien, quoiqu'il n'y ait pas régné seul, parcequ'on sent que c'était-là qu'était marqué son empire. On sent qu'il lui appartenait par les droits de la nature, et que c'est le sort des hommes doués de cette force et de cette véritable puissance du génie, de se rendre les propriétaires immortels de tout ce qu'ils touchent. L'on a reproché à cet homme célèbre, je ne le dissimulerai point, d'avoir quelquefois sacrifié la vraisemblance à la beauté des situations, et négligé la régularité des plans pour la grandeur des effets. Il ne m'appartient ni de le condamner ni de l'absoudre. L'univers et le temps, voilà les deux seuls juges des grands hommes. Mais je demanderai au peuple assemblé, qui pleure et frémit à la représentation de ses chefs-d'œuvre, laquelle de ces situations si belles il voudrait retrancher, pour n'avoir

point à se reprocher ses larmes. Je demanderai si au théâtre le jugement des pleurs ne l'emporte pas sur celui de la raison ; si le premier talent de cette espèce d'enchanteur qu'on nomme poète, n'est pas celui de l'illusion, et la première vérité, celle du sentiment. Je demanderai s'il n'en est pas des grandes productions des arts comme de celles de la nature, où quelquefois une irrégularité heureuse amène une sorte de merveilleux qui en impose, et une magnificence d'effets qui étonne et subjugue l'imagination. Ce n'est pas que dans cette assemblée, et parmi vous, Messieurs, qui êtes les dépositaires et les gardiens de tous les principes des arts, j'invite le talent à s'affranchir de ces règles, qui ne sont que la marche ordinaire du génie observée par le goût. Sans doute le poète et l'artiste doivent aux règles le même respect que le citoyen doit aux lois ; mais dans les républiques les mieux constituées n'a-t-on pas vu quelquefois l'enthousiasme patriotique s'élever au-dessus des lois, et, pour me servir de l'expression du président de Montesquieu, *la vertu s'oublier un moment pour se surpasser elle-même?* Alors, n'en doutons pas, elle se justifie par sa grandeur et ses succès. Et si M. de Voltaire était encore vivant, et qu'il pût entendre ces reproches, il pourrait dans un

autre genre imiter Scipion, qui, accusé devant le peuple d'avoir violé la loi, au lieu de répondre, se contenta de rappeler ses victoires ; et lui aussi, il aurait le droit de dire comme le Romain : *Montons au Capitole, et allons rendre graces aux Dieux.*

Si l'on parlait d'un autre homme que de M. de Voltaire, qui pourrait croire, Messieurs, que le génie ardent et passionné, qui en avait fait un si grand poète tragique, lui eût permis de se plier à des genres qui demandent presque dans l'esprit des qualités contraires ? Il semble que cette même imagination par laquelle il dominait sur nous d'une manière si impérieuse, exerçait sur lui le même empire ; qu'elle lui donnait le besoin de peindre au-dehors tout ce qui frappait sa pensée, et que tous les genres devaient un tribut à sa gloire. Si dans le peu de comédies qui lui sont échappées, et qui étaient comme un jeu de son esprit et un délassement de ses travaux, il ne s'est pas mis à côté des hommes célèbres qui se sont distingués parmi nous dans cette carrière, il y a du moins porté le mérite de l'intérêt, de la grace, d'un dialogue piquant, et d'un style plein d'imagination dans sa familiarité même. Aussi y a-t-il eu des succès. On se souvient encore de l'impression d'étonne-

ment et de plaisir que fit l'Enfant Prodigue à sa nouveauté, comme une production singulière et presque sans modèle. Nanine nous attache encore tous les jours, et nous intéresse. L'Ecossaise, le meilleur peut-être de ses ouvrages dans ce genre, et qui a le plus le mérite de la comédie, rappelle souvent le spectateur par le tableau singulier qu'elle lui offre, et sur-tout par la peinture d'un des caractères les plus originaux qu'il y ait au théâtre : celui d'un négociant riche et brusque, qui a de la bonté sans politesse, ignore ou méprise toutes les convenances, prodigue les bienfaits et manque à tous les égards; que ceux qu'il oblige seraient presque tentés de haïr, s'ils n'étaient forcés à l'admirer ; qui est sensible sans qu'il s'en doute, comme il est singulier sans le savoir, et ne s'étonne de rien que de l'étonnement et de l'admiration que ses procédés inspirent. Quand on ne le saurait pas, on devinerait aisément que ce caractère est étranger à notre nation. Ici M. de Voltaire imita Térence, qui peignait à Rome les mœurs de la Grèce.

Je m'abandonne, Messieurs, au plaisir de suivre dans ses différentes routes ce génie extraordinaire et singulier, qui, dans les genres même où il n'a point échappé à la critique, a su se créer un mérite qui n'était point à d'au-

tres, et remplacer par des beautés nouvelles celles qui lui manquaient. C'est sous sa main que notre poésie a su prendre à-la-fois tous les tons : c'est lui qui a créé parmi nous les modèles de cette poésie philosophique dont Lucrèce donna l'exemple aux Romains, qui immortalisa le génie de Pope en Angleterre ; que la patrie du Dante, de l'Arioste et du Tasse n'a point cultivée ; que le siècle brillant de Louis XIV ignora lui-même, et qui, sans doute, eût réconcilié avec l'art des vers le génie mâle et vigoureux de Pascal, si elle eût été connue de son temps. Boileau, le poëte de la raison et du goût, dans ses belles Epîtres morales, donna des préceptes à l'homme ; mais lui, qui osa tenter en vers plusieurs hardiesses heureuses, n'avait jamais entrepris de peindre les idées abstraites de la métaphysique avec les couleurs de l'imagination, ou d'embellir la physique même du charme des vers. M. de Voltaire l'a tenté avec succès. La poésie française, jusqu'alors circonspecte et timide, s'est étonnée de prendre un nouvel essor ; elle a parlé quelquefois le langage des Locke et des Schaftesbury : transportée dans les cieux de Newton, elle a tracé en vers pleins de majesté les mouvemens et les orbites des astres, a monté sur le char du soleil pour en peindre

les couleurs, et en a pris, pour ainsi dire, l'éclat et la magnificence.

Dans cet homme singulier, tout est contraste. On dirait qu'il se joue de son imagination et de son talent, et qu'il lui donne toutes les formes pour nous donner toutes les illusions. Qui a su conter en vers d'une manière plus agréable, quoique si différente de celle de La Fontaine ? On ne peut point dire que dans ce genre l'un égale ou surpasse l'autre ; ils n'ont point de mesure commune ; ils n'ont de rapport entre eux que celui d'attacher et de plaire. Si on voulait les comparer, il serait beaucoup plus aisé de saisir ce qui les distingue, que ce qui les rapproche. La Fontaine conte avec une sorte d'ingénuité aimable, qui s'empare doucement de votre attention ; M. de Voltaire, avec une finesse piquante et qui réveille l'esprit à chaque instant. L'un dans sa marche se repose, s'arrête, mais vous aimez à vous arrêter avec lui ; son repos a autant de charme que son mouvement : l'imagination rapide de l'autre vous entraîne, vous mène par des routes plus singulières et plus imprévues, qui par-là même deviennent plus courtes. La Fontaine semble conter pour lui-même ; M. de Voltaire n'oublie jamais qu'il conte pour les autres. Tous deux sont peintres dans leurs récits ; mais les

traits de l'un ont plus de naïveté, et ceux de l'autre plus de force. Souvent La Fontaine indique le tableau, et M. de Voltaire le compose. Leur gaîté ne se ressemble pas ; leur grace même est différente. Celle de La Fontaine a plus d'abandon, et, pour ainsi dire, plus d'oubli d'elle-même ; c'est celle de l'enfance ou de la beauté qui s'ignore : la grace, chez M. de Voltaire, a plus de physionomie, et son charme, quoique naturel, semble plus fin ; on voit qu'elle a reçu l'éducation de la société et des cours. Enfin, quoique tous deux aient de la négligence, cette négligence n'est pas la même. Dans La Fontaine, elle tient au caractère de son esprit comme de son ame, à une mollesse aimable, qui est plus enchantée du repos que de la gloire, et ne veut point acheter une perfection au prix d'un effort : dans M. de Voltaire, elle semble fixée par la chaleur même de son imagination, qui ne lui permet pas de s'arrêter, peint toujours de premier mouvement, n'achève pas pour créer encore, et toujours plus pressée de produire, lui fait oublier l'idée qu'il vient de tracer pour la nouvelle idée qui le frappe, précipitant à-la-fois sa marche, son style, et son lecteur avec lui.

Mais si, dans le conte et le récit familier ou plaisant, on peut lui opposer La Fontaine parmi

nous, et l'Arioste chez les Italiens, qui peut-on lui comparer dans les poésies légères, et qu'on appelle de société? Il semblait que la supériorité dans ce genre devait appartenir de droit au siècle et à la cour brillante et polie de Louis XIV. M. de Voltaire lui a enlevé cette gloire, et les Chaulieu, les La Fare, les Hamilton, n'ont plus que le second rang. Ce qui le caractérise dans ces sortes d'ouvrages, ce n'est pas seulement la précision, l'élégance, la facilité, l'esprit, la grace, qualités communes à toutes ses autres poésies : c'est le choix le plus piquant et le plus fin de la langue familière, qui sous sa main acquiert la sorte de noblesse que la grace donne; c'est l'heureux accord des images du poëte avec le ton de la conversation la plus aimable; ce sont les tournures les plus imprévues, et comme des saillies d'imagination qui, outre le mérite de la surprise, ont encore celui du naturel, parcequ'on voit bien qu'elles ne sont que le mouvement et la marche de son genre d'esprit; c'est le tact le plus délicat de toutes les convenances; c'est, dans la plaisanterie avec les grands et les femmes (deux sortes de puissances dans la société), une hardiesse mesurée, et que le goût le plus sûr ne manque jamais d'avertir à temps du point où il faut s'arrêter; c'est enfin tout ce que l'art le

plus réfléchi semblerait devoir trouver à peine en le cherchant, et que M. de Voltaire laissait tomber en se jouant, et presque sans y penser, de sa plume brillante et facile. Aussi la haine et l'envie, qui lui ont tout disputé, n'ont pas osé même lui disputer ce succès : une fois elles ont été forcées d'être justes. M. de Voltaire nous rappelle Alcibiade exilé et proscrit après des victoires, mais qui subjugua les Athéniens par ses agrémens.

Arrêtons-nous un moment, Messieurs, pour considérer ici d'une vue plus générale le sort de la poésie française, et les obligations qu'elle eut à cet homme célèbre. Parvenue à son plus grand éclat, sous un règne où tout prit de la hauteur et de la dignité, elle parut à la fin s'obscurcir avec lui, comme si elle était destinée à suivre dans sa marche et dans sa décadence la grandeur politique de l'Etat qui l'avait vue naître. Peut-être qu'en effet le génie de la poésie a besoin d'un certain éclat de prospérité publique qui élève à-la-fois et enflamme les imaginations. Il faut que le monarque, entouré du bonheur, puisse au moins fixer sur elle des regards sereins. Mais Louis XIV, dans la caducité de l'âge et du malheur, l'ame flétrie pas les disgraces et les chagrins, environné des tombeaux de ses enfans et des ruines de

son royaume, livré dans l'intérieur de ses palais à cette tristesse solitaire d'un vieillard qui a perdu ses goûts, et d'un roi qui survit à ses succès; Louis XIV, dans cet état, était bien loin des beaux jours de sa jeunesse, où son ame heureuse s'ouvrait à tous les plaisirs des arts comme à ceux de la grandeur; où il aimait à ranimer d'un regard le génie éteint du vieux Corneille, et à reconnaître son cœur dans les peintures touchantes de Racine; où le monarque indiquait à Quinault le sujet et le plan d'Armide; où Molière persécuté mettait le Tartuffe sous l'abri du trône. Ils n'étaient plus ces jours de plaisir et de gloire, où les chefs-d'œuvre du génie servaient d'embellissement aux fêtes des héros. La poésie s'éclipsait de toutes parts. Rousseau seul, par un grand talent dans un genre que le siècle de Louis XIV lui avait laissé, et qui n'avait point été cultivé avec succès depuis Malherbe; Rousseau, né pour l'harmonie et les images, comme pour la pompe et la fermeté du style, seul, rappelait encore le beau siècle qui s'était écoulé, et soutenait la poésie dans cette décadence générale qui la menaçait. La régence, et les mœurs qui la suivirent, ne lui furent pas plus favorables; car la poésie, sans être austère, pour conserver tous ses charmes, veut de la

liberté sans licence ; elle a besoin que la sensibilité se mêle à l'amour, et la décence à la volupté. Dans le même temps, des hommes célèbres, plus distingués par leur esprit que par leur imagination, et trop accoutumés à mettre la finesse à la place du sentiment, formèrent entre eux une espèce de conjuration contre la poésie ; ils la traitèrent comme une usurpatrice qui s'était prévalue de l'enfance de la raison humaine pour obtenir trop longtemps un empire et des droits qui ne lui appartenaient pas. Tout semblait les seconder, leur mérite et leur considération personnelle qui ajoutait un nouveau poids à leur opinion ; cette espèce de rivalité qui s'élève presque toujours entre un siècle fameux qui n'est plus et le siècle qui lui succède ; la pente trop naturelle des hommes à se dégoûter de leurs plaisirs, et à moins estimer ce qu'ils possèdent ; le besoin de chercher de nouveaux genres, par la difficulté d'égaler les grands hommes déja connus ; enfin, cet esprit général de philosophie et de raison qui commençait à devenir le caractère dominant du siècle : et l'on voulait armer la raison contre la poésie, comme en politique on cherche à désunir des alliés qui ont besoin l'un de l'autre, et qui seraient sûrs de multiplier leurs forces en s'unissant. C'est

au milieu de toutes ces circonstances, qui semblaient devoir précipiter la chûte de la poésie française, que M. de Voltaire, presque seul, en a soutenu la gloire avec tant d'éclat. Pendant un demi-siècle, ce génie vigoureux l'arrêta sur le penchant de sa ruine. Il sut attacher par le charme de ses vers toutes les classes de lecteurs, offrant à chacune tout ce qui pouvait lui plaire : aux femmes, les agrémens et la molle facilité de leur esprit ; aux sociétés du monde et de la Cour, leur ton ; aux philosophes, leurs idées ; aux hommes d'imagination, la richesse des couleurs et la variété des tableaux ; aux ames sensibles, ces passions énergiques et brûlantes qu'il est aussi rare de ressentir que de peindre, et dont l'image nous plaît encore, par le souvenir délicieux des plaisirs ou des tourmens qu'elles nous ont fait éprouver. C'est ainsi qu'il a conservé cinquante ans et transmis jusqu'à nous ce grand dépôt de la poésie française que lui avait remis le siècle de Louis XIV ; entretenant par son génie le feu sacré jusqu'à l'époque où le renouvellement de l'éloquence, l'étude de l'histoire naturelle, les grands tableaux de la nature, présentés sous les pinceaux fiers et hardis d'un philosophe poëte, la renaissance du goût pour les anciens, le commerce même et les richesses

de la littérature étrangère, ont paru ranimer dans la génération nouvelle le goût et le talent des vers, et sur-tout cette poésie pittoresque et d'images, dont plusieurs d'entre vous, Messieurs, dans des ouvrages distingués, ont déja donné des modèles à la nation.

Avant M. de Voltaire, presque aucun de nos poëtes célèbres n'avait eu le mérite d'écrire d'une manière supérieure en prose. Et si l'on consulte les annales littéraires de tous les peuples, on verra que ces deux genres de gloire avaient été presque toujours séparés. Chez les Grecs, Hérodote et Thucydide n'eurent point le talent des vers, ni Euripide et Sophocle celui d'écrire l'Histoire. Platon, qui dans Athènes fut l'Homère des écrivains en prose, s'était essayé dans la tragédie et l'épopée sans y réussir. Cicéron eut besoin de s'absoudre de la médiocrité de ses vers par la beauté de ses discours. Chez les modernes, Machiavel en Italie, Addisson en Angleterre, et Racine en France, avaient été presque les seuls qui avaient paru annoncer un talent supérieur dans les deux genres : mais tous trois en cultivèrent un de préférence, et parurent presque négliger l'autre (1). Il était réservé à M. de Voltaire de

(1) Machiavel et Addisson ont fait très-peu de vers : Racine, comme on sait, a très-peu écrit en prose.

s'acquérir une gloire éclatante dans tous les deux. Il eut, comme tous les grands écrivains, une prose qui ne fut qu'à lui, et dont le caractère même fut tout-à-fait différent de celui de ses vers. Il était comme impossible de mieux dissimuler sa qualité de poëte. Il n'en retint que ce degré d'imagination qu'il faut pour donner du coloris à la pensée et du mouvement au style : mais ces couleurs furent douces, et ce mouvement fut tempéré ; il savait à propos mettre de l'économie dans l'usage de ses forces, comme il savait au besoin les déployer tout entières.

Parmi tant de genres si variés, auxquels M. de Voltaire appliqua ce nouveau talent, j'en distingue un plus important par son objet comme par son étendue, et où cet homme célèbre n'a pu s'arrêter, sans y laisser l'empreinte du génie qui trace des sillons nouveaux, et change les routes où l'habitude se traînait depuis des siècles. Ce genre est l'histoire. La littérature française, qui avait fait des progrès si éclatans sous Louis XIV, et avait paru si féconde en grands hommes, (chose singulière) dans ce genre seul était demeurée impuissante et stérile, soit que l'esprit monarchique en général soit peu favorable au génie de l'histoire dont l'esprit fier et indépendant doit être

libre comme la vérité, oublier les titres pour ne peser que les actions, et juger les rois comme les peuples ; soit que dans la monarchie, où tous les ressorts politiques sont cachés et les causes des événemens sont presque toujours le secret du trône, l'historien se trouve réduit à former des conjectures au hasard, ou à ne présenter que des faits sans chaîne et sans liaison ; soit enfin que l'esprit général du siècle de Louis XIV, cet esprit d'adoration et d'enthousiasme que la grandeur du prince avait inspiré aux sujets, esprit très propre à former des orateurs, des poëtes, des peintres, des sculpteurs, enfin, tous les talens des arts où l'embellissement et l'exagération peuvent avoir lieu, fût par ce caractère même moins propre à former le talent de l'historien, dont le premier devoir est d'être sans passion, et pour qui l'enthousiasme est de tous les écueils peut-être le plus dangereux. Aussi ce siècle célèbre fut le siècle du panégyrique, et non de l'histoire. Il fit naître des Pélisson et des Bossuet, et non des Tite-Live et des Tacite. Ce champ restait donc tout entier pour notre siècle, et M. de Voltaire s'en est emparé. La muse de l'histoire remit son pinceau à la même main qui sut tracer la Henriade, Zaïre, Mahomet, et cette foule d'ouvrages agréables dans tous les genres.

Avec ce pinceau, rival de celui des anciens, M. de Voltaire dessina d'abord une figure altière, qui unissait à tous les traits de la jeunesse la hauteur d'un conquérant, traînant après elle une admiration mêlée de terreur, faisant et défaisant des rois, repoussant d'une main sévère les plaisirs, entourée de toutes les vertus qui tiennent à la force et peuvent se concilier avec la guerre, calme et sanglante au milieu des batailles, et l'air serein, quoique le visage brûlé du feu des combats. Cette figure était celle de Charles XII. Il en dessina bientôt une seconde aussi fière, mais plus calme, et d'une tranquillité majestueuse ; elle ébranlait aussi des Etats par ses armes, mais semblait elle-même placée hors du mouvement, quoiqu'elle le fît naître. Le génie et la valeur, à qui elle paraissait commander en souveraine, venaient déposer à ses pieds les drapeaux des peuples vaincus, en la remerciant d'avoir bien voulu se servir de leurs mains pour augmenter sa gloire : elle avait à côté d'elle les arts et les plaisirs ; les plaisirs respiraient la grandeur, et les arts suspendaient leurs chefs-d'œuvre autour du trône parmi des trophées ; enfin, elle était escortée d'une foule de grands hommes qu'elle semblait inspirer d'un de ses regards, et qui à leur tour réfléchissaient sur elle tout

l'éclat dont ils étaient eux-mêmes entourés. Cette figure imposante était celle de Louis XIV. Enfin, dans une composition plus vaste et plus grande, il dessina le tableau du genre humain tout entier depuis les siècles barbares, et conduit à travers tant de révolutions et de malheurs, jusqu'à cette époque des arts et des lumières, qui semble promettre une félicité nouvelle aux nations. Tels sont les trois monumens historiques élevés par les mains de M. de Voltaire, et qui tous les trois sont des ouvrages les plus distingués de la littérature française. Il s'y place à côté des plus grands modèles, par cette éloquence naturelle et mesurée qui convient à l'histoire, par l'art de répandre de l'intérêt sur ses récits, par le talent de préparer et d'enchaîner les faits, talent aussi nécessaire à l'historien qu'au poète dramatique, et qui, dans les deux genres, fonde également la vraisemblance ; enfin, par la manière dont il juge les événemens et les hommes : et c'est peut-être un des caractères les plus frappans de ce génie singulier. Celui qui dans la tragédie a une imagination si impétueuse et une ame si passionnée, dès qu'il écrit l'histoire, n'a plus qu'une raison calme. On n'aperçoit dans l'historien aucun de ces élans d'une ame ardente, et de ces éclairs d'imagination, qui font souvent son

caractère et son charme comme poëte. La raison alors vient soumettre à une loi exacte ses jugemens comme son style ; et celui même de tous ses ouvrages historiques où le sujet et le caractère principal devaient plus donner à l'historien des souvenirs de poëte, je veux dire l'histoire de Charles XII, est peut-être celui de tous dont la composition générale est la plus austère. Jamais les fautes et les erreurs brillantes où la séduction de la gloire entraîne un jeune homme et un héros, ne furent mieux appréciées que dans cet ouvrage, sans que l'imagination, qui peut-être en est éblouie en secret, dicte jamais son jugement à la raison.

L'histoire moderne avant lui, vous le savez, Messieurs, portait encore l'empreinte de ces temps barbares où les oppresseurs et les tyrans des nations seuls étaient comptés parmi l'espèce humaine ; où le peuple et tout ce qui n'était qu'homme n'était rien. Les gouvernemens avaient changé. L'homme était rentré du moins dans une partie de ses droits ; mais l'histoire, frappée encore de l'esprit de l'antique servitude, sans faire un pas en avant, semblait restée au siècle de la féodalité : elle n'osait en quelque sorte croire à l'affranchissement du peuple, et le repoussait de ses annales, comme autrefois esclave il était repoussé de la cour et

des palais de ses tyrans. C'est M. de Voltaire, Messieurs, qui le premier a senti, a marqué la place que la dignité de l'homme devait occuper dans l'histoire. Il a donc voulu que l'histoire désormais, au lieu d'être le tableau des cours et des champs de bataille, fût celui des nations, de leurs mœurs, de leurs lois, de leur caractère ; et il a lui-même exécuté ce grand projet. Polybe avait écrit l'histoire guerrière ; Tacite et Machiavel, l'histoire politique ; Bossuet, l'histoire religieuse ; M. de Voltaire écrivit le premier l'histoire philosophique et morale : aussi cet homme extraordinaire, qui a renouvelé parmi nous presque tous les champs de la littérature, a fait par son exemple une révolution dans l'histoire. On s'est empressé de suivre ses traces, comme tous les navigateurs de l'Europe suivirent en foule les traces de Colomb dans les routes qu'avait devinées son génie, et chacun est venu partager les dépouilles de ce Nouveau-Monde de l'histoire ouvert à notre siècle. Tous les ouvrages faits dans ce genre sont autant d'hommages rendus à M. de Voltaire ; et, parmi les écrivains qui l'ont imité, il a la gloire de compter aussi des hommes célèbres, soit en France, soit en Angleterre, à-peu-près comme ces rois conquérans, qui, outre la multitude qu'ils traînaient dans leurs

armées, comptaient aussi des rois sous leurs drapeaux.

Il ne restait plus qu'un succès à M. de Voltaire; c'est celui du roman : et il ne l'a point dédaigné, parcequ'il ne dédaigna jamais aucune sorte de gloire. Ce genre, qui a subi tant de révolutions, était destiné à en éprouver encore une nouvelle sous la main qui a donné un nouveau caractère à tout. Il est à remarquer que le peintre de Zaïre et d'Aménaïde, l'écrivain qui a parlé de l'amour avec tant de charme, et quelquefois avec une galanterie si douce, a pour ainsi dire ôté l'empire du roman aux femmes, qui de tout temps y avaient régné. Il en a fait un conte pour les sages qui veulent s'instruire, et il les instruit presque toujours en leur présentant une suite de tableaux rapides où il trace en courant les préjugés, les erreurs, les usages ridicules des peuples, les désordres de la société, et plutôt des vices que des passions. Avide de faire la satire de l'homme dans tous les pays comme dans tous les rangs, il semble craindre que l'homme quelque part ne lui échappe et ne trouve un asyle contre ses traits : il le poursuit par-tout, parcourt les ridicules du globe entier, passant d'un monde à l'autre ; rapprochant ce qui peut-être ne le fut jamais par la nature, mais créant l'illusion

par la magie de ses pinceaux ; étonnant sans cesse par des oppositions de scènes et des contrastes d'opinions ou d'idées ; trouvant le côté plaisant des plus grands objets, et le côté philosophique des plus petits. M. de Voltaire dans ce genre d'ouvrage, qui de tous est peut-être celui qui peint le mieux son esprit naturel et son imagination, a pressé, pour ainsi dire, et serré le ridicule, comme dans la tragédie il a pressé le pathétique et l'intérêt. Ainsi le roman, sous sa main, par une sorte d'association nouvelle, et qui n'était réservée qu'à lui, réunit à-la-fois le génie de l'histoire, celui de la comédie, celui de la satire, celui de la philosophie morale, et quelquefois le merveilleux des Orientaux qui devient philosophique par les grandes leçons qu'il en tire, en même-temps qu'il plaît et qu'il étonne par l'empire inévitable que tout merveilleux a sur l'imagination.

Après tant de travaux si opposés, que manquait-il à cet homme extraordinaire que de voyager dans l'empire des sciences, et d'annoncer les découvertes de Newton ? Ce serait à l'écrivain philosophe, au géomètre créateur qui a lui-même confirmé les découvertes du philosophe anglais (1), et que je vois assis parmi vous,

---

(1) *Recherches sur la précession des Equinoxes, et sur différens points du Système du Monde*, par M. d'Alembert.

Messieurs, parcequ'au génie des plus hautes sciences, il joint le mérite d'une littérature également fine et profonde ; ce serait à lui d'apprécier les efforts de M. de Voltaire en ce genre. Quelque jugement qu'on porte de cet ouvrage, il aura droit d'étonner, quand on le rapprochera de tous les autres. Les Grecs remercièrent Alexandre de ce qu'après avoir tout parcouru et tout vaincu, il leur avait montré les Indes, quoiqu'il ne les eût pas conquises.

Cette monarchie universelle des talens, cet empire composé de tous les empires réunis, avait été sans modèle et sans exemple dans les quatre grands siècles des arts qui avaient précédé celui-ci. Le siècle fameux de Louis XIV ne vit personne qui osât même aspirer de loin à cette conquête générale ; et l'ambition qui veut tout dominer parut alors n'appartenir qu'au souverain : c'est que la force politique, principe de l'agrandissement des rois, était alors fondée depuis long-temps ; au lieu que dans l'empire des lettres et des arts tout commençait à naître : il fallait d'abord tout créer. Le génie de l'invention, ce génie qui apparaît toujours à l'homme au sortir des temps barbares, rarement s'égare et se disperse à-la-fois sur plusieurs objets ; il repose sur un seul genre qu'il féconde par ces méditations pro-

fondes et lentes, créatrices des grandes idées. Telle est l'occupation et l'ouvrage du premier siècle des arts. Mais quand tous les chemins sont ouverts, toutes les carrières tracées, alors le génie peut concevoir le vaste dessein de tout embrasser et de tout réunir : et ce qui prouve, Messieurs, que c'est là le progrès naturel ou de l'ambition ou du talent, c'est qu'à la fin du dernier siècle, et à la naissance du nôtre, deux hommes d'un mérite distingué, avant M. de Voltaire, avaient osé tous deux former ce grand projet : mais tous deux furent comme ces guerriers entreprenans et hardis que l'on rencontre quelquefois dans l'histoire, qui, n'ayant reçu de la nature, ni tout le talent, ni tout le génie de leur ambition, ont échoué, parcequ'ils exécutaient avec faiblesse ce qu'ils projettaient avec audace, mais cependant ont frayé la route à d'autres. La Motte et Fontenelle avaient tracé le plan de la conquête, et M. de Voltaire l'a exécuté.

Mais comment a-t-il pu rassembler tant de forces dont il avait besoin ? Comment un seul homme a-t-il pu suffire à tant de travaux ? La nature, qui s'est toujours réservé la plus grande part dans la formation des grands hommes, avait sans doute beaucoup fait pour lui. Elle lui avait donné les trois instrumens du

génie : ce tact prompt et rapide de l'esprit, qui d'un coup d'œil saisit, embrasse et rapproche les idées ; l'imagination ardente, qui, comme un miroir, sait tout réfléchir et tout peindre ; la sensibilité, tantôt douce et tendre, tantôt énergique et impétueuse. Joignez à toutes ces qualités cette inquiétude insurmontable d'un caractère que le sentiment continuel de ses forces tourmente, qui se nourrit de son ardeur, et ne peut se reposer que dans l'agitation et le mouvement ; alors vous verrez naître cette passion opiniâtre et profonde d'une ame occupée quatre-vingts ans d'étude et de travaux, et qui ne connut jamais un seul instant, ni l'épuisement de la pensée, ni le refroidissement qui naît d'une longue habitude. Vous verrez naître cet amour dévorant de la gloire, cette soif de célébrité toujours satisfaite et jamais diminuée, qui, promenant des regards inquiets sur toute l'Europe, le portait sans cesse à se mesurer avec tous les grands hommes, lui faisait chercher des rivaux chez toutes les nations, le mettait en présence de tous les siècles passés et à venir. Vous verrez cette activité toujours renaissante, cette économie inquiète et avare de toutes les heures, une sorte de respect sacré pour le temps, dont la plus petite portion se présentait à lui comme

pouvant ajouter à sa gloire ; sentiment qui eût rendu le génie, comme la bienfaisance, inconsolable d'avoir perdu un jour. Il avait donc reçu de la nature, Messieurs, toutes les passions qui peuvent donner le plus de mouvement à l'esprit, et prolonger ce mouvement jusqu'au plus long terme de la vie humaine. Telle a été l'influence de son caractère sur son esprit. C'est ce caractère qui l'a soutenu dans la lutte éternelle qui lui était assignée contre l'envie ; car à mesure que le grand homme croît et s'élève, le spectre de l'envie croît et s'élève à ses côtés. Elle s'attache à lui, et lui dit : « Luttons ensemble ; je veux te rendre « tous les tourmens que tu me causes ». Grace à l'activité et à cette ame de feu qui enflammait M. de Voltaire, il a soutenu le combat jusqu'à la fin, et il est demeuré vainqueur.

Parmi les hommes célèbres de toutes les nations, il en est bien peu qui aient été tout ce qu'ils pouvaient être. Est-ce que l'homme n'aurait point assez l'orgueil et le sentiment de sa force ? ou bien est-ce le sceau de la faiblesse humaine, que l'ame la plus vigoureuse est souvent obligée de s'arrêter par l'impuissance d'être toujours active ? M. de Voltaire est peut-être le seul qui ait rempli toute l'étendue de son talent, et atteint, pour ainsi dire, en tout

sens, aux bornes de son génie. Ses délassemens même ont servi à sa gloire ; ses repos ont été féconds. Nul homme, dans aucun siècle, n'a fait plus d'usage des deux grands trésors de l'homme, la pensée et le temps.

Il semblerait, Messieurs, que nous aurions épuisé tous les titres de gloire de M. de Voltaire : il nous en reste encore un, celui peut-être qui rend sa mémoire plus chère à l'Europe ; c'est ce sentiment général d'humanité qui était dans son cœur, et qui a répandu un charme si intéressant et si doux sur tous ses ouvrages. Plus la législation est imparfaite chez tous les peuples, plus les liens particuliers de patrie se relâchent, et plus il devient nécessaire de rappeler ce sentiment universel de bienveillance qui doit unir l'homme à l'homme, et de suppléer du moins aux vices ou aux erreurs des lois par cette grande législation de la nature, qui sur toute la terre a voulu mettre la faiblesse et le malheur sous la protection de la pitié.

Entre les écrivains, Messieurs, qui ont enseigné cette partie de la morale publique, quel homme a jamais élevé une voix plus éloquente et plus forte que M. de Voltaire ? Qui a versé plus de larmes ou d'attendrissement ou d'indignation sur les maux du genre humain ? L'humanité qui l'inspire semble mettre sous ses

yeux tous les malheurs qu'il nous retrace. On dirait qu'il écrit à la lueur des incendies et des bûchers, et qu'il entend du milieu des flammes les cris des victimes. Témoin lui-même de quelque infortune, il n'était pas le maître de résister à ce sentiment impérieux de la pitié : elle faisait couler des larmes de ses yeux, elle passionnait tous les accens de sa voix. A l'aspect de tous les malheurs, la nature l'avait condamné à éprouver tous les tourmens de la sensibilité. Familles innocentes, et devenues, hélas! trop célèbres, dont il a plaidé les intérêts et la cause devant le tribunal de la France et de l'Europe, qu'il a retirées du pied des échafauds sanglans pour les conduire au pied du trône, et y réclamer l'autorité sainte des lois contre les surprises de l'erreur; augustes victimes (car vous êtes consacrées par le malheur) qu'il a dérobées à l'injustice, à l'opprobre, l'opprobre qui pour l'innocence est le plus cruel des tourmens sans en excepter la mort; vous tous infortunés qu'il a secourus par la protection puissante du génie éloquent et de la vertu active et courageuse; et vous, habitans de cette colonie fondée par ses bienfaits, que n'êtes-vous ici rassemblés autour de son buste que j'aperçois! Vous lui rendriez les hommages les plus touchans; vous baigneriez

tous ensemble ce buste de vos pleurs ; et cette image insensible d'un grand homme serait mieux honorée par vos larmes, qu'elle ne l'a été encore de son vivant et après sa mort par ces guirlandes de fleurs dont elle a été couronnée sur le théâtre au bruit de l'admiration et de la reconnaissance publiques.

Ordinairement, Messieurs, le génie ne règne que sur l'avenir : sa puissance est tardive ; son empire lui est disputé par l'âge qui l'a vu naître. Il faut, pour dominer sur la terre, qu'il renaisse du sein de la tombe, et que la mort ait épuré tout ce qu'il avait reçu de faible et de mortel de la nature. M. de Voltaire fut excepté de cette loi. Vivant, il a, pour ainsi dire, assisté à son immortalité. Son siècle a acquitté d'avance la dette des siècles à venir. Sa nation a donné l'exemple à l'Europe ; l'Europe l'a rendu à sa nation. Pour comble de gloire, il est venu, après quatre-vingt-quatre ans, recueillir dans sa patrie des honneurs qui jamais n'ont été rendus qu'à lui ; et cette fois-ci, du moins, la mort, qui était déja si proche, n'a pu enlever au Tasse son triomphe.

Cet homme illustre, qui avait tant de titres à la renommée, qui attirait sur lui les yeux de tous les souverains, et par son génie s'était fait une sorte de puissance de l'Europe, avait de-

siré l'honneur d'être associé parmi vous, Messieurs. Il était persuadé que votre gloire pouvait ajouter à la sienne, et qu'il manquerait quelque chose à l'éclat de son nom, tant qu'il ne serait pas inscrit sur votre liste parmi cette famille immortelle et cette génération successive de grands hommes, qui depuis sa naissance ont marqué votre établissement. Il fut donc reçu parmi vous, Messieurs. Les ombres des Corneille, des Racine, des Despréaux, qui habitent ce sanctuaire, reconnurent l'héritier de leurs talens comme de leur gloire. La nation put voir dans cette assemblée M. de Voltaire assis auprès de Montesquieu, et l'auteur de Mahomet et de Zaïre près de l'auteur de Rhadamiste et d'Electre. Jour éclatant et à jamais célèbre dans vos fastes! Magnifique adoption, qui dut rappeler ces temps où, dans l'ancienne Rome, en présence de tout le peuple, la famille des Scipions adopta le sang de Paul Emile, et où des deux côtés on voyait les triomphes s'allier avec les triomphes! Dans ce jour solennel, M. de Voltaire, en échange de l'honneur qu'il reçut de vous, vous apporta le tribut de quarante ans de gloire qu'il avait déja acquise, et qui pendant trente années encore devait s'accroître sans cesse par les travaux et les succès de ce génie infatigable. Cette gloire s'est réflé-

chie sur vous tout entière, Messieurs. Je ne crains pas de le dire, ce grand homme a illustré l'ouvrage et la fondation de Richelieu; il a payé à Louis XIV la dette de l'Académie par l'histoire de son siècle ; il a été le panégyriste des succès éclatans qui ont marqué la première partie du règne de Louis XV. Qui mieux que lui aurait célébré le règne et le gouvernement de Louis XVI, et cette époque à-la-fois d'humanité pour le peuple et de grandeur pour l'Etat, où l'on voit d'un côté l'économie la plus sévère dans l'administration des finances, de l'autre l'usage le plus noble des dépenses publiques ; les trésors dérobés aux besoins dévorans du luxe, pour être versés dans nos ports et sur nos chantiers; ces ports, si long-temps déserts, repeuplés par nos vaisseaux; l'émulation renaissant sur les mers ; et la France reprenant par degrés dans l'Europe la place que lui assigne sa grandeur naturelle, place à laquelle elle sera toujours sûre de remonter quand elle le voudra, et que la France seule, pour quelques momens, peut faire perdre à la France ? C'est à vous, Messieurs, qui tenez dans vos mains les crayons de la poésie et ceux de l'histoire, à peindre à la postérité ces événemens et les orages de la grande révolution qui bientôt doit changer les intérêts des deux

mondes. Pour moi, j'aime à vous retracer les qualités personnelles de notre jeune souverain : ce goût pour la vérité, marque d'un esprit juste et d'une ame droite qui ne craint pas de fixer ses regards sur elle-même : cet éloignement du faste, qui est un garant de plus pour le bonheur du peuple, et un engagement avec soi-même pour avoir une grandeur réelle, et qui tienne aux sentimens : la simplicité dans les manières, jointe à la franchise des vertus : l'austérité contre les vices, et l'indulgence pour les défauts : la confiance noble et tendre dans la vieillesse expérimentée, confiance qui honore également le roi qui la donne, et le ministre qui l'inspire : une ame enfin dont tous les premiers mouvemens sont heureux; qui, pour faire le bien, n'a besoin que de n'être pas contredite dans ses desirs; en qui jusqu'aujourd'hui on n'a pu surprendre aucun des défauts ni de son âge ni de son rang, et qui, dans la première jeunesse, orne la majesté du trône par celle des mœurs.

Vous m'entendrez avec plaisir quand je vous parlerai d'une reine sensible à tous les arts que vous cultivez, qui a plus d'une fois honoré de ses larmes les chefs-d'œuvre du génie représentés devant elle, comme elle sait en verser à l'aspect des malheureux qu'elle soulage; de-

venue plus chère à la France par ce gage heureux de fécondité, qui annonce encore un plus grand bonheur à la nation, et par cette humanité si douce qui dernièrement a substitué des bienfaits à une vaine pompe, et n'a voulu d'autre fête dans Paris que le spectacle attendrissant de l'hymen couronnant la jeunesse et l'innocence dans cent familles indigentes et honnêtes.

Mais où puis-je mieux consacrer que dans le sanctuaire des lettres, et en votre présence, Messieurs, ma reconnaissance éternelle pour le prince qui a daigné m'attacher à lui par un titre encore plus cher pour moi que ses bienfaits ? C'est à ce titre que je dois l'honneur d'avoir vu de plus près ce goût de l'occupation et de l'étude, si rare sur le premier degré du trône, et qui remplit si bien les vides de la grandeur; toutes les connaissances qui conviennent à un prince, embellies de tous les agrémens naturels de l'esprit, et ces graces du caractère auxquelles les cours, et les Français sur-tout, aiment à reconnaître les vertus. C'est lui, Messieurs, qui dans l'obscurité de ma retraite a daigné encourager mes faibles travaux. Son suffrage m'a enhardi à solliciter les vôtres. Le sentiment le plus doux de mon cœur est de pouvoir unir dans ce moment ce que je dois

aux bontés dont ce prince m'honore, et ce que je dois au corps littéraire le plus distingué de l'Europe, qui a bien voulu m'adopter. Le travail de toute ma vie, je le répète, sera de me rendre digne de ce double honneur. Pour y parvenir, j'aurai sans cesse à mes côtés l'image de l'homme célèbre que vous regrettez, et qu'avec des crayons imparfaits j'ai tâché du moins de vous peindre. Et si je puis faire encore quelques pas dans une des carrières où il s'est couvert de tant de gloire, je lui dirai, comme un des moins dignes successeurs d'Alexandre aurait pu dire aux pieds de la statue de ce conquérant : « O grand homme ! la nature veut « que ton empire soit divisé. Il faut que la « faiblesse humaine se partage le fardeau que « ta main soutenait. Permets à un soldat de « tenter la conquête d'une de tes provinces, « et que son nom s'ennoblisse à jamais, placé, « même dans une grande distance, à la suite « du tien » !

RÉPONSE

De M. l'abbé DE RADONVILLIERS, *directeur de l'académie française, au discours de M.* DUCIS.

MONSIEUR,

DEPUIS long-temps il suffisait dans nos assemblées de nommer M. de Voltaire, pour réveiller l'attention, la fixer sur lui, et la détourner de tout autre objet. Cet hommage rendu souvent à sa personne pendant qu'il a vécu, il est encore plus honnête de le rendre à sa mémoire. Je me propose donc de consacrer mon discours à l'éloge de ses talens : non que je me dissimule la difficulté du sujet, ou que je me flatte de pouvoir la vaincre ; mais je ne veux pas tromper l'attente du public, qui, sur le nom de M. de Voltaire, s'est rassemblé aujourd'hui avec tant d'empressement. J'ai quelque droit d'ailleurs à l'indulgence de ceux qui m'écoutent. Ils savent que si je porte la parole, ce n'est pas une fonction que j'aie choisie ou desirée. J'obéis à nos usages, en regrettant que le sort

n'ait pas mieux servi M. de Voltaire, l'académie, et le public.

C'est à vous, Monsieur, qu'il convenoit de célébrer des talens qui ne vous sont pas étrangers; je parle de ceux qu'exige l'art dramatique, considéré comme une portion essentielle des belles-lettres. Vous marchez dans cette brillante carrière sur les traces de votre illustre prédécesseur; à son exemple, vous faites mouvoir, avec une égale habileté, les deux puissans ressorts de la tragédie. Vos premiers ouvrages, en excitant une vive terreur, ont posé les fondemens de votre réputation, et votre OEdipe y a mis le comble, en inspirant une douce pitié. Dites-nous par quel art vous savez si bien vous insinuer dans les cœurs, et en diriger les mouvemens. C'est un secret que vous vous cachez à vous-même; mais je dois le publier pour l'instruction des jeunes poètes. Qu'ils s'étudient à n'avoir que des sentimens honnêtes, qu'ils se pénètrent d'amour pour la vertu, d'horreur pour le vice, et qu'ils fassent parler OEdipe, Admète, Antigone; ils mettront dans la bouche de ces héros les mêmes discours qui, dans votre tragédie, produisent de si grands effets. Pour les bontés du prince auquel vous êtes attaché, je ne vous demande pas par quelles intrigues vous les avez obtenues; per-

sonne n'ignore que les seules qui réussissent auprès de lui, sont les talens et les vertus. Des mœurs simples et respectables, un caractère liant, un commerce doux dans la société, vous ont fait des amis qui se sont intéressés en votre faveur. Le public même s'est déclaré pour vous par des applaudissemens soutenus : son suffrage a déterminé le nôtre.

Vous devez, Monsieur, en être d'autant plus flatté, que vous ne succédez point à un simple citoyen de la république des lettres, mais au chef même de la littérature. Si M. de Voltaire n'en avait pas le titre, il en avait les honneurs : les gens de lettres de ses amis les lui accordaient volontiers; et ses ennemis, las de combattre l'opinion publique, n'osaient plus les lui contester.

Heureux, si, tenant dans le siècle de Louis XV la place des beaux génies qui ont illustré le siècle de Louis XIV, il eût conservé leurs principes et imité leur exemple! Corneille, Racine, Despréaux, satisfaits de l'honneur légitime que procurent les talens, dédaignèrent cette triste célébrité qui s'acquiert malheureusement par l'audace et par la licence ; ils abandonnaient aux écrivains sans génie ces ressources déplorables. Pourquoi M. de Voltaire a-t-il paru ne les pas croire indignes de lui? Espérons que

bientôt une main amie, en retranchant des écrits publiés sous son nom tout ce qui blesse la religion, les mœurs et les lois, effacera la tache qui ternirait sa gloire. Alors, au lieu d'une collection trop volumineuse, nous aurons un recueil d'œuvres choisies, dont la sagesse pourra faire usage sans inquiétude et sans danger. C'est dans ce recueil uniquement que je puiserai la matière de son éloge ; elle est si abondante, qu'on me pardonnera si, dans les bornes qui me sont prescrites, je ne fais que l'effleurer.

J'ouvre ses œuvres poétiques, et je contemple d'abord la Henriade comme un monument élevé à la gloire de la nation. Nous avions, dans presque tous les genres, des rivaux à opposer, sinon aux anciens, du moins aux peuples modernes qui cultivent les beaux-arts : l'épopée nous manquait. Le sentiment de ses propres forces, peut-être aussi l'audace d'un âge confiant, poussa le jeune Voltaire dans cette périlleuse carrière, et le Parnasse français eut enfin le premier, et jusqu'ici le seul poème épique dont il puisse décorer ses fastes. Je sais que la critique y a cherché des défauts, et qu'elle en a trouvé ; mais je sais aussi que les beautés s'y présentent en foule, sans qu'il soit besoin de les chercher.

Nous n'entrerons point dans le détail des autres poésies de M. de Voltaire. Que pourrais-je ajouter, Monsieur, au caractère que vous en avez tracé avec tant de justesse? Contentons-nous de jeter un coup-d'œil rapide sur le nombre, l'étendue et la perfection de ses talens. Il a parcouru toutes les routes du Parnasse, et moissonné par-tout des lauriers; il a varié le ton de ses chants depuis l'épopée jusqu'aux pièces fugitives et aux simples badinages de société. A peine il était entré dans la lice poétique, déja il devançait tous ses concurrens; déja sa noble émulation ne voyait plus d'autres objets dignes de l'enflammer, que deux illustres rivaux, Rousseau et Crébillon. Rousseau, porté sur les ailes du Génie, s'élevait au faîte du genre lyrique; Crébillon, se renfermant, pour ainsi dire, dans les antres noirs de la mélancolie, enseignait à Melpomène de nouveaux secrets pour redoubler la terreur. Nous ne comparerons point M. de Voltaire à l'auteur sublime des odes sacrées et des cantates; la carrière où ils ont couru n'est pas la même. Il n'a pas craint de mesurer ses forces avec Crébillon, et de lutter corps à corps. L'auteur de Rhadamiste et Zénobie ne fut point ébranlé; mais l'auteur de Catilina ne put résister à un athlète plus jeune et plus vigoureux.

Oserais-je dire que dans notre siècle Rousseau a tenu le sceptre poétique, sans avoir de rival à redouter ; qu'après lui Crébillon y porta la main, et le tenait avec gloire, lorsque Voltaire le saisit d'une main plus ferme, et le tint avec plus de gloire encore ? Quel est l'heureux successeur auquel il l'a remis en mourant ? Le siècle prochain le nommera.

Ce serait peu pour un poète d'avoir joui pendant sa vie d'une grande réputation, s'il ne la transmettait avec son nom et ses ouvrages aux temps les plus reculés. Il est plus d'un exemple de ces princes de la littérature dégradés après leur mort, dont les ouvrages sont tombés dans le mépris, et dont peut-être les noms même seront inconnus à la postérité. La mémoire de M. de Voltaire n'a pas à craindre un retour si funeste ; elle ne s'obscurcira jamais : outre l'éclat dont elle brille en ce moment, nous avons un indice certain de sa durée.

Lorsque la nature destine un poète à l'immortalité, parmi les belles qualités dont elle se plaît à l'enrichir, elle en choisit une qu'elle semble préparer avec plus de soin, et qu'elle répand dans son ame d'une main plus libérale. Ainsi elle doua Homère du génie de l'invention : personne ne l'égala jamais pour l'abon-

dance et la variété des idées. Ainsi elle doua Virgile d'un jugement exquis : personne ne sut jamais, comme lui, dire toujours ce qu'il convient, et ne rien dire de plus. Rappelez-vous tous les poètes qui jouissent de l'immortalité; il n'en est aucun que vous ne reconnaissiez sur le champ à cette qualité dominante qui fait son caractère distinctif, et, pour ainsi dire, sa physionomie. Pour ne point sortir de notre nation, vante-t-on dans un poète la vigueur de l'ame, les sentimens sublimes? c'est Corneille : la sensibilité du cœur, le style tendre et harmonieux? c'est Racine : la molle facilité, la négligence aimable? c'est La Fontaine : la raison parée des ornemens de la poésie? c'est Despréaux : la verve, l'enthousiasme? c'est Rousseau : les crayons noirs, les peintures effrayantes? c'est Crébillon : le coloris qui donne aux pensées, aux sentimens, aux images, un éclat éblouissant? c'est Voltaire. Il a traité en vers toutes sortes de sujets. Vous admirez dans les uns des pensées nobles et élevées, dans les autres, des pensées fines et délicates; tantôt le feu du génie, tantôt la chaleur du sentiment; enfin, toutes les beautés qui font aimer les bons vers. C'est par-là qu'il est poète; mais par-tout, et quel que soit son sujet, vous admirez la couleur brillante dans laquelle il trempe son pin-

ceau ; c'est par-là qu'il est Voltaire. Cette magie d'un style pur, clair, étincelant, est le don propre qu'il a reçu de la nature, le trait qui le caractérise, l'augure de son immortalité

Quittons la poésie, et suivons M. de Voltaire dans l'autre partie du monde littéraire. Là, je le vois occuper une place distinguée parmi les écrivains en prose. J'évite toute exagération, peut-être même j'en dis trop peu, et je serais autorisé, en faisant son éloge, à le mettre le premier des écrivains de son siècle. En est-il dont les ouvrages fussent attendus avec autant d'impatience, débités avec autant de promptitude, multipliés sous autant de formes, lus avec autant d'avidité ? Cette vogue si constamment soutenue n'a rien de surprenant. Les ouvrages de M. de Voltaire, soit par une rencontre heureuse, soit par une combinaison habilement réfléchie, sont exactement ce qu'ils devaient être pour flatter le goût de son temps. L'envie de s'instruire est répandue aujourd'hui parmi les gens du monde ; la lecture est devenue un besoin pour eux. Mais le plaisir est toujours resté le premier de leurs besoins. Un livre purement frivole ne flatte point assez leur amour-propre ; ils veulent enrichir leur esprit, et cependant ne se donner aucune peine. Les écrits de M. de Voltaire offrent des richesses dont

l'acquisition est facile et agréable. La réputation de l'auteur vous invite, un style séduisant vous entraîne, les heures s'écoulent insensiblement, sans fatigue et sans ennui, et vous recueillez pour fruits de cette douce occupation, mille traits pétillans d'esprit, des anecdotes curieuses, des réflexions piquantes, des maximes utiles d'indulgence mutuelle, de générosité, de bienfaisance, et des autres vertus humaines qui embellissent le commerce de la vie. Le soin continuel de mêler l'utilité à l'agrément, le badinage à la morale, est un des secrets de M. de Voltaire, et peut-être la source principale de ses grands succès. Est-ce la nature qui lui avait enseigné ce secret? ou l'avait-il découvert par son travail? Sans doute il apporta en naissant les qualités les plus rares : mais ne pensez pas qu'il ait abandonné le soin de sa gloire à ses talens naturels; il ne se lassa jamais de les polir et de les perfectionner. L'amour de l'étude n'était point en lui un goût seulement, mais une passion ardente, que les glaces même de la vieillesse n'ont pu éteindre. Elle subjuguait toutes ses autres affections, émoussait les pointes de la douleur, ranimait la langueur des infirmités, remplissait les journées, et suppléait au repos des nuits.

Une application si constante et des lectures

immenses avaient fourni à M. de Voltaire un amas prodigieux de connaissances en tout genre. Il savait bien en faire usage, et l'agrément de son style les faisait paraître dans le jour le plus avantageux. A-t-il donc prétendu à la monarchie universelle dans les sciences? Se serait-il laissé éblouir par cette brillante chimère? Ses ennemis le lui ont reproché; mais le reproche est injuste, et je n'ai besoin pour le réfuter que de sa propre conduite. Lorsqu'il s'agissait de la belle littérature ancienne ou moderne, nationale ou étrangère, il discutait sérieusement le point contesté, approfondissait la matière, et appuyait son opinion sur les vrais principes. Pour les questions d'un autre genre, il défendait son sentiment, moins par des discussions profondes et des recherches savantes, que par des bons mots et des traits plaisans. Dans cette espèce de guerre, après une courte excursion, il se retirait sur son terrain, où il faut convenir qu'il combattait avec un grand avantage.

Admis dès sa jeunesse, recherché même avec empressement dans les sociétés les plus polies du grand monde, il s'y était formé à badiner avec grace sur toutes sortes de sujets. Cet art élégant, plus commun chez les Français que chez les autres peuples, M. de Voltaire l'a pos-

sédé dans le plus haut point de sa perfection ; il l'exerçait avec une facilité et une adresse inimitables. Une foule de traits ingénieux et de saillies piquantes donnait à sa conversation un charme qui laissera un long souvenir ; et jusqu'à ses derniers jours, l'occasion lui fournissait encore des mots et des reparties dignes de son plus bel âge. Sa plume a répandu le même agrément sur ses compositions. Dans le cours d'un style toujours enjoué, toujours léger, vous rencontrez fréquemment un trait plus aiguisé, qui, comme un éclair, vous surprend et vous éblouit. Il règne dans tous ses ouvrages un ton de gaîté et de plaisanterie, qui caractérise sa manière, et qui plus d'une fois a révélé le nom de l'auteur. Je ne sais s'il a voulu imiter Lucien ; mais il me semble apercevoir un rapport assez frappant entre leur façon d'écrire et de penser. L'un et l'autre répand à pleines mains, et sur tous les objets indistinctement, le sel de la satire et de l'ironie. Le Lucien moderne paraît, comme l'ancien, songer autant à se réjouir qu'à réjouir son lecteur. Tous deux ont possédé le secret d'un vernis de ridicule presque ineffaçable, et tous deux ont essuyé quelques reproches sur l'usage de ce secret dangereux.

Je voudrais finir : mais puis-je passer sous silence la prodigieuse fécondité de M. de Vol-

taire ? Quelle multitude d'ouvrages, dont quelques-uns suffiraient pour faire un grand nom à un autre écrivain ! Puis-je ne pas observer la réunion inouie des talens de la poésie et de la prose au point où il les a portés ? Citez-moi un autre poète du premier ordre, qui soit connu par un corps complet de bons ouvrages en prose. Il était réservé à M. de Voltaire d'établir sa réputation sur deux bases indépendantes l'une de l'autre, et toutes deux inébranlables.

Cette singularité n'est pas la seule qu'offre l'histoire de sa longue vie. La durée même de sa vie paraîtra singulière, si on se rappelle la frêle apparence de ses organes, et son tempérament tout de feu, allumé encore par des passions vives, par des travaux continuels, et par un régime extraordinaire. Une fortune honnête qu'il avait héritée de ses pères s'était grossie entre ses mains jusqu'à l'opulence : espèce de prodige dans la profession des lettres. Cependant je ne daignerais pas en faire la remarque, si sa générosité n'avait rendu ses richesses aussi utiles à d'autres qu'à lui-même. La vie des gens d'étude est communément tranquille et uniforme ; celle de M. de Voltaire fut pleine d'agitation et d'événemens variés. Il a vécu dans sa patrie et dans le pays étranger,

dans les cours même des rois. Après y avoir goûté les charmes de la faveur, et en avoir reconnu l'instabilité, il se fixa dans la retraite. Ce ne fut pas cette retraite obscure et solitaire dont parle Horace, où l'on se cache pour oublier les hommes et pour en être oublié; mais une retraite fameuse, où la gloire et la renommée furent ses compagnes inséparables. Habitant sa terre, qu'il fertilisait par ses soins, au milieu des cultivateurs et des artisans qu'il encourageait par ses bienfaits, entouré des personnes qui lui étaient les plus chères, et ménageant pour lui-même la meilleure partie de son temps, il jouissait tranquillement du spectacle de la campagne, du sentiment de la bienfaisance, des plaisirs de la société, et des douceurs de l'étude. Chaque jour lui apportait les tributs de l'estime et les hommages de l'admiration. Mais tout-à-coup il abandonne le séjour paisible des champs, pour le bruit et le tumulte de la capitale. S'il venait y chercher des secours contre les maux et les menaces de la vieillesse, ses vœux et les nôtres ont été malheureusement trompés; mais s'il venait pour y jouir de sa gloire, ses vœux ont été remplis au-delà de son attente. Pouvait-il prévoir que la curiosité traînerait le peuple même sur ses pas? Des égards plus réfléchis et des atten-

tions plus honorables ont dû le surprendre moins et le flatter davantage. Je puis lui appliquer ce que Tacite a dit d'Auguste : « On « a renouvelé pour lui tous les honneurs ac- « cordés à d'autres ; on en a même inventé « qui étaient sans exemple ».

Cependant il a manqué un jour à son triomphe, celui où il aurait paru dans une de nos assemblées publiques. Si son image y a été reçue avec tant d'acclamations, quels transports n'y aurait pas excités sa présence !

L'Académie, par une distinction singulière et bien méritée, lui avait déféré la place de son directeur. Eh ! plût à dieu que la mort lui eût laissé le temps de l'occuper ! plût à dieu qu'assis parmi nous, il nous eût entretenus du règne de notre auguste protecteur ! De quelles couleurs il aurait peint le gouvernement doux mais ferme, paisible mais vigilant, qui a coupé la racine de nos anciennes dissentions ; l'administration habile qui a trouvé des ressources inespérées pour créer une marine respectable, et doubler en peu de temps les forces de la nation ; la politique prévoyante, qui par une alliance contractée à propos, et noblement annoncée, enlève à nos rivaux un grand empire ! Mais s'il eût assez vécu pour féliciter le roi d'être père, son amour pour le sang de son héros

aurait rallumé dans ses veines le feu poétique; il eût chanté, dans les transports de la commune alégresse, l'heureuse fécondité, qui, en préparant une reine à un trône étranger, promet aussi un héritier au trône de Henri IV. Ces grands sujets étaient dignes des talens de M. de Voltaire; talens uniques que je peindrai d'un dernier trait : Ceux-mêmes qui en déplorent l'abus sont contraints de les admirer.

HAMLET,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

IMITÉE DE L'ANGLAIS,

Représentée pour la première fois en 1769.

Epître Dédicatoire

A la mémoire de mon Père.

Un des plus doux souvenirs de ma vie, ô mon respectable Père! c'est de t'avoir vu applaudir ma Tragédie d'Hamlet à sa première représentation. Mais hélas! je n'avais plus long=temps à te posséder encore; et le succès d'Hamlet, qui t'avait fait verser des larmes de joie, devait donc être le seul dont il te serait permis d'être le témoin!

Dans le premier mouvement de mon cœur, je t'adressai mon Ouvrage où mon but avait été de peindre la tendresse d'un fils pour son père. Mais

tu me fis sentir que, pour les intérêts d'une jeune femme et d'une famille naissante, je devais plutôt songer à m'acquérir, par ce genre d'hommage, quelque appui utile dont je pusse aussi m'honorer. Je crus devoir te cacher combien me coûtait mon obéissance.

Mais aujourd'hui que le temps a renversé tous ces soutiens, et m'a fait arriver, presque seul, aux bornes de ma carrière, chargé de tant de pertes de la nature et de l'amitié ; aujourd'hui que, remontant de ma vieillesse à mon enfance, j'assiste plus que jamais par mes souvenirs au spectacle paisible de tes vertus domestiques, permets, ô mon tendre, ô mon vénérable Père !

que, le cœur plein de tes exemples et de tes bienfaits, plein des preuves jadis vivantes de ta tendresse, croyant encore entendre tes conseils et l'accent de ton ame si profondément religieuse, mélancolique et paternelle, permets, dis-je, lorsque le Public reconnaît toujours par ses suffrages la piété filiale dans mon Hamlet, que, reprenant ma première intention avec des larmes, en cheveux blancs, et avant de mourir, je t'en offre au moins le tardif hommage sur ta cendre.

Ton Fils

Jean-François Ducis.

A Versailles, ce 15 Décembre 1812.

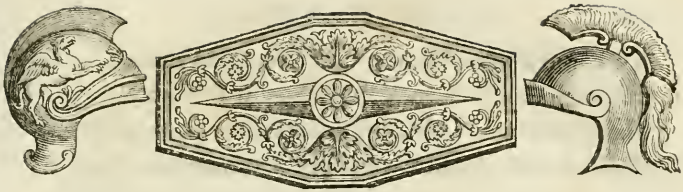
PERSONNAGES.

HAMLET, roi de Danemarck.
GERTRUDE, veuve du feu roi, mère d'Hamlet.
CLAUDIUS, premier prince du sang.
OPHÉLIE, fille de Claudius.
NORCESTE, seigneur danois.
POLONIUS, autre seigneur danois.
ELVIRE, confidente de Gertrude.
VOLTIMAND, capitaine des gardes.
GARDES.

La scène est à Elseneur, dans le palais des rois de Danemarck.

. . . . . tremblez de m'approcher.

Lesienne del. Lignon sc.



HAMLET,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLONIUS, CLAUDIUS.

CLAUDIUS.

Oui, cher Polonius, tout mon parti n'aspire,
En détrônant Hamlet, qu'à m'assurer l'empire.
Ce prince, seul, farouche, à ses langueurs livré,
Aime à nourrir le fiel dont il est dévoré.
Norceste, dont sur-tout je craignais la présence,
Semble aider mes desseins par son heureuse absence.
En vain des bruits confus semés en cette cour
Dans les murs d'Elseneur annonçaient son retour.

Tu connais pour Hamlet tout l'excès de son zèle ;
Je craignais, je l'avoue, un sujet si fidèle :
Mais enfin mes amis, prêts à s'armer pour moi,
Sans obstacle bientôt vont me nommer leur roi.

POLONIUS.

Je m'étais bien douté que leur valeur guerrière
Aux yeux de Claudius paraîtrait tout entière,
Et qu'en marchant sous lui, l'espoir d'être vainqueurs
D'une ardeur aussi noble embraserait leurs cœurs.

CLAUDIUS.

Mes discours dans l'instant ont enflammé leur zèle :
« Amis, leur ai-je dit, quelle perte cruelle
« A ressenti l'Etat dans la mort de son roi !
« Livré depuis ce temps à l'horreur, à l'effroi,
« Le Danemarck troublé semble avec la victoire
« Pleurer sur un tombeau son bonheur et sa gloire.
« Combien, présente encore à notre souvenir,
« Sa mort nous menaça d'un funeste avenir !
« Le ciel, parlant soudain par la voix des orages,
« Etonna les esprits, et glaça les courages.
« On eût dit que les vents, que les mers en courroux,
« A son dernier soupir s'élevaient contre nous ».
Je leur rappelle alors la tempête effroyable
Qui signala du roi le trépas mémorable ;
Je leur peins l'océan prêt à franchir ses bords,
Ses gouffres entr'ouverts jusqu'au séjour des morts,
Nos mers s'enveloppant de ténèbres profondes,
La foudre à longs sillons éclatant sur les ondes,
Dans le détroit du Sund nos vaisseaux submergés,
Nos villes en tumulte, et nos champs ravagés,

Chez les Danois tremblans la terreur répandue ;
Ceux-ci croyant des dieux voir la main suspendue ;
Ceux-là, s'imaginant voir l'ombre de leur roi,
Fuyant avec des cris, ou glacés par l'effroi ;
Comme si, des enfers forçant la voûte obscure,
Ce spectre à main armée effrayait la nature ;
Ou que les dieux, pour lui troublant les élémens,
Eussent du monde entier brisé les fondemens.
A ces mots j'observais, empreints sur leurs visages,
De leur sombre frayeur d'assurés témoignages :
Tant sur l'esprit humain ont toujours de pouvoir
Les spectacles frappans qu'il ne peut concevoir !
J'ajoute donc : « Je sais de quel sinistre augure
« Fut ce désordre affreux qui troubla la nature.
« Nos ennemis armés, leurs flottes, leurs soldats,
« Le Nord autour de nous respirant les combats ;
« Tout nous instruit assez, par cette triste marque,
« Combien perdit l'Etat en perdant son monarque :
« Car enfin sa vertu, je le dois avouer,
« Moi-même, après sa mort, me force à le louer.
« Combien de lui pourtant j'ai souffert d'injustices !
« C'était peu d'oublier mes travaux, mes services ;
« Le cruel, me portant les plus sensibles coups,
« Jusque sur Ophélie étendit son courroux :
« Il voulut que ma fille, à l'oubli condamnée,
« Ne vît briller jamais les flambeaux d'hyménée,
« Jaloux d'anéantir, dans ce cher rejeton,
« L'unique et faible appui qui reste à ma maison.
« J'approuve cependant les regrets qu'on lui donne.
« Mais quel est l'héritier qu'il laisse à la couronne ?

« Un fils, un roi mourant, triste, morne, abattu,
« Faible, et dont rien encor n'a prouvé la vertu,
« Qui, loin des champs de Mars, dans ce palais tranquille,
« A caché jusqu'ici sa jeunesse inutile,
« Sans connaître ou chercher d'exploits plus glorieux,
« Que d'honorer en paix ou sa mère ou ses dieux.
« Que dis-je? sa raison souvent est éclipsée :
« Tantôt d'un seul objet occupant sa pensée,
« Immobile, interdit; tantôt saisi d'horreur,
« De son calme effrayant il passe à la fureur.
« D'Hamlet dans cet état que devez-vous attendre?
« Autour de nous déja voyez, pour nous surprendre,
« Tous nos voisins unis, à nous perdre excités,
« Sur ces bords malheureux fondre de tous côtés.
« Quelle main redoutable, aux combats aguerrie,
« De tant de bras armés soutiendra la furie?
« Et d'ailleurs que tenté-je en prétendant régner?
« J'exclus un faible roi qui ne peut gouverner,
« Une ombre, un vain fantôme inhabile à l'empire,
« Que consume l'ennui, que la mort va détruire,
« Et de qui le trépas, par les droits de mon sang,
« Me transmet la couronne, et m'élève à son rang ».
Je dis, et tout-à-coup ces illustres rebelles
Jurent entre mes mains de me rester fidèles :
Et déclarant Hamlet déchu du rang des rois,
M'en donnent hautement et le titre et les droits;
Et je me flatte enfin que, dès ce jour peut-être,
Ces conjurés, ardents à me choisir pour maître,
M'immoleront leur prince, et m'oseront porter
Au trône d'où leurs bras vont le précipiter.

D'ailleurs, pour mes projets, d'un utile artifice
J'ai déja su dans l'ombre employer le service.
Tu sais quels bruits heureux je fais courir tout bas
Pour tourner contre Hamlet le peuple et les soldats,
Pour prêter à ses cris, à sa fureur extrême,
Des couleurs qui perdraient jusqu'à la vertu même.
Ces bruits sourds et cachés, ces germes tout-puissans
Me donneront leurs fruits, quand il en sera temps.

POLONIUS.

Peut-être qu'à ces bruits qui se font toujours croire,
Plus qu'à tous vos amis, vous devez la victoire.
Mais quels sont vos desseins? La reine veut en vous
Donner un successeur à son premier époux.
Sans doute elle attendait que notre antique usage
Eût des regrets publics borné le témoignage,
Et qu'enfin cet État, trop long-temps affligé,
Dans la nuit de son deuil cessât d'être plongé.
Combien n'allez-vous pas exciter sa colère,
Si, refusant l'honneur qu'elle prétend vous faire,
Vous armez contre vous son amour dédaigné!
Peut-être son esprit, furieux, indigné,
D'un trop juste soupçon recevant la lumière,
Va de tous nos complots pénétrer le mystère.

CLAUDIUS.

Va, je prétends bientôt, loin de vouloir l'aigrir,
Au devant de ces nœuds m'aller moi-même offrir.

POLONIUS.

Vous, seigneur?

CLAUDIUS.

C'est par-là que ma prudente audace

De mes hardis projets doit lui cacher la trace :
Aussi bien j'ai cru voir, depuis la mort du roi,
Dans ses esprits troublés quelques marques d'effroi :
On dirait qu'à mes yeux elle craint de paraître....
Trop prompt à la juger, je m'abuse peut-être.
C'est à moi, s'il le faut, d'employer en ce jour
Tout ce qu'a la souplesse et d'art et de détour.
Docile à tous ses vœux, jusqu'à l'instant propice,
Je retiendrai ses pas au bord du précipice;
Aucun de ses secrets ne pourra m'échapper :
Son cœur faible et crédule est facile à tromper.
Mais t'avoûrai-je, ami, ce qui trouble mon ame?
Ce ne sont point ces mers, ces foudres, cette flamme,
Ce frappant appareil du céleste pouvoir,
Ni ce spectre effrayant qu'un vain peuple a cru voir.
Penses-tu que des dieux l'éternelle puissance
Daigne aux jours d'un mortel mettre tant d'importance,
Et que leur paix profonde interrompe sa loi
Pour la douleur d'un peuple ou le trépas d'un roi?
Auteur, le croirais-tu? de ma terreur secrète,
Hamlet presque mourant m'alarme et m'inquiète.
Par lui quelque projet contre moi préparé....
Toi-même dans son cœur n'as-tu point pénétré?
Il a quelque secret qu'il s'obstine à nous taire.

POLONIUS.

Je tenterais en vain d'expliquer ce mystère.
Mais des langueurs d'Hamlet si je sais bien juger,
N'y voyez point, seigneur, un ennui passager.
Je connais trop cette ame et profonde et sensible:
Il cache un cœur de feu sous un dehors paisible;

Et tous ses sentimens, avec lenteur formés,
S'y gravent en silence, à jamais imprimés.
Je l'ai vu quelquefois, dans sa mélancolie,
Fixer un œil mourant sur la jeune Ophélie;
Ou tantôt vers le ciel, muet dans ses douleurs,
Lever de longs regards obscurcis par ses pleurs:
J'y remarquais empreint sous leur sombre lumière
Des grandes passions le frappant caractère.
Ne vous y trompez pas; ses pareils outragés
Ne s'apaisent jamais que quand ils sont vengés.
D'ailleurs, si j'ai bien lu dans le cœur du vulgaire,
Hamlet, n'en doutez pas, n'a que trop su leur plaire.
« O combien, disent-ils, un roi si généreux
« Aurait par ses vertus rendu son peuple heureux!
« Bon, juste, courageux, aux seuls méchans sévère,
« Hélas! nous aurions cru vivre encor sous son père. »
Hâtons-nous, croyez-moi, d'accomplir nos desseins
La lenteur est sur-tout le péril que je crains.
Je vais voir nos amis, affermir leur courage;
Et, le moment venu d'achever notre ouvrage,
N'oublions pas, hardis à tout sacrifier,
Que c'est au succès seul à nous justifier.

CLAUDIUS.

J'entends du bruit; on vient. Laisse-moi; c'est la reine:
J'ignore en ce moment le motif qui l'amène;
Mais ne t'éloigne point. Par moi bientôt ici
De tout cet entretien tu seras éclairci.

SCÈNE II.

CLAUDIUS, GERTRUDE, GARDES.

CLAUDIUS.

Voici le jour, madame, où, libre de contrainte,
Mon amour plus hardi peut s'exprimer sans crainte.
Je sais que jusqu'ici, sans l'appui d'un époux,
Tout l'État avec gloire a reposé sur vous.
Tant qu'a duré la paix, vos soins, votre tendresse
Pouvaient d'un fils mourant nous cacher la faiblesse :
Mais la guerre, madame, est prête à s'allumer :
Le soldat veut un chef; vous devez le nommer.
Si je brigue un honneur dont vous êtes l'arbitre,
C'est à vous, par l'hymen, d'y joindre un autre titre;
Et ses flambeaux tout prêts vont briller pour nous deux,
Si cet espoir flatteur n'a point trompé mes vœux.

GERTRUDE.

Je l'avoûrai, seigneur, j'ai cru que la prudence
Contiendrait mieux l'ardeur de votre impatience :
Quand tout respire encor la tristesse et l'effroi,
Quand le peuple gémit du trépas de son roi,
Quand sa cendre, à nos yeux, dans une urne amassée,
Dans la nuit des tombeaux à peine est déposée,
Irons-nous, de l'État outrageant le malheur,
Par des feux indiscrets irriter sa douleur ?
Songez sous quel auspice un semblable hyménée
A votre sort, seigneur, joindrait ma destinée;
Et n'autorisons point, par trop d'empressemens,
Des cœurs nés soupçonneux les secrets jugemens.

CLAUDIUS.

Hé ! madame, est-ce à nous à craindre le vulgaire ?
Espérez-vous qu'enfin le censeur téméraire
Des actions des rois ne soit plus occupé ?
De vos raisons sans doute il peut être frappé;
Mais, dans l'ordre éclatant de nos hautes fortunes,
Nous vivons peu soumis à ces règles communes.
L'intérêt de l'État, sacré dans tous les temps,
Seul, de ces grands hymens doit fixer les instans.
Ne m'alléguez donc plus un prétexte frivole :
J'ai pour vous épouser reçu votre parole :
Sur elle j'ai fondé mon espoir, mon bonheur;
La dégagerez-vous ? prononcez.

GERTRUDE.

Non, seigneur.
Il est temps, je le vois, de déposer la feinte,
Et je vais vous parler sans détour et sans crainte.
Vous savez à quel prix j'ai cru vous acquérir ;
Le crime est assez grand pour nous en souvenir.
Toujours depuis ce temps son horreur retracée,
Ainsi qu'un songe affreux, a rempli ma pensée ;
Car ne présumez pas que, brûlant à mon tour,
Je me sois occupée ou d'hymen ou d'amour.
Périsse de nos feux la mémoire funeste !
Seul bien des criminels, le repentir nous reste.
Il en est temps encor, fléchissons, croyez-moi,
Sous l'ascendant sacré d'un légitime effroi.
Du pouvoir qui nous parle il est l'organe auguste;
Je tremble, j'en fais gloire, et sans doute il est juste
Que le ciel, qui nous met au-dessus de nos lois,

Arme au moins les remords pour se venger des rois.

CLAUDIUS.

Si, malgré les terreurs dont votre ame est blessée,
Je puis, sans vous déplaire, expliquer ma pensée;
Ce crime dont encor nous gémissons tous deux,
Rappelez-vous les temps, paraîtra moins affreux.
Madame, oubliez-vous quel traitement sévère
De mes nombreux exploits fut l'indigne salaire?
Qu'ai-je reçu du roi pour mes travaux guerriers?
Avec crainte en ces murs apportant mes lauriers,
Je tremblais qu'il n'osât, même après ma victoire,
Quand je sauvais l'État, me punir de ma gloire.
Déja de noirs soupçons s'étaient fixés sur nous,
Déja, cachant sa haine, il préparait ses coups:
Qui sait enfin, qui sait si sa sombre furie
Eût, en tranchant mes jours, respecté votre vie?
Vous l'avez craint cent fois: triste, inquiet, jaloux,
Le cruel....

GERTRUDE.

Arrêtez; il était mon époux.
Il est juste qu'au moins nous lui laissions sa gloire.
Et quel reproche encor ferais-je à sa mémoire?
De sa mort, Claudius, rien ne peut m'excuser:
C'est à vous de frémir, et non de l'accuser.
Si l'amour m'aveugla, le repentir m'éclaire.
Des nœuds sacrés d'époux effet involontaire!
Des jours du mien à peine ai-je éteint le flambeau,
Que pour le ranimer j'eusse ouvert mon tombeau.
Croyez-m'en, je suis femme, et la plus intrépide
Hésiterait long-temps avant son parricide,

Si son cœur prévoyait, prêt à l'exécuter,
Ce qu'un pareil forfait doit un jour lui coûter.
Je vous fais voir, seigneur, mon ame toute nue :
Son crime la poursuit, les remords l'ont vaincue.
Voilà ce que je suis ; et quand je tremble, hélas!
Ma fausse fermeté ne vous trompera pas.
L'aveugle ambition ne m'a jamais séduite :
Si la soif de régner eût réglé ma conduite,
Eût-on pu m'empêcher, dès que j'aurais voulu,
D'usurper sur mon fils le pouvoir absolu ?
Peut-être une autre femme et plus grande et plus fière
Voudrait, du Danemarck reculant la barrière,
Et du Nord étonné se faisant applaudir,
Par des exploits pompeux chercher à s'étourdir.
Je n'ai plus qu'un projet : seigneur, devant vous-même,
C'est de voir couronner un prince, un fils que j'aime.
De l'affranchir enfin de son pénible ennui,
De veiller, par mes soins, sur son peuple et sur lui,
De nourrir dans mon sein le remords que j'endure,
De mériter encor de sentir la nature,
De vous plaindre sur-tout. Après cela jugez
Si nos cœurs par l'hymen doivent être engagés.
Le soupçon, je le sais, règne entre des complices :
De ces ménagemens je hais les artifices ;
Et dans ma crainte au moins je prétends en ces lieux
N'avoir plus qu'à trembler sous le courroux des dieux.

CLAUDIUS.

De ces justes remords loin de blâmer l'empire,
J'admire vos desseins et voudrais y souscrire.
Mais, madame, est-il temps de couronner un fils ?

Songez quelle langueur accable ses esprits:
Peut-il de ses devoirs porter le poids immense?
Craindra-t-on dans ses mains la suprême puissance?
Et si par-tout enfin le murmure ou l'aigreur
Jusqu'à désobéir...

GERTRUDE.

Qui l'osera, seigneur?
Près du trône placé, l'État qui vous contemple,
De la fidélité prendra de vous l'exemple;
Ou si quelque sujet osait s'en affranchir,
Je saurai, quel qu'il soit, le contraindre à fléchir.

CLAUDIUS.

Mais enfin...

GERTRUDE.

C'est assez: bientôt mon fils peut-être
A vos yeux comme aux miens va se montrer en maître;
J'espère que ces dieux qui lisent dans mon cœur
Vont calmer ses tourmens, vont finir sa langueur.
Quand par un crime affreux je l'ai privé d'un père,
Il est bien juste au moins qu'il retrouve une mère.
(Un garde paraît.)
Garde, à Polonius annoncez à l'instant
Que pour l'entretenir la reine ici l'attend.
(Le garde sort.) *(à Claudius)*
Allez. Et vous, seigneur, connaissez par vous-même
A quel prix je chéris l'éclat du diadême.

SCÈNE III.

CLAUDIUS, GERTRUDE, POLONIUS.

GERTRUDE.

Venez, Polonius, je veux dans ce grand jour
Voir couronner mon fils sous les yeux de la cour;
Que tout dès ce moment se dispose, s'apprête.
(Polonius sort.)
Et vous, que je retiens pour cette illustre fête,
Ne croyez pas, seigneur, que pour blesser vos yeux
J'affecte d'étaler un spectacle odieux.
L'amour seul, je le sais, a produit notre crime.
Si de ses maux enfin mon fils est la victime,
Je recevrai vos lois; son sujet aujourd'hui,
C'est à vous, sans murmure, à dépendre de lui.
Prouvez-moi vos remords en lui restant fidèle:
Songez que si jamais quelque vertu nouvelle
Sur la bonté des dieux peut vous donner des droits,
C'est ce soin généreux de défendre vos rois.
Allez, que l'on me laisse.

SCÈNE IV.

GERTRUDE *seule.*

Enfin donc détrompée,
Du seul bonheur d'un fils je vais être occupée.
Ah! si mon cœur, toujours de ses devoirs jaloux,
N'eût jamais éprouvé que des transports si doux!
Si toujours sur un fils ma tendresse attentive....

SCÈNE V.

GERTRUDE, ELVIRE.

ELVIRE.

Dans ce moment, madame, ici Norceste arrive.

GERTRUDE.

Norceste! ah! chère Elvire, est-il vrai qu'en ce jour
Ce prince vertueux revienne en notre cour?
Quel motif l'a sitôt ramené d'Angleterre?
Que sa présence, Elvire, a droit de m'être chère!

ELVIRE.

Au prince votre fils la plus tendre amitié
Même avant son départ l'avait déja lié.
Jeune et né vertueux, Norceste eut, pour lui plaire,
Et les rapports de l'âge et ceux du caractère.
Vous ne l'ignorez pas: dans plus d'un entretien
Le cœur de votre fils s'épancha dans le sien.
Norceste n'aura pas perdu sa confiance;
Et nous espérons tous que, malgré son absence,
Votre fils qui l'aimait voudra bien l'informer
De ce chagrin fatal qui vous doit alarmer.

GERTRUDE.

Tu le crois?

ELVIRE.

Et pourquoi craindrais-je le contraire?

GERTRUDE.

Ah! l'espoir ne meurt pas dans le cœur d'une mère.
Mais si mon fils périt sans lui rien découvrir,
Sur son cercueil, hélas! je n'ai plus qu'à mourir.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ELVIRE, GERTRUDE.

ELVIRE.

Expliquez-vous enfin ; c'est trop vous en défendre ;
Avez-vous des secrets que je ne puisse apprendre,
Madame?

GERTRUDE.

Ah ! laisse-moi.

ELVIRE.

Mais songez dans ce jour,
Que vous devez paraître aux yeux de votre cour;
Que ce couronnement dont la pompe s'apprête....

GERTRUDE.

Et de quel œil, dis-moi, verrai-je cette fête ?
Hélas ! ce triste cœur, de mon fils occupé,
D'une pareille horreur ne fut jamais frappé !
A quel trouble mortel mon esprit s'abandonne !

ELVIRE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que ce trouble m'étonne.

GERTRUDE.

Quoi ! tu l'as remarqué ? Comment ? explique-toi.

ELVIRE.

Puisse-t-il n'avoir pas d'autre témoin que moi !

GERTRUDE.

Qu'ai-je fait? qu'ai-je dit? réponds-moi, chère Elvire.

ELVIRE.

De ce mystère affreux dois-je, hélas! vous instruire?

GERTRUDE.

C'en est trop. Qu'as-tu vu?

ELVIRE.

Madame, votre sein
N'aurait jamais conçu de coupable dessein?

GERTRUDE.

Ah! de ce doute horrible il est temps que je sorte:
Parle enfin, je le veux.

ELVIRE.

Vous frémissez.

GERTRUDE.

N'importe.

ELVIRE.

C'est vous qui m'y forcez.

GERTRUDE.

Je l'ordonne, obéis.

ELVIRE.

Par un trépas fatal quand le roi fut surpris,
Vous voulûtes, madame, écartant tout le monde,
Exhaler sans témoin votre douleur profonde.
J'en redoutais pour vous les premiers mouvemens.
J'osai vous observer dans ces cruels momens.
Que vis-je, juste ciel! de soudaines alarmes,
D'effroyables transports se mêlaient à vos larmes;
Un grand remords semblait égarer vos esprits;
Vous appeliez la mort avec d'horribles cris.

Ai-je pu, disiez-vous, sur un roi, sur mon maître....

GERTRUDE.

J'ai parlé!

ELVIRE.

Dans vos sens quel trouble vient de naître?
Vous frémissez...

GERTRUDE.

Je meurs.

ELVIRE.

Qu'ai-je dit?

GERTRUDE.

Laisse-moi.

ELVIRE.

Quoi! c'est vous dont les mains....

GERTRUDE.

Ont fait périr ton roi.

ELVIRE.

Votre époux! vous! grands dieux!

GERTRUDE.

N'approche pas, Elvire.
Fuis mon aspect fatal, crains l'air que je respire;
Fuis, dis-je.

ELVIRE.

O perfidie! ô détestable cour!
Quel monstre à ce forfait vous conduisit?

GERTRUDE.

L'amour.
Ecoute, et plût au ciel, puisqu'il faut te l'apprendre,
Que tout mon sexe ici fût présent pour m'entendre!
Dès nos plus jeunes ans, hélas! le ciel voulut,

En voyant Claudius, que Claudius me plût.
Nous cachions avec soin notre ardeur mutuelle.
L'intérêt de l'État, nécessité cruelle,
Troubla nos premiers feux, et me fit une loi
De mon obéissance et de l'hymen du roi :
Je formai cet hymen, chaîne auguste et sacrée,
Que devait rompre un jour son épouse égarée.
Je ne te dirai point qu'un fatal ascendant
M'entraîna par degrés vers un forfait si grand :
Loin de moi toute excuse injuste, illégitime.
Va, le cœur des mortels n'est point fait pour le crime;
Et dès qu'il est coupable, il n'a pour se juger
Qu'à descendre en lui-même, et qu'à s'interroger.
Tu t'en souviens encor, tranquille et sans alarmes,
D'un hymen vertueux je goûtais tous les charmes.
Je devais toujours fuir : je revis mon vainqueur;
Claudius dès l'instant régna seul dans mon cœur.
Dans ce palais bientôt éclata sa disgrace;
D'un reste de devoir le dépit prit la place;
Je plaignis mon amant, j'approuvai son courroux,
Je crus pouvoir sans crime abhorrer mon époux.
Eh quoi! me suis-je dit, sa cruelle prudence
Va donc sur ce que j'aime achever sa vengeance.
Pour prévenir ce coup tout me parut permis;
Le roi, dans ces momens, à mes soins seuls remis,
Empruntait le secours de ces puissans breuvages,
Dont un art bienfaisant montra les avantages.
Habile à m'aveugler, mon complice inhumain
D'une coupe perfide arma ma faible main.
J'entrai chez mon époux : étonnée à sa vue,

Je cachai quelque temps ma terreur imprévue.
Mais soit qu'en le voyant pour la dernière fois,
Mon cœur de la pitié connût encor la voix;
Soit que, prête à commettre un si grand parricide,
La nature en secret malgré nous s'intimide;
En vain je rappelai mon courage interdit,
Tout mon sang se glaça, ma raison se perdit.
Sans pouvoir accomplir ni déclarer mon crime,
Je déposai la coupe auprès de ma victime.
Je sortis. Le remords tout-à-coup m'éclairant
Peignit à mes esprits mon époux expirant.
Ma cruelle raison, dont je repris l'usage,
De mon forfait entier m'offrit l'affreuse image.
Craignant alors, craignant que le roi sans soupçon
N'eût déja dans son sein fait couler le poison,
Je revolai vers lui; je courais éperdue
Briser la coupe impie à mes pieds répandue,
Ou peut-être, d'un trait l'épuisant à ses yeux,
Apaiser par ma mort la nature et les cieux.
J'entrai : pour me punir, ce ciel impitoyable
Avait déja rendu mon crime irréparable,
Trop jaloux de ravir à ce cœur déchiré
Le fruit du repentir qu'il m'avait inspiré.

ELVIRE.

O ciel!

GERTRUDE.

Dans ma terreur je pris soudain la fuite;
Je rejetai d'abord une importune suite :
Dans mon appartement, seule avec mes remords,
Je croyais sans témoins céder à mes transports;

Mes sanglots, mes discours t'en ont appris la cause.
Mon cœur d'un tel secret sur ta foi se repose.
Je n'en murmure point; j'accepte, je le doi,
Le supplice nouveau de rougir devant toi.
Hélas! depuis l'instant qui me fit parricide,
J'ai toujours devant moi vu la coupe homicide.
Elvire, eh! quel bonheur puis-je encore espérer,
Quand mon fils sous mes yeux est tout près d'expirer?
Plus d'époux, plus de fils. De mon hymen funeste
L'horreur d'un parricide est le fruit qui me reste.
Et la nature exprès, pour mieux percer mon cœur,
Jusqu'en mon propre sein s'est cherché son vengeur.

ELVIRE.

Ce fils respire encor; c'est à vous de connaître
De quel sujet caché ses douleurs ont pu naître.
Rien d'un si juste soin ne peut vous dispenser;
Car je ne croirai pas que prompte à l'épouser,
Claudius....

GERTRUDE.

Nous, grands dieux! que l'hymen nous unisse!
Que du soleil pour moi le flambeau s'obscurcisse,
Avant qu'un nœud si saint puisse assembler jamais
Deux cœurs infortunés, unis par leurs forfaits!
Ce qui me plaît, Elvire, en mon trouble funeste,
C'est de sentir au moins combien je me déteste.
Je voudrais quelquefois, dans mes justes transports,
A l'univers entier déclarer mes remords.
Il semble à ma douleur qu'un aveu si terrible
Rendrait des dieux pour moi le courroux plus flexible.
Ah! si ces dieux vengeurs, me dérobant leur bras,

Avaient dès ce jour même ordonné mon trépas!
Si par la main du fils ils punissaient la mère!
S'ils voulaient d'un exemple épouvanter la terre....
Moi, je craindrais, ô ciel! de voir contre mon flanc
S'armer mon propre ouvrage et les fruits de mon sang!
Mais que dis-tu, barbare, et quel est ton murmure!
N'as-tu pas la première étouffé la nature?
Ta rage à ton époux osa ravir le jour;
Crains ton fils, malheureuse, et frémis à ton tour.

ELVIRE.

Ah! dissipez, madame, une crainte funeste.
Vous connaîtrez bientôt.... Mais j'aperçois Norceste.

SCÈNE II.

ELVIRE, GERTRUDE, NORCESTE

GERTRUDE, *allant à Norceste.*

Ah! seigneur, c'est à vous qu'une mère a recours.
Mon fils dans sa langueur va terminer ses jours:
Tâchez de ses chagrins de pénétrer la cause:
C'est sur vous, sur vos soins que mon cœur s'en repose.
Peut-être que le sien, toujours fermé pour nou
Vaincu par l'amitié, s'ouvrira devant vous.
De vos succès bientôt je reviendrai m'instruire.
Il s'agit de mon fils, de moi, de tout l'empire,
De votre ami sur-tout. C'est de vous seul, seigneur,
Que dépend désormais ma vie et mon bonheur.

NORCESTE.

Je voudrais vous servir: ah! puisse-t-il, madame,
M'instruire du chagrin qu'il renferme en son ame!

(Gertrude et Elvire sortent).

SCÈNE III.

NORCESTE *seul.*

Mais d'où vient donc qu'Hamlet, dans sa sombre langueur,
A sa mère en secret n'a pas ouvert son cœur ?
Sur le bruit répandu de la mort de son père,
Soudain pour le revoir j'ai quitté l'Angleterre,
Cette île où des complots, peut-être en ces momens,
Vont amener le trouble et de grands changemens.
Mais des ennuis d'Hamlet que faut-il que je pense ?
Qui peut de ses transports aigrir la violence ?
Son cœur est vertueux, il n'a pas dû changer.
Mais Claudius.... La reine.... ah ! comment les juger ?
Le soupçon dans les cours n'est que trop légitime ;
C'est là qu'un grand secret n'est souvent qu'un grand crime.

SCÈNE IV.

NORCESTE, VOLTIMAND.

VOLTIMAND, *sur le haut de la scène.*

N'avancez pas, seigneur : le prince furieux
De ses cris effrayans fait retentir ces lieux.
Jamais dans ses transports il ne fut plus terrible ;
On dirait que d'un dieu la vengeance invisible
Pour quelque grand forfait l'accable et le poursuit.
Dans quel trouble mortel l'ai-je vu cette nuit !
Mes bras l'ont arrêté fuyant dans les ténèbres,
Tremblant, pâle, égaré, poussant des cris funèbres.

Dans l'état déplorable où le destin l'a mis,
Son œil peut-il encor distinguer ses amis!

NORCESTE.

N'importe, permettez....

SCÈNE V.

HAMLET, NORCESTE, VOLTIMAND.

HAMLET, *dans la coulisse.*

Fuis, spectre épouvantable,
Porte au fond des tombeaux ton aspect redoutable.

VOLTIMAND.

Vous l'entendez.

HAMLET.

Eh quoi! vous ne le voyez pas!
Il vole sur ma tête, il s'attache à mes pas :
Je me meurs.

NORCESTE.

Revenez d'une erreur si funeste;
Ouvrez les yeux, seigneur, reconnaissez Norceste,
Que sa tendre amitié conduit auprès de vous.

HAMLET.

Ah! Norceste, c'est toi! que cet instant m'est doux!
O toi, le compagnon, l'ami de mon enfance,
Combien mon cœur troublé désirait ta présence!
Je sens qu'à ton aspect ce cœur moins agité
Retrouve un peu de force et de tranquillité.
Que pour moi, mon ami, ton retour a de charmes!

NORCESTE.

Ah! calmez, cher Hamlet, ces mortelles alarmes.

Quelle mélancolie au printemps de vos jours
Vers leur terme à grands pas précipite leur cours !
Je prends part aux regrets que la nature inspire ;
C'est de la voix du sang le légitime empire ;
Mais à ce saint devoir c'est donner trop de pleurs.

HAMLET.

Sur des bords étrangers, hélas ! de mes malheurs
Tu fus donc informé ?

NORCESTE.

Oui, cher prince.

HAMLET.

Mon père,
Que du soleil encor ne voit-il la lumière !

NORCESTE.

Le temps, qui sait calmer les plus justes regrets,
Pourra peut-être enfin vous consoler.

HAMLET.

Jamais.
Rappelle-toi, Norceste, avec quelle tendresse
Ce père infortuné cultiva ma jeunesse !
J'étais loin de prévoir qu'un destin rigoureux
Dût sitôt pour jamais l'enlever à mes vœux.
Il n'est plus, et sa cendre à peine est recueillie,
Que son trépas s'efface et que son nom s'oublie.
Lasse d'un deuil trop long, qui gênait ses desirs,
Je vois déja ma cour revoler aux plaisirs :
Et moi dans ce palais, l'œil fixé sur la terre,
Je cherche encor les pas de mon malheureux père.
Mais toi, par quel bienfait, par quel heureux retour,
Le ciel t'a-t-il sitôt ramené dans ma cour ?

Quand j'appris par tes soins la mort inattendue
Du roi que pleure encor l'Angleterre éperdue,
Mort, hélas! trop semblable au douloureux trépas
De mon malheureux père expiré dans mes bras,
J'ai cru que tes desseins te retiendraient encore
Éloigné pour long-temps de ces murs que j'abhorre.

NORCESTE.

Seigneur, au moment même où je vous ai mandé
Que le roi d'Angleterre, en son lit poignardé,
Avait fini trop tôt son illustre carrière;
Quand le peuple, alarmé d'un si triste mystère,
Cherchait à pénétrer dans d'horribles secrets,
Retenus avec soin dans les murs du palais;
Quand nos mers vous portaient cette affreuse nouvelle,
Aux bords de la Tamise un récit trop fidèle
M'apprend que votre père avait fini ses jours:
Je crois que votre cœur demande mes secours;
Je revole vers vous pour tâcher de suspendre,
Ou d'essuyer les pleurs que vous deviez répandre.
Je m'attendais sans doute à vos justes regrets.
Mais comment expliquer ces lugubres accès,
Ce dégoût des humains, cette pâleur mortelle,
Cette obstination d'un désespoir rebelle,
Qui ne veut, tour-à-tour, ou morne ou furieux,
Ni croire la raison, ni se soumettre aux dieux?
Est-ce là le tableau, la déplorable image
Qu'Hamlet devait m'offrir sur ce triste rivage?
Cher prince, ah, mon ami! si je plains vos douleurs,
Daignez me confier vos secrets et vos pleurs.

HAMLET.

Eh bien! quand tu m'appris qu'une main meurtrière
Avait d'un parricide affligé l'Angleterre;
Lisant ta lettre encor, de cette horreur surpris,
Une clarté soudaine a frappé mes esprits.
Me traçant le tableau d'une action si noire,
De mon père immolé tu me traçais l'histoire.
Je le vis succombant sous de pareils complots,
Que dis-je? ici dans l'ombre et troublant mon repos,
Mon père a reparu, poussant des cris funèbres.
La vérité terrible au milieu des ténèbres
Vint ici m'apparaître, et passer son flambeau
Sur ces noirs attentats cachés dans le tombeau.

NORCESTE.

Ah! n'allez pas, trompé par une erreur extrême...

HAMLET.

Les effets sont pareils, quand la cause est la même.
Va, mon ami, crois-moi, j'ai toute ma raison:
Mon père en ce palais est mort par le poison.
Le ciel et les enfers m'en donnent l'assurance.
Par un chemin sacré je marche à ma vengeance;
Et je ne lis par-tout sur ces murs odieux
Que les ordres sanglans que j'ai reçus des cieux.

NORCESTE.

De ces ordres, seigneur, quel est donc le mystère?
Sont-ils de vos ennuis la source involontaire?
Expliquez-vous enfin.

HAMLET.

Garde-toi d'accuser
Ce cœur d'être trop prompt peut-être à s'abuser.

Deux fois dans mon sommeil, ami, j'ai vu mon père,
Non point le bras levé, respirant la colère;
Mais désolé, mais pâle, et dévorant des pleurs
Qu'arrachait de ses yeux l'excès de ses douleurs.
J'ai voulu lui parler: plein de l'horreur profonde
Qu'inspirait à mon cœur l'effroi d'un autre monde,
Quel est ton sort? lui dis-je; apprends-moi quel tableau
S'offre à l'homme étonné dans ce monde nouveau.
Croirai-je de ces dieux que la main protectrice
Par d'éternels tourmens sur nous s'appesantisse?
« O mon fils, m'a-t-il dit, ne m'interroge pas;
« Ces leçons du cercueil, ces secrets du trépas,
« Aux profanes mortels doivent être invisibles.
« Que du ciel sur les rois les arrêts sont terribles!
« Ah, s'il me permettait cet horrible entretien,
« La pâleur de mon front passerait sur le tien.
« Nos mains se sécheraient en touchant la couronne,
« Si nous savions, mon fils, à quel titre il la donne.
« Vivant, du rang suprême on sent mal le fardeau:
« Mais qu'un sceptre est pesant, quand on entre au tombeau!

NORCESTE.

Grands dieux!

HAMLET.

Oh! m'écriai-je, ombre chère et terrible,
Pourquoi des bords muets de ce monde invisible,
Confident des tombeaux, viens-tu m'entretenir,
Moi, qu'avec toi bientôt mes douleurs vont unir?
Ne laisse point sortir de tes lèvres glacées
Ces hauts secrets des dieux qui troublent nos pensées.
Hélas! pour t'obéir ai-je assez de vertu?

Je t'écoute en tremblant : réponds ; que me veux-tu ?
« O mon fils, m'a-t-il dit, je viens enfin t'apprendre
« Quel sang tu dois verser pour apaiser ma cendre :
« On croit qu'un mal cruel trancha soudain mes jours :
« Ainsi les noirs complots sont voilés dans les cours.
« Ta mère, qui l'eût dit ? oui, ta mère perfide
« Osa me présenter un poison parricide ;
« L'infâme Claudius, du crime instigateur,
« Fut de ma mort sur-tout le complice et l'auteur. »
Il dit, et disparaît.

NORCESTE.

Un tel discours sans doute
A dû troubler votre ame, et je conçois...

HAMLET.

Écoute.

Ne crois pas qu'à ces mots mon esprit éperdu
Sans de cruels combats se soit d'abord rendu ;
Je résistai long-temps. Ce ciel que je révère
A vu si sans frémir j'osai juger ma mère.
Sans cesse à l'excuser mon cœur ingénieux
Trouvait quelque plaisir à démentir les dieux.
Mais cette nuit enfin revenu plus terrible :
« Mon fils, m'a dit ce spectre, es-tu donc insensible ?
« Aux douceurs du sommeil ton œil a pu céder,
« Et ton père en ces lieux est encore à venger !
« Prends un poignard ; prends l'urne où ma cendre repose :
« Par des pleurs impuissans suffit-il qu'on l'arrose ?
« Tire-la de sa tombe, et courant m'apaiser,
« Frappe, et fumante encor reviens l'y déposer. »
Je m'éveille à ces cris : hélas, mon cher Norceste,

Je me suis élancé hors de mon lit funeste;
Plein de l'objet affreux qui troublait mes esprits,
J'ai rempli ce palais d'épouvantables cris.
J'ai couru tout tremblant, faible, éperdu, sans suite.
Le spectre, à mes côtés, semblait presser ma fuite.
Cette ombre, ces forfaits, ce récit plein d'horreur
Dans mon cœur expirant jette encor la terreur.

NORCESTE.

Sans doute mes récits, égarant vos pensées,
Ont produit ces erreurs dans le sommeil tracées.
Un roi meurt par un crime, et pourquoi pensez-vous
Que votre père est mort par de semblables coups?
Plus votre esprit le jour s'attache à ses mensonges,
Plus leur aspect la nuit vient consterner vos songes.
De-là ces visions, ce spectre, ces accens,
Déplorables effets du trouble de vos sens.
Il faudra donc enfin sur une vaine image,
Qu'aurait dû loin de vous chasser votre courage,
Qu'un prince, qu'une mère, immolés par vos coups..

HAMLET.

Ah! c'est ce qui me trouble et retient mon courroux.
J'enhardis, en tremblant, mon ame encor flottante.
La pitié m'attendrit, le meurtre m'épouvante.
Immoler Claudius, punir cet inhumain,
C'est plonger à sa fille un poignard dans le sein;
C'est la tuer moi-même; ainsi mon cher Norceste,
A tout ce qui m'aima mon bras sera funeste.
Je verrai donc ma mère embrassant mes genoux,
Suspendant par ses pleurs mes parricides coups,
Me dire: « Cher Hamlet, daigne encor me connaître:

« Épargne au moins, mon fils, le sang qui t'a fait naître,
« Le sein qui t'a conçu, les flancs qui t'ont porté... »
Et je pourrais d'un bras par la rage agité...
Tu m'as séduit, ô ciel! non, jamais ta justice
Ne m'aurait commandé cet affreux sacrifice.
Qui! moi! j'accomplirais ce décret inhumain!
Ou change de victime, ou cherche une autre main.
Sur un vil criminel je cours venger mon père,
Mais je n'attente point sur les jours de ma mère.

NORCESTE.

Ah! comment ce palais plein de votre douleur
A-t-il repris sitôt sa joie et sa splendeur?

HAMLET.

Hélas! des rois bientôt la mémoire est éteinte.
Sur un bûcher fatal, non loin de cette enceinte,
Les restes paternels, ces restes précieux,
Ont été promptement portés loin de mes yeux.
L'urne qui les contient ne s'est pas fait attendre,
Et l'on n'a pas tardé d'y renfermer sa cendre.
Ah! dieux! si je pouvais...

NORCESTE.

Eh bien! seigneur, parlez;
Qui peut rendre le calme à vos esprits troublés?
Pour servir vos desseins il n'est rien que je n'ose.

HAMLET.

La cendre de mon père auprès de nous repose;
Dans une urne vulgaire on l'a, sans monument,
Laissé, loin de mes pleurs gémir impunément.
Mais j'ai reçu son ordre. Osons tirer sa cendre
De la tombe où le crime, hélas! l'a fait descendre.

Je veux qu'à chaque instant cette cendre en ces lieux
De ses empoisonneurs fatigue au moins les yeux.
Que je te doive enfin cette douceur si chère
De presser sur mon cœur l'urne sainte d'un père.

NORCESTE.

Je vais vous obéir.

HAMLET.

Écoute, je veux plus.
Viens trouver avec moi la reine et Claudius.
Raconte devant eux, pour démêler leur crime,
L'attentat dont un roi dans Londres fut victime.
Emprunte à mes soupçons des rapports et des traits
Qui contraignent leurs fronts à trahir leurs forfaits.
Dis que l'ambition, que l'amour, l'adultère,
Ont causé le malheur dont gémit l'Angleterre :
Si je vois leurs regards s'entendre ou se troubler,
Leur crime est vrai, je puis les punir sans trembler.
Maître de nos secrets, découvrons ce mystère,
Et nous verrons après ce qu'il nous faudra faire.
Grands dieux! pardonnez-moi, si, trop lent à frapper,
Ce bras hésite encore et craint de se tromper.
Hélas! sur des complots que tout mon cœur abhorre,
Permettez que ma voix vous interroge encore.
Que des signes certains et qu'un effroi vengeur
Dénoncent le coupable à ma juste fureur:
Pour rendre enfin la force à mes esprits timides,
Montrez-moi le forfait sur le front des perfides.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLAUDIUS, POLONIUS.

POLONIUS.

Seigneur, qu'en dites-vous? quoi! l'ordre en est donné!
C'est sous vos yeux qu'Hamlet doit être couronné!
Qu'allez-vous faire enfin, lorsque la reine ordonne
Qu'un fantôme de roi porte ici la couronne?
Voilà dans ce palais vos ennemis armés;
Et nos projets détruits aussitôt que formés.

CLAUDIUS.

A son couronnement je n'ai pas dû m'attendre:
Par quelque obstacle au moins je saurai le suspendre.
La reine veut par-là, c'est du moins son espoir,
Aux yeux de ses sujets consacrer son pouvoir.
Mais, tout prêt à priver Hamlet du diadême,
Craignons dans ce complot de paraître moi-même.
Je dois avec prudence agir dans nos projets,
Par d'invisibles mains et des ressorts secrets.
Il faut de ce moment saisir les avantages.
Cours par-tout en secret acheter des suffrages.
Les soldats et leurs chefs, à prix d'or entraînés,
A me servir déja sont tous déterminés.
Mes amis sont tout prêts à tenir leurs promesses;

Les faibles sont séduits par l'espoir des richesses;
Et ce riche butin dont ils vont me charger,
S'ils brûlent de l'offrir, c'est pour le partager:
Ils verront dans mes mains, comme une proie immense,
Ce pouvoir souverain qu'ils dévorent d'avance.
J'ai sondé tous les cœurs, ils m'ont tous entendu.
Tout est prêt, tout m'attend, me sert, et m'est vendu.

POLONIUS.

Mais à vos grands desseins si la cour s'intéresse,
Si vous avez pour vous le soldat, la noblesse,
Il faut encor le peuple.

CLAUDIUS.

Oui, mes agens secrets
Le tournent contre Hamlet; sèment qu'en ce palais,
Avide de régner et fatigué d'un père,
Il força dans son cœur la nature à se taire;
Qu'un poison préparé par ce fils criminel
Fut versé de ses mains dans le flanc paternel;
Et que les noirs transports dont son ame est saisie,
Sont les effets vengeurs du crime qu'il expie.
Ces bruits sourds, dans le peuple avec art répétés,
Par la haine aisément seront tous adoptés:
Il concevra sans peine une action si noire;
Plus les forfaits sont grands, plus il aime à les croire.

POLONIUS.

Mais surveillons Norceste, et sachons tout prévoir.
De retour sur nos bords à peine il se fait voir,
Que les amis d'Hamlet découvrent leur audace.
De leurs desseins secrets je recherche la trace;
J'aurai les yeux ouverts sur ce pressant danger.

CLAUDIUS.

Informe-toi de tout, rien n'est à négliger.
Songe aux grands intérêts que je livre à ton zèle ;
Sors, va tout disposer pour ma grandeur nouvelle.
Mais Hamlet et la reine approchent de ces lieux.

SCÈNE II.

CLAUDIUS, GERTRUDE, HAMLET, NORCESTE.

GERTRUDE.

Mon fils, toujours des pleurs mouilleront-ils vos yeux ?
De ce front obscurci de nuages si sombres
Que la voix d'une mère éclaircisse les ombres.
Songez, en repoussant ces ténébreux soucis,
A ce trône éclatant où vous serez assis.
Oui, tout vous est garant de la faveur céleste :
L'appui de Claudius, l'amitié de Norceste,
Mon amour et mes vœux doivent vous rassurer.
Un jour plus pur se lève et vient nous éclairer.
Le peuple rassemblé frémit d'impatience,
Et demande à grands cris votre auguste présence ;
Paraissez à leurs yeux comme un astre qui luit,
Pâle encor, mais vainqueur des ombres de la nuit.
Vous ne répondez point. Toujours à votre mère
De vos profonds chagrins vous cachez le mystère.
Parlez, un mot de vous, dissipant mon ennui...

CLAUDIUS, *à Gertrude.*

Pourquoi presser Hamlet, ses secrets sont à lui.
Déja pourtant son front me paraît moins sévère.
Prince, vous ne pouvez trop regretter un père ;

Votre deuil justement lui prodigue ses pleurs :
Mais le temps doit calmer les plus vives douleurs.
L'homme de sa raison doit toujours faire usage ;
Il doit faire céder la souffrance au courage.
C'est un bonheur pour vous que par un prompt retour
Le ciel ait rappelé Norceste à votre cour.
Dans nos ennuis du moins l'amitié nous soulage.

HAMLET.

J'en ai déja senti le charme et l'avantage.
Vous avez vu Norceste ?

CLAUDIUS.

Il a d'abord porté
Ses premiers pas vers vous.

HAMLET.

Il vous eût raconté
La triste mort du roi que pleure l'Angleterre.

CLAUDIUS.

Oui, le bruit s'en répand : ce n'est plus un mystère.

HAMLET.

Dit-on par quelle main.. ?

NORCESTE.

Vous savez quels discours
Souvent la mort des rois fait naître dans les cours.
Parmi tous ces faux bruits, mal-aisés à comprendre,
Qu'au trépas de ce roi l'on se plut à répandre,
On dit que le poison... mais je ne le crois pas.

CLAUDIUS.

Eh ! comment supposer de pareils attentats ?

HAMLET.

Mais qui soupçonne-t-on de cet énorme crime ?

NORCESTE.

Un mortel honoré de la publique estime.

HAMLET.

Enfin qui nomme-t-on ?

NORCESTE.

Un prince de son sang
Qu'après lui la naissance appelait à son rang.

GERTRUDE.

Vous a-t-on informé qu'il eût quelque complice.

NORCESTE.

Oui...

HAMLET.

La reine peut-être ?

GERTRUDE.

O ciel !.. par quel indice
A-t-on pu découvrir.. ?

NORCESTE.

Je l'ignore.

GERTRUDE.

En secret
Quel motif donne-t-on d'un aussi grand forfait ?

NORCESTE.

L'amour du diadême, une flamme adultère.
(Bas à Hamlet.)
Il n'est point troublé.

HAMLET, *bas à Norceste.*

Non, mais regarde ma mère.

CLAUDIUS.

Prince, on l'a vu souvent, l'ambition, l'amour,
Par de fatals excès ont troublé cette cour.

Mais, prince, loin de vous de si tristes images!
Sans accuser de loin ces dangereux rivages,
N'avons-nous pas assez de nos propres malheurs?
Laissons à l'Angleterre et son deuil et ses pleurs.
L'Angleterre en forfaits trop souvent fut féconde.

HAMLET.

Les forfaits en tout temps sont l'histoire du monde.
Sortons, Norceste.

SCÈNE III.

CLAUDIUS, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Eh bien! que pensez-vous?

CLAUDIUS.

Madame,
Le prince ignore tout.

GERTRUDE.

Le trouble est dans mon ame.

CLAUDIUS.

Vain effroi.

GERTRUDE.

Mais qui sait si son œil curieux
Ne cherchait pas, seigneur, nos secrets dans nos yeux?
Quels tourmens j'ai soufferts, hélas! pour me contraindre!

CLAUDIUS.

Votre cœur vous parlait: voilà ce qu'il faut craindre.
Négligeons ces discours, et laissons-les passer
Sans remarquer le mot qui pourrait nous blesser.
Dissimulons toujours; et, dans un calme extrême,

Que notre esprit sur-tout soit maître de lui-même.
Mais de tout avec soin je me veux informer.
Quoique jamais Hamlet ne puisse m'alarmer,
Cherchons si ces discours, que le hasard fit naître,
N'ont point un but secret, quelque motif peut-être.
C'est pour ne craindre rien qu'il faut toujours songer
Que tout peut être à craindre et cacher un danger.

SCÈNE IV.

CLAUDIUS, POLONIUS, GERTRUDE.

POLONIUS.

Madame, tout est prêt. Vous fixerez vous-même
L'instant où votre fils ceindra le diadême.
Le peuple n'attend plus que son couronnement.
Les grands de votre cour, dans leur empressement,
Vont, en plaçant Hamlet au rang de leurs monarques,
De son pouvoir sacré lui présenter les marques.
Mais, prince, montrez-vous; le peuple est agité;
Des périls de la guerre il semble épouvanté:
On parle de complots, du retour de Norceste,
D'Hamlet prêt à mourir, d'un avenir funeste;
Paraissez, et bientôt vous aurez dissipé
Le bruit et les frayeurs dont le peuple est frappé.

CLAUDIUS.

Allons, je suis tes pas. Sur cet avis fidèle
Je cours où la prudence, où le devoir m'appelle.
Vous, madame, à l'instant revoyez votre fils;
Pénétrez dans son cœur, sondez-en les replis;

Que sa tristesse enfin ne soit plus un mystère:
S'il est si vertueux, il doit chérir sa mère.
Faites enfin parler vos soupirs et vos pleurs.
Je soupçonne à mon tour ces étranges douleurs.
C'est trop tarder, marchons.

SCÈNE V.

GERTRUDE *seule.*

D'où naissent mes allarmes
Claudius brave tout: moi, je verse des larmes.
Dans quel asyle, ô ciel! puis-je encor me cacher?
Est-ce auprès de mon fils que je dois le chercher?
Ah! c'est là que pour moi l'avait mis la nature:
Ce n'est pas Claudius, hélas! qui me rassure.
Je ne sais, mais je tremble; une secrète horreur
Ajoute à mes soupçons, ajoute à ma terreur...
Mais que vois-je? Ophélie!

SCÈNE VI.

GERTRUDE, OPHÉLIE.

OPHÉLIE.

Ah! permettez, madame,
Qu'osant à vos genoux vous découvrir mon ame...

GERTRUDE.

Expliquez-vous.

OPHÉLIE.

Hélas! vous cherchez quel chagrin
De votre fils bientôt va trancher le destin.

GERTRUDE.

Vous le sauriez !

OPHÉLIE.

Daignez me promettre d'avance
Que ce cœur généreux oublîra mon offense.

GERTRUDE.

Et quel crime si grand auriez-vous donc commis ?
Claudius... mais plutôt parlez-moi de mon fils.
Vous auriez de ses maux pénétré le mystère ?
Ah ! qui sont-ils ? parlez, éclairez une mère.

OPHÉLIE.

Madame...

GERTRUDE.

C'en est trop, répondez, je le veux.

OPHÉLIE.

Vous connaissez du roi les ordres rigoureux :
Nul mortel à ma foi ne doit jamais prétendre,
Et je ne puis sans crime ou le voir ou l'entendre.
Le prince m'a forcée à braver ce devoir.

GERTRUDE.

Comment !..

OPHÉLIE.

Nous nous aimons, mais, hélas ! sans espoir.
Nous avons tous les deux, à cet ordre rebelles,
Renfermé dans nos cœurs nos ardeurs mutuelles :
Mais c'est moi dont les feux, trop prompts à me trahir,
Ont aux regards du prince osé se découvrir.
Ainsi jusqu'à l'excès sa flamme est parvenue.
De-là ce sombre ennui dont la cause inconnue
Sur son sort tant de fois alarma votre cour ;

Son désespoir, ses maux sont nés de notre amour.
Qu'un autre choix vous venge et punisse mon crime.
A ce tourment, hélas! je me livre en victime:
Heureuse si ma mort, en croissant son ennui,
Ne vous en prive pas quand je m'arrache à lui!

GERTRUDE.

Non, vous vivrez tous deux, ô moment plein de charmes!
Je pourrai donc, mon fils, sécher enfin tes larmes.
Ses feux seuls ont produit sa secrète langueur.
Hélas! est-on toujours le maître de son cœur!
Je conçois de vos maux quelle est la violence:
Sans doute il est affreux d'aimer sans espérance;
Mais enfin par l'hymen je puis combler vos vœux;
Je n'ai qu'à dire un mot: j'y consens, je le veux.
Vivez, régnez, aimez; je n'aspire moi-même
Qu'à placer sur vos fronts l'éclat du diadême.
Je cours vers Claudius dans cet heureux moment.
Je vous réponds déja de son consentement.
Quel ennui si mortel, quelle mélancolie
Tiendrait contre l'espoir d'obtenir Ophélie!
Embrassez-moi, ma fille; allez; que ce grand jour
Couronne tant d'attraits, de vertus et d'amour!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

HAMLET *seul.*

En vain j'ai donc voulu, m'armant d'un stratagême,
Surprendre un criminel maître et sûr de lui-même.
Ma mère ainsi que lui n'a pu dissimuler;
J'ai vu son front pâlir, ses regards se troubler.
Quoi! ce vil Claudius a donc eu la constance
De voir son propre crime avec indifférence,
Sans remords, sans terreur, comme un crime étranger.
Son cœur n'a pu gémir, son front n'a pu changer.
S'ils étaient innocens! non : l'ombre de mon père,
Exprès pour m'égarer, n'eût point percé la terre.
Si mon esprit pourtant n'eût cru, n'eût adopté
Qu'un mensonge effrayant, par lui-même enfanté!
Si mes sens m'abusaient! si cette main fumante
Offrait au ciel le sang d'une mère innocente!..
Je ne sais que résoudre... immobile et troublé...
C'est rester trop long-temps de mon doute accablé;
C'est trop souffrir la vie et le poids qui me tue.
Eh! qu'offre donc la mort à mon ame abattue?
Un asyle assuré, le plus doux des chemins
Qui conduit au repos les malheureux humains.

Mourons. Que craindre encor quand on a cessé d'être?
La mort... c'est le sommeil... c'est un réveil peut-être.
Peut-être... Ah! c'est ce mot qui glace épouvanté
L'homme au bord du cercueil par le doute arrêté.
Devant ce vaste abyme il se jette en arrière,
Ressaisit l'existence, et s'attache à la terre.
Dans nos troubles pressans qui peut nous avertir
Des secrets de ce monde où tout va s'engloutir?
Sans l'effroi qu'il inspire, et la terreur sacrée
Qui défend son passage et siége à son entrée,
Combien de malheureux iraient dans le tombeau,
De leurs longues douleurs déposer le fardeau!
Ah! que ce port souvent est vu d'un œil d'envie
Par le faible agité sur les flots de la vie!
Mais il craint dans ses maux, au-delà du trépas,
Des maux plus grands encore, et qu'il ne connaît pas.
Redoutable avenir, tu glaces mon courage!
Va, laisse à ma douleur achever son ouvrage.
Mais je vois Ophélie. Oh, si des traits si doux
Suspendaient mes tourmens!

SCÈNE II.

HAMLET, OPHÉLIE.

OPHÉLIE.

Hamlet, je viens à vous.
Cher prince, de nos feux j'ai trahi le mystère;
Vous n'outragerez point les volontés d'un père.
La reine, qui vous aime, a tout appris par moi.
Eh! comment lui cacher que le don de ma foi,

Lorsqu'à périr ici chaque jour vous expose,
Peut seul finir des maux dont l'amour est la cause!
Que n'avez-vous pu voir quel tendre embrassement
M'a confirmé sa joie et son consentement!
Tant d'amour l'a touchée: elle veut elle-même
Placer sur notre front le sacré diadême.
Mais quels sont ces soupirs avec peine arrachés,
Et ces sombres regards à la terre attachés?
Voyez-vous mon bonheur avec indifférence?

HAMLET.

Le bonheur quelquefois est plus loin qu'on ne pense!

OPHÉLIE.

Qu'entends-je? quel discours... Seigneur, vous vous troublez!
D'un ennui plus profond vos sens sont accablés.
Eh quoi! déja pour moi votre ardeur affaiblie...

HAMLET.

Que tu me connais mal, ô ma chère Ophélie!
Si tu crois que mon cœur, épris de tes attraits,
Une fois enflammé, puisse changer jamais.
Ce cœur jusqu'au tombeau brûlera pour tes charmes.

OPHÉLIE.

D'où vient donc, malgré toi, vois-je couler tes larmes;
Qu'un profond désespoir, peint dans tes tristes yeux,
Ne semble m'annoncer que d'éternels adieux?
N'expliqueras-tu pas quel poison te consume?

HAMLET.

Non, tu n'en conçois pas la funeste amertume.

OPHÉLIE.

Ainsi ces nœuds charmans, cet autel fortuné,
Où mon sort sous tes lois allait être enchaîné...

Hélas !.. je me trompais, ce n'était qu'un vain songe.

HAMLET.

Notre amour seul fut vrai, le reste est un mensonge.

OPHÉLIE.

Cruel, ton cœur aussi s'est donc fermé pour moi !

HAMLET.

Que ne peut-il, hélas ! s'épancher devant toi !
Un obstacle invincible à ce desir s'oppose.
Tu verras mon trépas sans en savoir la cause.
Plains-moi, plains un amant qui craint de t'irriter,
Qui meurt s'il ne t'obtient, et ne peut t'accepter.
Si le sort l'eût voulu, nés tous deux l'un pour l'autre,
Quel bonheur sur la terre eût égalé le nôtre !
Douces conformités et d'âge et de desirs !
Le ciel autour de nous rassemblait les plaisirs.
Je ne te parle point de la grandeur suprême ;
Ton cœur, je le sais trop, n'a cherché que moi-même.
Cependant... ô regrets !..

OPHÉLIE.

Achève.

HAMLET.

Je ne puis.

OPHÉLIE.

Pourquoi ?

HAMLET.

C'est à la tombe à cacher mes ennuis.

OPHÉLIE.

Tu veux quitter la vie ?

HAMLET.

Il est temps que j'en sorte.

Sur toi, sur mon amour, mon désespoir l'emporte.
Va, crois-moi, du bonheur les jours purs et sereins
Rarement sur la terre ont lui pour les humains.
En chagrins dévorans que de sources fécondes!
Des plaisirs si trompeurs! des douleurs si profondes!
Et que faire, Ophélie, en ce séjour affreux?
Traîner dans les soupçons mon destin malheureux;
Écouter les mortels sans croire à leur langage;
De leurs divisions voir l'affligeante image:
Pas un sincère ami dont la fidélité
Conduise jusqu'à nous l'auguste vérité;
La vérité, grands dieux! qui, si noble et si belle,
Devrait être des rois la compagne éternelle.
Des guerres, des traités, d'infructueux projets;
Des lauriers toujours teints du sang de nos sujets;
Au-dedans, des complots, des cœurs ingrats, perfides;
Du poison préparé par des mains parricides.
Ah! puisqu'à tant de maux le ciel livra mes jours,
Sans doute il m'autorise à terminer leur cours;
Et qu'importe à ce dieu qu'abrégeant ma misère
J'aie un instant de moins à gémir sur la terre?
Languissant, abattu, souffrant, prêt à périr,
Mon malheur est de vivre, et non pas de mourir.

OPHÉLIE.

Qu'oses-tu dire, ô ciel! quel désespoir t'égare?
Ta douleur à la fin t'a donc rendu barbare?
Hélas! je nourrissais cet espoir si charmant
D'essuyer quelque jour les pleurs de mon amant:
L'hymen va, me disais-je, au gré de mon envie,
Par de nouveaux devoirs l'attacher à la vie.

Je ne te parle plus de mes feux ni de moi.
Mais pour oser mourir, ta vie est-elle à toi?
Ta grandeur, ton devoir la livre à ta patrie;
Entends à tes côtés le Danois qui te crie :
« J'ai remis dans tes mains mon sort, ma liberté :
« Entre ton peuple et toi n'est-il plus de traité?
« C'est à toi que le faible a commis sa défense.
« Punir les oppresseurs, soutenir l'innocence,
« Protéger tes sujets contre leurs ennemis,
« Voilà les droits sacrés que le ciel t'a remis.
« De leurs malheurs cachés préviens, détruis les causes;
« Ce sont là tes devoirs : meurs après si tu l'oses. »

HAMLET.

Hélas!

OPHÉLIE.

Ne gémis plus, mais règne.

HAMLET.

Que dis-tu?
Garde-toi bien sur-tout d'outrager ma vertu.
Vous le savez, grands dieux! ma plus douce espérance
Était de voir mon peuple heureux sous ma puissance :
Sans doute en m'accablant vous m'imposez la loi
De descendre d'un rang qui n'est plus fait pour moi.
(A Ophélie.)
Et toi, de qui l'amant et t'offense et t'adore,
Renonçons à l'espoir de nous revoir encore.
Adieu... je vais bientôt...

OPHÉLIE.

Tes pleurs me font frémir;
Ton cœur se trouble, hésite, et cherche à s'affermir :

Tu caches un dessein.

HAMLET.

Qui! moi!

OPHÉLIE.

Je veux l'apprendre,
Je veux tout découvrir.

HAMLET.

Qu'osez-vous entreprendre?

OPHÉLIE.

C'est trop souffrir. Cruel, quels sont donc tes malheurs?
Que je t'aide du moins à porter tes douleurs!

HAMLET.

Leur poids t'accablerait.

OPHÉLIE.

Connais mieux mon courage;
Penses-tu que les pleurs fassent seuls mon partage?
Pour te sauver, Hamlet, s'il ne faut que périr,
Viens me voir expirer et t'apprendre à souffrir.

HAMLET.

Malheureuse!.. et sais-tu jusqu'où va ma constance?
Entends-tu dans les airs le cri de la vengeance?
Vois-tu soudain les morts se montrer à tes yeux,
Errer sous ces lambris des spectres odieux?
Le jour, vois-tu les cieux couverts d'ombres funèbres;
La nuit, des feux sanglans sillonner les ténèbres?
Sens-tu par les enfers ton esprit agité,
Dans ton cœur expirant tout ton sang arrêté?

OPHÉLIE.

Qu'entends-je, ô ciel! n'importe! il faut me satisfaire:
Parle, achève, éclaircis cet horrible mystère.

HAMLET.

Laisse-moi mourir seul.

OPHÉLIE.

Non, tu ne mourras pas.

HAMLET.

Tremblez.

OPHÉLIE.

Je ne crains rien.

HAMLET.

Fuyez.

OPHÉLIE.

Je suis tes pas.

SCÈNE III.

HAMLET, GERTRUDE, OPHÉLIE.

OPHÉLIE, *à Gertrude qui entre.*

Ah! madame, parlez et secondez mes larmes;
Mes efforts contre Hamlet sont d'impuissantes armes.
Arrachez son secret: peut-être qu'en ce jour
La nature sur lui pourra plus que l'amour.

GERTRUDE.

Vous verrai-je toujours le front morne et sévère,
Fixer, mon cher Hamlet, vos regards sur la terre?
De sinistres objets uniquement frappé,
Toujours d'un vain effroi serez-vous occupé?
Ignorez-vous, mon fils, avec tant de courage,
Que vers des jours nouveaux nos jours sont un passage;
Que tout homme ici bas n'est né que pour mourir?

HAMLET.

Madame, je le sais.

GERTRUDE.

Eh! pourquoi donc souffrir
Qu'à des ennuis secrets votre force succombe?
Vous tairez-vous, mon fils, sur le bord de la tombe?
Votre cœur avec moi craint-il de s'épancher?

HAMLET.

Plus mes malheurs sont grands, plus je dois les cacher.

GERTRUDE.

Auriez-vous ou commis ou conçu quelques crimes?

HAMLET.

Ce bras n'est point souillé; mes vœux sont légitimes.

GERTRUDE.

D'où vous vient donc, mon fils, cet air sombre, abattu?
Cette triste langueur sied mal à la vertu.
De vous sur ces dehors que voulez-vous qu'on pense?

HAMLET.

Mais si mon cœur est pur, que me fait l'apparence?

GERTRUDE.

Eh! quel est donc, mon fils, ce secret important?
Mon trouble, ma terreur augmente à chaque instant.
Au nom de ma tendresse, au nom de ta naissance,
Par ces soins maternels que j'eus de ton enfance,
Apprends-moi... tu pâlis, tous tes sens sont glacés;
Tes cheveux sur ton front d'horreur sont hérissés.
Qui te rend tout-à-coup immobile, insensible?
Tes yeux semblent fixés sur quelque objet terrible.

HAMLET, *voyant l'ombre de son père.*

C'est sur lui... le voilà; ne le voyez-vous pas?

Parle, que me veux-tu?

GERTRUDE.

Sors de ce trouble, hélas!

HAMLET, *voyant encore l'ombre.*

Regardez, c'est lui-même : il menace, il s'avance.
Où me cacher? où fuir sa fatale présence!
Je ne puis.

GERTRUDE.

Hé, mon fils!

HAMLET.

Je ne pourrai jamais...

GERTRUDE.

Que t'a-t-il commandé?

HAMLET.

Non; de pareils forfaits
Ne nous sont point prescrits par la bonté céleste.
Que croire à ton aspect, ombre chère et funeste?
Viens-tu pour me troubler d'un prestige odieux?
Viens-tu pour m'annoncer la volonté des dieux?
Si tu n'es des enfers qu'une noire imposture,
Qui t'a donné le droit d'affliger la nature?
Si les ordres du ciel s'expliquent par ta voix,
Donne donc le pouvoir d'exécuter ses loix?

GERTRUDE.

Quelles lois! ô mon fils!

HAMLET.

Le trouble où je me plonge
De mes sens prévenus vous paraît un mensonge.

GERTRUDE.

En pourrais-tu douter! ne vois-tu point, hélas!

Que c'est ta seule erreur...

HAMLET.

Ne vous y trompez pas,
Tout est réel, madame!

GERTRUDE.

A quelle horreur livrée,
Par quels secrets combats son ame est déchirée!

HAMLET, *à sa mère.*

C'est vous, hélas! sur moi qui vous attendrissez!
(A Ophélie.)
Ces larmes, savez-vous pour qui vous les versez?

SCÈNE IV.

CLAUDIUS, GERTRUDE, HAMLET, OPHÉLIE.

HAMLET, *continuant.*

Ciel! je vois Claudius!

GERTRUDE, *à Claudius.*

Seigneur, qui vous amène?
Venez-vous voir mon fils, lorsque sa mort prochaine...

CLAUDIUS.

Eh quoi! de leur hymen le moment souhaité...

GERTRUDE.

De cet espoir en vain mon cœur s'était flatté.
Mon fils de ses douleurs va mourir, à ma vue,
Sans que jamais la cause en ait été connue.

CLAUDIUS.

Son sort cruel m'étonne, et j'en plains la rigueur:
Mais puisqu'enfin l'amour ne peut fléchir son cœur,

Vous savez quelle loi funeste à ma famille
Rend les flambeaux d'hymen interdits pour ma fille :
Révoquez un arrêt qu'a dicté le courroux ;
Permettez que ma main lui choisisse un époux ;
Que des nœuds moins brillans...

HAMLET, *se réveillant tout-à-coup de son espèce d'assoupissement, et se levant.*

Il n'en est plus pour elle ;
Tremblez, audacieux, de devenir rebelle.
Avez-vous oublié que je suis votre roi ?
J'aime, je suis aimé, votre fille a ma foi ;
Nul mortel à sa main ne doit jamais prétendre.
Je crois en souverain me faire assez entendre.
Ce cœur, que vous jugez sans force et sans vertu,
N'est pas peut-être encor tout-à-fait abattu.
(Regardant Claudius.)
Sans doute ici mon sceptre excite quelque envie ;
Mais si je dois bientôt abandonner la vie,
Je n'en sortirai pas, que ce bras furieux
(A Claudius.)
N'ait assouvi ma haine et satisfait les dieux.

SCÈNE V.

CLAUDIUS, GERTRUDE, OPHÉLIE.

CLAUDIUS.

Quel est donc ce transport que je ne puis comprendre,
Madame?

GERTRUDE.

Auprès d'un fils, seigneur, je dois me rendre.

(*A Ophélie.*)

Suivez mes pas, ma fille, il le faut secourir,
Et je vais avec vous le sauver ou mourir.

SCÈNE VI.

CLAUDIUS *seul.*

A quel trouble inoui ce palais est en proie!
D'où naît cette fureur que le prince déploie?
Saurait-il mes projets? aurait-il soupçonné
Par quel complot son père est mort empoisonné?
Aurait-il pénétré... ? Polonius s'avance.

SCÈNE VII.

CLAUDIUS, POLONIUS.

CLAUDIUS.

Le prince vient enfin de rompre le silence;
Il me quitte à l'instant; sans pouvoir se dompter,
Sa fureur à mes yeux vient enfin d'éclater.
Il en veut à mes jours, et déja sa colère
S'apprête à me punir du trépas de son père:
Il prévoit ses périls, mais dans son vain courroux,
Sans pouvoir s'y soustraire, il sentira mes coups.
Ah! je n'attendrai pas que ses sanglans caprices
Me livrent sans défense à l'horreur des supplices.
Ne perdons point de temps, il faut le prévenir.
Le conseil, tous les grands vont-ils se réunir?

POLONIUS.

On n'attend plus que vous; rendez ce jour funeste
A cette ombre de prince, au parti qui lui reste.
Vous verrez en ce jour vos destins décidés;
Mais vous êtes perdu, si vous ne le perdez.
Norceste dans la ville a jeté les alarmes;
Aux partisans d'Hamlet il fait prendre les armes.
Je n'en saurais douter, vos périls sont affreux :
Ils vont fondre sur vous; marchez au-devant d'eux.

CLAUDIUS.

O ciel, autour de moi que de périls ensemble!
Le trône est sous mes yeux; je le touche et je tremble!
Tantôt j'étais tranquille, et tout vient m'agiter.
Quel pas je vais franchir! quel coup je vais tenter!

POLONIUS.

Hésiter c'est vous perdre: et si bientôt vous-même
Ne ramenez le sort par votre audace extrême;
Si, prompt à vous trahir, lent à vous protéger,
Vous tardez d'un moment....

CLAUDIUS.

Eh bien! tout va changer.
Agissons, il est temps.

POLONIUS.

Seigneur, daignez m'en croire,
C'est un instant bien pris qui donne la victoire.
Pour vous tous vos amis vont voler au trépas.
Osez, je réponds d'eux.

CLAUDIUS.

Je suis sûr des soldats.
Le conseil...?

POLONIUS.

Vous attend ; une garde fidèle
En protège l'enceinte, et je vous réponds d'elle.

CLAUDIUS.

Entrons donc au conseil... Sur-tout que mes amis
Songent bien aux discours qui m'ont été promis.
Dès que j'annoncerai que la reine elle-même
Ordonne que son fils se place au rang suprême,
A peine aurai-je feint par mes empressemens
D'appeler sur Hamlet vos vœux et vos sermens ;
Que les uns aussitôt, m'opposant son délire,
Présagent les malheurs qui menacent l'empire,
Si par ses noirs accès autant que par ses lois
Ce monarque en démence insultait aux Danois ;
Que d'autres, pour Hamlet se parant d'un faux zèle,
Le perdent en feignant de prendre sa querelle,
Et qu'enfin réunis d'une commune voix
Ils déclarent Hamlet déchu du rang des rois.
Alors, que le conseil, d'une ardeur empressée,
Retrouvant, dans le cours de ma gloire passée,
La vertu d'un monarque et le cœur d'un soldat,
Me force d'accepter les rênes de l'État.
Et moi, comme étonné de ces nombreux suffrages,
Me refusant d'abord à ce concours d'hommages,
Tu me verras enfin céder à ce torrent.
Je plaindrai même Hamlet : d'un œil indifférent
Je feindrai d'accepter ce pesant diadème,
Ce rang d'où je l'aurai précipité moi-même.

POLONIUS.

Quand le conseil soumis à vos ordres sacrés

Vous aura de ce trône applani les degrés,
Maître du sort d'Hamlet, que ferez-vous encore?
Redoutons les transports d'un peuple qui l'honore:
Il peut s'armer pour lui.

CLAUDIUS.

Ses efforts seront vains;
Au sortir du conseil j'achève mes desseins.
De grands et de soldats une nombreuse élite
En foule sur mes pas vole et se précipite;
Ils me proclament roi. Ce coup inattendu
Etonne et me soumet ce peuple confondu:
J'entre dans le palais. Tout frémit à ma vue.
Je ne crains plus les cris d'une mère éperdue;
Je fais saisir Hamlet; qu'il aille sans retour
Achever ses destins dans l'ombre d'une tour.

POLONIUS.

Mais ne craignez-vous pas que cette violence
Des Danois tôt ou tard n'éveille la vengeance?
De-là que de périls cachés ou menaçans,
De partis pour Hamlet sans cesse renaissans!
Mais si jamais le sort entre ses mains vous livre...

CLAUDIUS.

Un roi dépossédé n'a pas long-temps à vivre:
Il est perdu sur-tout si l'on s'arme en son nom,
Et son tombeau jamais n'est loin de sa prison.
A ma fille avec soin cachons ce noir mystère,
Elle irait à l'amant sacrifier le père.
Mais le conseil s'assemble: il en est temps; suis-moi,
Et viens dans ton ami reconnaître ton roi.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

HAMLET, NORCESTE *avec l'urne.*

NORCESTE.

La voilà donc, seigneur, cette urne redoutable
Qui contient d'un héros la cendre déplorable.
Donnez un libre cours à vos justes douleurs ;
Sur cette urne un moment laissez couler vos pleurs.
Mais contre Claudius armez-vous de courage :
Opposons nos efforts aux efforts de sa rage.
Un parti qui se cache, et qui lui sert d'appui,
Va, dit-on, au conseil se déclarer pour lui.
Son audace peut tout ; en cet instant peut-être
Vous n'êtes qu'un sujet, et Claudius est maître.
Ophélie et la reine ignorent des projets
Dont il sait avec art dérober les secrets.
Il feint de vous servir ; son adresse prudente
Par-là sait mieux tromper une mère, une amante.
Habile à déguiser ses noires trahisons,
Il écarte de lui leurs yeux et leurs soupçons :
Il faut les éclairer sur ses complots perfides.
Prince, il vous reste encor des sujets intrépides :
Je cours les réunir, enflammer leur courroux,
Et tous ainsi que moi sauront mourir pour vous.

HAMLET.

Que m'importe le trône et ce jour qui m'éclaire!
Si je respire encor, c'est pour venger mon père.
(Norceste sort.)

SCÈNE II.

OPHÉLIE, HAMLET.

OPHÉLIE.

Seigneur, souffrez qu'ici, pour la dernière fois,
Une amante à vos pieds fasse entendre sa voix.
Pour mon père tantôt votre haine inflexible
A pénétré mon cœur du coup le plus sensible.
Il n'aspirait, hélas! qu'à vous voir mon époux:
Il vous plaint, il vous aime, il s'attendrit sur vous:
Il voudrait, s'il se peut, vous tenir lieu de père.

HAMLET.

Lui! ce barbare!

OPHÉLIE.

O ciel! quelle ardente colère
A son nom seulement étincelle en vos yeux!
S'il excitait lui seul vos transports furieux!
Si c'était lui... je tremble... hélas!

HAMLET.

Qu'osez-vous dire?

OPHÉLIE.

Votre cœur en secret à la vengeance aspire.
Voilà de vos chagrins le principe inconnu.
Par la haine entraîné, par l'amour retenu...

J'entrevois... oui, seigneur, le soin qui vous anime
Cherche à frapper ici quelque grande victime:
Vous prétendez en vain me le dissimuler;
Celui que votre bras va bientôt immoler...

HAMLET.

Achevez.

OPHÉLIE.

C'est mon père; oui, seigneur, c'est lui-même.
Tantôt, à son aspect, votre surprise extrême,
Votre horreur, vos discours, vos funestes transports,
Cette ombre tout-à-coup quittant le sein des morts...
Non, je n'en doute plus, votre sombre furie
Du sang de Claudius brûle d'être assouvie.
Mais pourquoi l'accuser? quel forfait est le sien?
Vous, massacrer mon père!

HAMLET.

Il m'a privé du mien.

OPHÉLIE.

Quelle erreur te séduit!

HAMLET.

Je sais ce qu'il faut croire;
Le ciel s'est expliqué.

OPHÉLIE.

Tu vas souiller ta gloire.

HAMLET.

Ma gloire est d'être fils.

OPHÉLIE.

Et la mienne, à mon tour,
Est au devoir du sang d'immoler mon amour.
Je n'examine point si mon père est coupable;

De complots, d'attentats je le crois incapable :
Mais eût-il sous mes yeux sacrifié son roi,
Criminel pour tout autre, il ne l'est pas pour moi ;
Il est mon père enfin : je prendrai sa défense.
Sur quel droit cependant fondes-tu ta vengeance ?
Je vois quel trouble horrible a séduit ta raison :
Tu n'as devant les yeux que meurtre, trahison ;
Ton cœur avec plaisir, pour venger la nature,
D'un crime imaginaire a conçu l'imposture.
D'un sang qui m'est si cher rougirais-tu ta main ?
Quoi ! tu connais l'amour, et tu n'es pas humain !
Hélas ! combien le ciel trompait mon espérance !
Aux autels de l'hymen mon cœur volait d'avance ;
C'est là que j'espérais t'accepter pour époux :
Ton erreur pour jamais romprait des nœuds si doux !
Il en est temps encor ; prends pitié de toi-même :
Ne perce pas ce cœur, qui t'accuse et qui t'aime :
C'est ton amante en pleurs qui tombe à tes genoux ;
Sur l'auteur de mes jours suspends du moins tes coups.
Songe si quelqu'erreur t'entraînait dans le crime,
Combien tes longs remords vengeraient ta victime !
Ne mets pas entre nous un rempart éternel,
Et ne me réduis pas au supplice cruel
D'avoir ma flamme à vaincre, et, que sais-je ? peut-être
De trahir en t'aimant le sang qui m'a fait naître.

HAMLET.

Ah ! dans ce cœur plaintif, indigné, furieux,
Vois l'amour balancer et mon père et les dieux,
Ces dieux qui m'ont parlé, ces dieux dont la puissance
Charge un simple mortel du soin de sa vengeance.

J'ai voulu cependant, les accusant d'erreur,
Courir à tes genoux abjurer ma fureur.
Une effroyable voix, me rendant ma colère,
M'a crié tout-à-coup : « As-tu vengé ton père ? »
Je tirais ce poignard, l'amour m'a retenu :
Le ciel enfin l'emporte, et l'instant est venu.
Enfin mon père est mort, il faut que je le venge :
Un si saint mouvement n'admet point de mélange.
Nous pouvons l'un et l'autre éteindre notre amour;
Mais à mon père, hélas ! qui peut rendre le jour ?
Une semblable plaie est à jamais saignante.
On remplace un ami, son épouse, une amante ;
Mais un vertueux père est un bien précieux
Qu'on ne tient qu'une fois de la bonté des dieux.

OPHÉLIE.

Hamlet... écoute encore.

HAMLET.

Epargne-moi tes larmes.
Je vois tout ton amour, ta douleur et tes charmes ;
Mais quand l'amour plus fort, enchaînant mon courroux,
Aux autels, malgré moi, me rendrait ton époux,
Du pied de ces autels reprenant ma colère,
De cette main bientôt j'irais venger mon père,
Verser le sang du tien, t'en priver à mon tour,
Et servir la nature en outrageant l'amour. *(Il s'assied.)*

OPHÉLIE.

Ah ! tu m'as fait frémir. Va, tigre impitoyable,
Conserve, si tu peux, ta fureur implacable !
Mon devoir désormais m'est dicté par le tien :
Tu cours venger ton père ; et moi, sauver le mien.

Je ne le quitte plus ; de tes desseins instruite,
Je vais l'en informer, m'attacher à sa suite,
Jusqu'au dernier soupir lui prêter mon appui,
Et s'il meurt, l'embrasser, et périr près de lui.
Non, je ne croirai point qu'Hamlet impitoyable
Nourrisse avec plaisir un transport si coupable.
Le temps, l'amour, le ciel vont bientôt t'éclairer;
Mais si de ton erreur rien ne te peut tirer,
Je n'entends plus alors, à te perdre enhardie,
Que l'intérêt du sang qui m'a donné la vie.

SCÈNE III.

HAMLET *seul.*

Ah! je respire enfin, j'ai su dompter l'amour.
Je puis à ma fureur me livrer sans retour.
(En regardant l'urne.)
Gage de mes sermens, urne terrible et sainte,
Que j'invoque en pleurant, que j'embrasse avec crainte,
C'est à vous d'affermir mon bras prêt à frapper.
Barbare Claudius, ne crois pas m'échapper.
Mais quand j'aurai cent fois ma vengeance assouvie,
Est-il en mon pouvoir de te rendre la vie,
Mon trop malheureux père? Ah! prince infortuné,
Ou pourquoi n'es-tu plus, ou pourquoi suis-je né?
Eh quoi! ton noble aspect, ton auguste visage,
Au moment du forfait n'ont point fléchi leur rage!
Les cruels... ils ont pu... Tu ne jouiras pas,
Perfide empoisonneur, du fruit de son trépas.
Je crois déja, je crois, dans ma vengeance avide,

Presser ton cœur sanglant dans ton sein parricide.
Oui, perfide, oui, cruel; ces mains vont t'immoler:
Voici l'autel terrible où ton sang va couler.
Mais de mon père, ô ciel! je sens frémir la cendre.
Mes transports jusqu'à lui se sont-ils fait entendre?
O poudre des tombeaux, qui vous vient agiter?
Est-ce pour m'affermir ou pour m'épouvanter?
Cendre plaintive et chère, oui, j'entends ton murmure:
Oui, ce poignard sanglant va laver ton injure:
C'était pour te venger que j'ai souffert le jour;
C'en est fait, je te venge, et je meurs à mon tour.
Mais que vois-je?

SCÈNE IV.

GERTRUDE, HAMLET.

GERTRUDE.

Ah! mon fils! quel est ce front sévère,
Ce regard menaçant, cet air farouche, austère?

HAMLET.

Ma mère!...

GERTRUDE.

Explique-toi.

HAMLET.

Tremblez de m'approcher.

GERTRUDE.

Qui! moi!

HAMLET.

Ce n'est pas vous qui devez me chercher!

GERTRUDE.

Que dis-tu?

HAMLET.

Savez-vous quel affreux sacrifice
Prescrit à mon devoir la céleste justice?

GERTRUDE.

Dieux!

HAMLET.

Où mon père est-il? d'où part la trahison?
Qui forma le complot? qui versa le poison?

GERTRUDE.

Mon fils!

HAMLET.

Vous avez cru qu'un éternel silence
Dans la nuit des tombeaux retiendrait la vengeance;
Elle est sortie.

GERTRUDE.

O ciel!

HAMLET.

J'ai vu...

GERTRUDE.

Qui?

HAMLET.

Votre époux.

GERTRUDE.

Qu'exige-t-il?

HAMLET.

Du sang.

GERTRUDE.

Qui l'a fait périr?

HAMLET.

Vous.

GERTRUDE.

Moi! j'aurais pu commettre une action si noire!

HAMLET.

Démentez donc le ciel qui me force à le croire.
Son instant est venu.

GERTRUDE.

Vous oseriez penser...!

HAMLET.

De ce fer à vos yeux je voudrais me percer,
Si d'un pareil soupçon la plus faible apparence
Un moment dans mon cœur avait pris sa naissance:
Mais c'est le ciel qui parle, il doit être écouté.
Deux fois du sein des morts à mes yeux présenté
Mon père a fait monter la vérité terrible:
Ne traitez point d'erreur ce qui semble impossible;
Pour vous juger coupable, il a fallu deux fois
Que la mort étonnée ait suspendu ses lois.
Vous me croyez trompé par mes esprits timides;
Mais si des dieux par-tout l'œil suit les parricides,
Si d'eux, morts ou vivans, nous dépendons toujours,
Qui nous dit qu'à leur voix les monumens sont sourds?
Et qui connaît du ciel jusqu'où va la puissance?
En vain le meurtrier croit braver la vengeance,
Par un signe éclatant s'il faut le découvrir,
Ces marbres vont parler, les tombeaux vont s'ouvrir:
Il verra tout-à-coup, pour lui prouver son crime,
Du cercueil ébranlé s'échapper sa victime;
Et ce flambeau du jour allumé par les dieux,

Ils n'ont qu'à dire un mot, va pâlir à nos yeux.
Vous vous troublez, madame!

GERTRUDE.

Eh! puis-je, hélas! l'entendre,
Sans céder à l'effroi qui vient de me surprendre?
Ah! laisse-moi, mon fils : ou ce comble d'horreur...

HAMLET.

Dans un cœur innocent d'où naît cette terreur?

GERTRUDE.

Comment ne pas frémir quand ta voix effrayante...

HAMLET.

Forcez donc mes soupçons à vous croire innocente.

GERTRUDE.

Que faut-il faire?

HAMLET.

Il faut... c'est à vous de songer
Par quel nouveau serment je vais vous engager.

GERTRUDE.

Parle.

HAMLET, *il lui présente l'urne.*

Prenez cette urne, et jurez-moi sur elle :
« Non, ta mère, mon fils, ne fut point criminelle ».
L'osez-vous? je vous crois.

GERTRUDE.

Donne.

HAMLET.

Vous hésitez.

GERTRUDE.

Ah! pardonne à mes sens encor trop agités...

HAMLET.

Attestez maintenant... *(Il lui met l'urne entre les mains.)*

GERTRUDE.

Eh bien!... oui... moi... j'atteste...
Je ne puis plus souffrir un objet si funeste.

(Elle tombe sans connaissance sur un fauteuil. Hamlet place l'urne sur une table qui est à côté du fauteuil.)

HAMLET.

Ma mère!

GERTRUDE.

Je me meurs!

HAMLET.

Ah! revenez à vous;
Voyez un fils en pleurs embrasser vos genoux!
Ne désespérez point de la bonté céleste.
Rien n'est perdu pour vous, si le remords vous reste.
Votre crime est énorme, exécrable, odieux;
Mais il n'est pas plus grand que la bonté des dieux.
Chère ombre, enfin tes vœux n'ont plus rien à prétendre;
L'excès de ses douleurs doit apaiser ta cendre.

SCÈNE V.

GERTRUDE, HAMLET, ELVIRE.

ELVIRE.

Ah, madame, tremblez! consommant ses forfaits,
Claudius en fureur assiége le palais.
Norceste et ses amis en défendent la porte;
Mais Claudius, suivi d'une effroyable escorte,

Renverse tout obstacle, et peut-être à vos yeux
Va d'un combat funeste ensanglanter ces lieux.

HAMLET.

Claudius!

(Elvire sort.)

SCÈNE VI.

GERTRUDE, HAMLET.

GERTRUDE.

Ah! mon fils!

HAMLET.

Lui! ce monstre! qu'il vienne,
Qu'il vienne, je l'attends; ma vengeance est certaine;
C'est le ciel sous mes coups qui l'amène aujourd'hui.

GERTRUDE.

Que la pitié te touche.

HAMLET.

Il n'en est plus pour lui.

GERTRUDE.

Mon fils!

HAMLET. *(Le spectre reparaît.)*

La voyez-vous cette ombre menaçante,
Qui vient pour affermir ma fureur chancelante?

GERTRUDE.

Où suis-je?

HAMLET, *s'adressant au spectre.*

Oui, je t'entends : tu vas être obéi.

(A sa mère.)

Oui, tous deux dans leur sang... Que faites-vous ici?

GERTRUDE.

Grands dieux!

HAMLET.

Savez-vous bien qu'en ce désordre extrême,
Je puis dans cet instant attenter sur vous-même?

GERTRUDE, *se laissant tomber d'effroi aux pieds d'Hamlet.*

Ah ciel!

HAMLET.

Qu'ordonnes-tu? de frapper? j'obéis.
Mon père, tu la vois, grace!... je suis son fils.

GERTRUDE.

Mon fils!

HAMLET.

Eh bien! ma mère.. ah! dieux!.. mon cœur, peut-être,
D'un transport renaissant ne serait plus le maître.
Fuyez, sortez, vous dis-je: ou plutôt je vous fuis:
Je crains tout de moi-même en l'état où je suis.

SCÈNE VII.

GERTRUDE, HAMLET, CLAUDIUS, POLONIUS, NORCESTE, VOLTIMAND, GRANDS DE L'ÉTAT, SOLDATS, PEUPLE, etc.

NORCESTE, *entrant l'épée à la main et courant vers Hamlet.*

Peuple, sauvez Hamlet.

CLAUDIUS.

Soldats, qu'on le saisisse.

HAMLET.

Monstre, tu viens toi-même au-devant du supplice.
Vois cette cendre.

CLAUDIUS.

Eh bien!

HAMLET.

C'est celle de ton roi.
Tu fus son assassin, songe à mourir.

CLAUDIUS.

Qui! moi!

HAMLET, *tirant un poignard, et s'adressant ensuite aux conjurés.*

Oui, toi-même, barbare: et vous, amis d'un traître,
Frappez, si vous l'osez, immolez votre maître!
Que ce corps expirant, étendu sous vos yeux,
Vous montre en traits de sang la justice des dieux.

(Voltimand sort avec le corps de Claudius, environné de Polonius et de quelques autres conjurés.)

SCÈNE VIII.

GERTRUDE, HAMLET, GRANDS DE L'ÉTAT, etc.

HAMLET.

Rentrez dans le devoir, réparez votre offense;
Ce coupable immolé suffit à ma vengeance.

NORCESTE.

Qu'Hamlet vive à jamais, et qu'il règne sur nous!

HAMLET.

Allez des dieux au temple apaiser le courroux.

Ciel, que jamais en vain l'innocence n'implore,
Tu venges donc mon père!

GERTRUDE.

Il ne l'est pas encore.
Claudius a reçu le prix de ses forfaits;
Mais les dieux irrités ne sont pas satisfaits.
A leur juste fureur il manque une victime:
Le monstre conseilla, mais je permis le crime.
Qu'ai-je dit! je fis plus: ce bras, ce bras cruel
Offrit à mon époux le breuvage mortel.
De la nuit du tombeau, sa grande ombre irritée
Sollicitait ma mort, que j'ai tant méritée.
Ce fils trop généreux, par un reste d'amour,
Désobéit au ciel en me laissant le jour:
Puisqu'il n'ose venger un père déplorable,
C'est à moi maintenant de punir la coupable.

(Elle se tue.)

HAMLET.

Que faites-vous, ma mère! en ces cruels momens,
Tout allait s'expier.

GERTRUDE.

J'acquitte tes sermens.
J'expire; règne heureux.

HAMLET.

Moi, j'aimerais la vie!
Ma mère, pour jamais, hélas! tu m'es ravie!

SCÈNE IX.

HAMLET, NORCESTE, etc.

HAMLET.

Que tes remords sur toi fassent du haut des cieux
Descendre et les regards et le pardon des dieux.
Privé de tous les miens dans ce palais funeste,
Mes malheurs sont comblés, mais ma vertu me reste;
Mais je suis homme et roi : réservé pour souffrir,
Je saurai vivre encor; je fais plus que mourir.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

VARIANTES
DE LA TRAGÉDIE D'HAMLET.

A la fin de la scène VI du Ve acte, Hamlet sort.

SCÈNE VII.

ELVIRE, GERTRUDE.

ELVIRE.

Ah ! madame !

GERTRUDE.

Mon fils.... Où me cacher, Elvire ?

ELVIRE.

Ah ! courez le sauver !

GERTRUDE.

Que me dis-tu ? j'expire.

ELVIRE.

Vivez pour le défendre et le justifier ;
Claudius parle au peuple, on l'entend s'écrier :
« Des noirs transports d'Hamlet apprenez le mystère !
« Le monstre pour régner empoisonna son père :
« Et son père est sorti de son tombeau sacré,
« Pour dénoncer au monde un fils dénaturé.

GERTRUDE.

Qu'entends-je ? Claudius... quoi ! sa rage impunie
Ose contre mon fils armer la calomnie !
Dieux vengeurs des forfaits dont on veut le flétrir,
Laissez-moi le défendre avant que de mourir.

(*Elle va sortir.*)

SCÈNE VIII.

HAMLET.

Le ciel est apaisé ; c'en est fait, sa justice
A conduit Claudius au-devant du supplice :
Aveuglé par les dieux, et trahi par le sort,
Aux portes du palais il a trouvé la mort.
Le traître osait sur moi porter sa main hardie ;
Ce poignard à mes pieds l'a fait tomber sans vie.
Au nom de cette cendre et de ce ciel vengeur,
J'ai d'un père adoré puni l'empoisonneur.
Vous la voyez, amis, cette cendre sacrée,
Pour venger son trépas, de son tombeau tirée.
Que le corps du perfide offert à tous les yeux
Atteste en traits de sang la justice des dieux.
Au cœur qu'il égara promettez ma clémence ;
Ce coupable immolé suffit à ma vengeance.

SCÈNE IX.

HAMLET, GERTRUDE, ELVIRE, NORCESTE, Suite.

NORCESTE.

Qu'Hamlet règne sur nous, et qu'il vive à jamais !
Cher prince, un peuple immense entoure ce palais.
En vain des factieux la rage frémissante
Veut venger Claudius.... La foule rugissante
Saisit son corps sanglant, et montre à leurs regards
Le spectacle effrayant de ses membres épars.
Tout prend la fuite ou meurt : trompé dans son audace,
Le reste attend de vous son supplice ou sa grace.
Tout le peuple s'avance et demande à vous voir.
Venez, paraissez, prince, et comblez son espoir.

HAMLET.

Ciel, que jamais en vain l'innocence n'implore,

Tu venges donc mon père !

GERTRUDE.

Il ne l'est pas encore.
Claudius a reçu le prix de ses forfaits ;
Mais les dieux irrités ne sont pas satisfaits.

FIN DES VARIANTES.

ROMÉO

ET

JULIETTE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée pour la première fois en 1772.

AVERTISSEMENT.

Encouragé par les bontés du Public lorsque je donnai la tragédie d'Hamlet, j'ai fait de nouveaux efforts pour les mériter dans celle-ci.

On a paru me savoir gré d'y avoir peint le caractère d'un homme dont l'ame, autrefois vertueuse et tendre, se trouve dénaturée, pour ainsi dire, par la barbare persécution de ses ennemis, et par l'amour le plus violent pour ses enfans. Le desir qu'il a de se venger a moins frappé que la grandeur de ses malheurs, et les pleurs qu'il donne encore à ses fils ont peut-être attendri sur le sort de ce père infortuné.

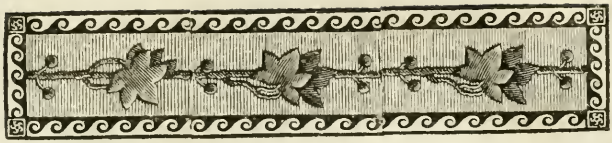
Il me reste à parler de la mort de Roméo et de Juliette. Sans doute il est dangereux de donner au théâtre l'exemple du suicide, mais j'avais à peindre les effets des haines héréditaires, et c'est sur cet objet seulement que j'ai voulu et dû fixer l'attention du spectateur.

Je crois inutile de m'étendre ici sur les obligations que j'ai à Shakespear et au Dante. Les poètes anglais et italiens nous sont trop connus, pour qu'on ne sache pas ce que je dois à ces deux grands hommes.

PERSONNAGES.

FERDINAND, duc de Vérone.
MONTAIGU, grand seigneur, chef de la faction des Montaigus.
CAPULET, autre grand seigneur, chef de la faction des Capulets.
ROMÉO, fils de Montaigu.
JULIETTE, fille de Capulet.
ALBÉRIC, ami de Roméo.
FLAVIE, confidente de Juliette.
Un Officier.
Gardes.
Soldats.
Courtisans de la suite de Ferdinand.
Partisans de la maison de Montaigu.
Partisans de la maison de Capulet.

La scène est à Vérone. Le théâtre représente le palais de Capulet durant les quatre premiers actes, et durant le cinquième, la sépulture commune aux deux maisons.



ROMÉO
ET
JULIETTE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIETTE, FLAVIE.

FLAVIE.

Quoi ! toujours votre cœur, occupé de ses craintes,
Du moindre événement recevra des atteintes !
Quelque bruit indiscret qu'on se plaise à semer,
Le croirez-vous d'abord, s'il peut vous alarmer ?
Et qu'importe après tout aux feux de Juliette,
Qu'un vieillard malheureux, sorti de sa retraite,
Des monts de l'Apennin chassé par son ennui,
Existe dans Vérone et s'y cache aujourd'hui ?

De votre amant plutôt rappelez-vous la gloire :
Pensez à Dolvédo, songez à sa victoire ;
Dans le dernier combat, songez par quel secours
De notre jeune duc il a sauvé les jours ;
Oui : Ferdinand charmé reconnaît et publie
Qu'il doit à sa valeur son triomphe et la vie.
Le fier duc de Mantoue, enflé de ses succès,
Enfin, couvert de honte, a vu fuir ses sujets.
Bientôt nos ennemis, pressés par leurs alarmes,
Vont demander la paix, vont déposer les armes.
Leur vainqueur ici même est prêt à revenir.
Voilà sur quels sujets il faut m'entretenir.

JULIETTE.

Flavie, eh ! crois-tu donc qu'il me soit si facile
D'adorer mon amant avec un cœur tranquille ?
Tu sais, dans notre amour, quels obstacles nombreux
Écartent loin de nous tout espoir d'être heureux.
Mon père en Dolvédo n'honore et n'envisage
Qu'un guerrier parvenu, fameux par son courage.
Non qu'à tant de vertus il ne soit attaché,
Mais c'est du sang sur-tout, du nom qu'il est touché.
Sensible aux grands exploits d'un héros magnanime,
Il le chérit sans doute, il le vante, il l'estime ;
Mais comment un mortel, sans parens, sans appui,
Prétendrait-il jamais à s'allier à lui ?

FLAVIE.

Ce généreux guerrier n'a donc pas su connaître
Ni quels sont ses parens, ni quel sang l'a fait naître.
Faut-il qu'en le formant le sort injurieux
Dans un rang qu'on dédaigne ait caché ses ayeux !

Ah! si du moins l'éclat d'une origine illustre
A tant d'heureux exploits prêtait un nouveau lustre,
Si le ciel eût permis qu'un héros si vanté
Fût né dans la grandeur et la prospérité,
Il aurait dû sortir du sang le plus auguste!

JULIETTE.

Et si le ciel, Flavie, eût été moins injuste,
S'il eût...

FLAVIE.

Quoi!

JULIETTE.

En ton cœur je peux me confier,
Et le mien devant toi va s'ouvrir tout entier.

FLAVIE.

Parlez.

JULIETTE.

Ce Dolvédo qui m'aime, que j'adore;
Que Ferdinand chérit, que tout Vérone honore...

FLAVIE.

Hé bien!

JULIETTE.

C'est Roméo.

FLAVIE.

Qu'ai-je entendu! c'est lui!
Lui, du plus noble sang l'espérance et l'appui!
Le fils de Montaigu, de ce vertueux père,
A qui l'inimitié fut toujours étrangère!
Citoyen généreux, qui, dans sa faction,
Loin d'attiser la haine et la division,
Condamnait ses fureurs, et jamais d'aucun crime
Ne souilla ni sa main, ni son cœur magnanime;

Et qui, depuis vingt ans trop vainement cherché,
Dans quelque asyle obscur pour jamais s'est caché!

JULIETTE.

Hélas! loin des mortels, de ses fils en silence,
Dans ses champs vertueux, il cultivait l'enfance,
Lorsque, pour l'en priver, de coupables brigands
Entreprirent deux fois d'enlever ses enfans.
Roger les suscitait, Roger qui de mon père
N'aurait jamais, hélas! mérité d'être frère.
Montaigu, combattant contre ces inhumains,
Arracha Roméo de leurs sanglantes mains.
Prodigue envers son fils des soins de la nature,
Il avait vu déja se fermer sa blessure,
Quand de ces vils brigands l'effort inattendu
Ravit enfin ce fils vainement défendu.
Ce père alla cacher, après ce coup funeste,
De son sang poursuivi le déplorable reste.
Il déserta nos bords, de sa perte indigné;
Et, de ses autres fils fuyant accompagné,
Il emmena Renaud, Raymond, Dolcé, Sévère,
Qui tous pleuraient la mort de Roméo leur frère.
Depuis dans nos états il n'est point revenu.
Roméo cependant, sans asyle, inconnu,
Echappé, mais errant, jouet de la misère,
Fut reçu par pitié dans les bras de mon père.
Capulet, tu le sais, porte un cœur généreux,
Il adopta sans peine un enfant malheureux.
Moi-même, à son aspect, je sentis dans mon ame
Un trouble avant-coureur de ma naissante flamme.
C'est moi qui, sur son sort prompte à l'interroger,

De son nom trop fameux compris tout le danger.
Il connut son péril. J'exigeai, par prudence,
Que sous un nom vulgaire il cachât sa naissance.
Que te dirai-je enfin? Par son bonheur sauvé,
Il fut dans ce palais avec nous élevé.
Le vaillant Albéric et Thébaldo mon frère
S'unissaient avec lui d'une amitié sincère.
Ce n'était point assez : le penchant le plus doux,
Le besoin de nous voir l'enchaîna parmi nous.
Oui, je m'applaudissais d'avoir en ma puissance
Son ame, ses destins, ses vœux, son espérance.
Je rendais grace au sort, je rendais grace aux lieux
Où mon amant caché s'élevait sous mes yeux.
Pourquoi, disais-je, hélas! déplorant nos misères,
Le ciel, qui joint nos cœurs, divisa-t-il nos pères?
Qui sait si sa bonté, pour les fléchir un jour,
N'a pas dans ses projets fait entrer notre amour?
S'il ne l'a pas permis, s'il ne l'a pas fait naître
Pour calmer des fureurs qui cesseront peut-être :
Tant les mortels souvent, dans leur marche incertains,
Sont poussés par eux-même à remplir leurs destins!

FLAVIE.

Mais si (le sort souvent par ses jeux nous étonne)
Ce vieillard récemment arrivé dans Vérone,
Etait ce Montaigu, ce père infortuné,
Qu'un sort inexplicable eût ici ramené;
Si d'un fils qu'il croit mort voyant la cicatrice,
Il l'allait reconnaître à ce fidèle indice!

JULIETTE.

Flavie, ah! que dis-tu!

FLAVIE.

Madame, en ce moment
J'en conçois malgré moi l'heureux pressentiment.
Voyez dès-lors quel champ s'ouvre à votre espérance:
Roméo reprenant les droits de sa naissance;
Votre père et le sien, ces rivaux généreux,
Unissant leurs maisons par votre hymen heureux;
Et pour jamais enfin votre auguste alliance
De leurs sanglants débats étouffant la semence.

JULIETTE.

Ah! que mon cœur charmé saisirait ardemment
L'espoir inattendu d'épouser mon amant!
Mais quand je te croirais, quand ce vieillard austère
Serait de Roméo le déplorable père,
Qu'attendre d'un mortel qu'un horrible dessein
Semble avoir fait sortir des bois de l'Apennin;
Qui, peut-être irrité par quelque énorme crime,
Descend du haut des monts pour chercher sa victime,
Et, calme en apparence, en effet furieux,
Amène, à pas tardifs, la vengeance en ces lieux?
Je ne sais, mais je tremble à cet affreux présage.

FLAVIE.

Et quel sujet, madame, exciterait sa rage?
De quelle haine encor sera-t-il animé,
En retrouvant un fils si tendrement aimé?

JULIETTE.

Mais de mon père, hélas! si le barbare frère
Avait sur ce vieillard épuisé sa colère:
Car enfin c'est lui seul qui paya des brigands
Pour perdre Montaigu, pour ravir ses enfans.

S'il l'eût avec adresse observé dans sa fuite !
S'il se fût attaché pour jamais à sa suite !
Si cachant sa vengeance, et lent dans sa fureur,
D'un forfait sans exemple il eût conçu l'horreur !
J'ignore ses complots ; mais on sait que dans Pise
Du prince à ses desirs l'ame était tout acquise.
Son art d'un tel crédit savait se prévaloir ;
Et pour commettre un crime, il n'avait qu'à vouloir.
Depuis plus de vingt ans il a quitté la vie.
Le sang nous unissait ; mais entre nous, Flavie,
Je sentais, jeune encore, un invincible effroi,
A son perfide aspect, me saisir malgré moi.
Je ne sais quel instinct, naturel à l'enfance,
D'un monstre, en le voyant, m'annonçait la présence.
Mon cœur en frémissant se détournait de lui ;
Et son idée encor m'importune aujourd'hui.
Que je hais sa mémoire !

FLAVIE.

Oui, je le vois, madame,
Un vain pressentiment avait séduit mon ame.
Si le sort eût conduit Montaigu dans ces lieux,
Par un autre appareil il frapperait nos yeux.
Il n'aurait pas pour suite un mortel méprisable,
De ses destins obscurs compagnon déplorable ;
Il soutiendrait le rang dans lequel il est né :
Ses fils, sur-tout, ses fils l'auraient accompagné.
Je me trompais.

JULIETTE.

Crois-moi, ma plus douce espérance
Est de voir Roméo, de l'aimer en silence.

Si le comte Pâris prétendit à ma foi,
Son amour dédaigné n'attend plus rien de moi.
Jaloux de sa grandeur, mon trop superbe père
A fondé son espoir sur l'hymen de mon frère.
Ah! qu'il voie en son fils renaître sa maison;
Que Thébaldo soutienne et son rang et son nom;
Moi, je ne veux qu'aimer. O ma chère Flavie!
A quels feux enchanteurs mon ame est asservie!
Que Roméo m'est cher! oui, nos cœurs étaient nés
Pour vivre et pour mourir l'un à l'autre enchaînés.
Pourquoi... mais libre au moins dans le sort qui m'opprime,
Je puis le voir encore, et l'adorer sans crime.
Qu'il l'a bien mérité! Que ses nobles exploits
Ont bien dans les combats justifié mon choix!
Il y portait par-tout sa flamme et mon image.
J'admirais en tremblant sa gloire et son courage.
Eh! que sont près de lui tous les autres guerriers!
On me doit sa valeur, on me doit ses lauriers.
Sans moi, sans mon amour, il eût moins fait peut-être.
Mais on vient, laisse-moi; sans doute il va paraître.
Je le vois. *(Flavie sort.)*

SCÈNE II.

ROMÉO, JULIETTE; *des* SOLDATS *portant des drapeaux.*

ROMÉO.

(Aux soldats.)

Compagnons de mes heureux travaux,
Entrez, dans ce palais déposez ces drapeaux.

Ferdinand m'a permis, pour prix de ma victoire,
D'offrir à Capulet ces marques de ma gloire.
Il suffit. *(Les soldats posent les drapeaux et se retirent.)*
(A Juliette.)
Je puis donc, content et glorieux,
Madame, avec transport reparaître à vos yeux.
Mais quel autre courage, enflammé par vos charmes,
N'eût pas porté plus loin la splendeur de nos armes!
Vos souhaits, mon bonheur, l'amour m'a soutenu.
Pouvais-je, aimé de vous, demeurer inconnu?
Etonné de mon sort, sans l'être de ma gloire,
J'ai toujours sans orgueil compté sur la victoire.
Mais quand j'aurais rangé l'univers sous ma loi,
Que le prix de ma flamme est encor loin de moi!

JULIETTE.

Nos feux sont, il est vrai, troublés par des alarmes;
Mais enfin, tel qu'il est, notre état a ses charmes.
Compteriez-vous pour rien ces entretiens si doux;
Ce plaisir de nous voir, toujours nouveau pour nous;
Ce concert de deux cœurs nés pour souffrir ensemble,
Que leur malheur unit, qu'un même lieu rassemble,
Remplis d'un feu charmant par le sort combattu,
Mais accordant du moins l'amour et la vertu?
Fille de Capulet, qui l'eût dit que mon ame
Du fils de Montaigu partagerait la flamme;
De ses plus jeunes ans que mon père, au besoin.
Lui-même, à son insu, devait prendre le soin?
Ne te crois pas pourtant né d'un sang que j'abhorre;
Je naquis Montaigu, puisque mon cœur t'adore.
Voilà le sentiment qui doit seul t'occuper.

ROMÉO.

Un effroi cependant vient toujours me frapper.
Je t'aime, Juliette; et comment sans alarmes
Dans tes regards touchans voir briller tant de charmes?
Crois-tu donc, pour sentir leurs traits victorieux,
Que Roméo lui seul ait un cœur et des yeux?
Si Capulet, hélas (je crains ma destinée)!
Te proposait bientôt un fatal hyménée,
S'il allait t'opposer un barbare devoir:
Je connais de tes pleurs l'invincible pouvoir;
C'est à toi, Juliette, à déployer leurs charmes;
Il t'aime, il est ton père, il te rendra les armes.
Daigneras-tu pour lors me prouver ton amour?
Mais je le vois.

SCÈNE III.

CAPULET, ROMÉO, JULIETTE.

ROMÉO.

Souffrez que dans cet heureux jour,
De ces drapeaux, seigneur, vous présentant l'hommage,
Je m'honore à vos yeux du prix de mon courage.
Formé sur votre exemple, élevé par vos soins....

CAPULET.

De ta haute valeur je n'attendais pas moins.
J'ai vu ton bras vainqueur, répandant l'épouvante,
Porter par-tout la mort et remplir mon attente:
Je connais la vertu d'un cœur tel que le tien.
Sois témoin, tu le peux, de tout notre entretien.

(A Juliette.)
Ma fille, il en est temps; je viens pour vous apprendre
Que le comte Pâris va devenir mon gendre.
Sans doute il en est digne; et le ciel dès demain
Lui verra pour jamais engager votre main.
J'ai tout considéré, l'intérêt, la naissance,
L'inestimable prix d'une illustre alliance.
Vous savez vos devoirs, j'ai promis; et je crois
Qu'il ne vous reste plus que d'accepter mon choix.

JULIETTE.

Seigneur, j'avais pensé qu'en lisant dans mon ame
Le comte avait éteint son espoir et sa flamme.
Comment croire en effet qu'un mortel généreux
Dût briguer un hymen contraire à tous mes vœux?
Quel est donc cet amour qui contre moi d'avance
S'est armé du devoir de mon obéissance?
Ah! seigneur, cet hymen, ou plutôt mon trépas,
Je connais vos bontés, ne s'achevera pas.
Non, vous ne voudrez point immoler votre fille.

CAPULET.

Je veux contre le sort affermir ma famille.
Vous savez les forfaits et les séditions
Qu'ont produits jusqu'ici nos tristes factions:
Si Roger par sa mort, si par sa longue absence
Montaigu, parmi nous, apaisa la vengeance,
Ces haines de parti, l'orgueil, la cruauté,
Quoiqu'avec moins d'excès, ont pourtant éclaté.
Le temps qui détruit tout n'a pas détruit leur cause:
Dans son gouffre assoupi, c'est un feu qui repose.
Bientôt, si je m'en crois, ce volcan furieux

D'horreurs et d'attentats couvrira tous ces lieux.
D'un grand malheur prochain je ne sais quel augure
Dans mon cœur attristé fait gémir la nature.
Déja les Montaigus se concertent entre eux.
Obscurs avant-coureurs de quelque orage affreux,
D'incroyables récits, des bruits sourds se répandent.
J'ignore encor, ma fille, où leurs desseins prétendent.
L'hymen, de leurs complots détachant votre époux,
Nous acquiert ses amis, et va l'armer pour nous.
Dans mon parti nombreux cette utile alliance
Fixera la faveur, le crédit, la puissance;
Et, nos rivaux soumis, ma maison désormais
Va rendre à tout l'État sa splendeur et la paix.

JULIETTE.

Comptant sur mon respect, sur mon obéissance,
Vous n'avez pas, seigneur, prévu ma résistance.
Si j'osais cependant pour la dernière fois
Élever jusqu'à vous une timide voix,
Je vous dirais, seigneur, qu'à l'autel entraînée
Je vois avec horreur ce fatal hyménée;
Que le trépas présent serait moins dur pour moi
Que l'aspect d'un époux qui vient forcer ma foi,
A qui je promettrais dans mon ame infidèle,
Au lieu de mon amour, une haine éternelle.
Seigneur, voilà quels sont mes secrets sentimens.
Pour unir deux époux, le ciel veut leurs sermens.
Je frémirai pour vous du crime involontaire
Qu'en attestant ce ciel vous seul m'aurez fait faire.
Pourrez-vous, m'arrachant de ce sein paternel,
Me voir, d'un pas tremblant, avancer à l'autel?

Le bonheur d'une femme est-il si peu de chose,
Que d'elle et de son sort au hasard on dispose?
Je sais quels sont vos droits, je les connais trop bien:
Mais notre cœur lui seul est-il compté pour rien?
Mon frère, dès ce jour, par un hymen illustre,
De votre auguste nom doit soutenir le lustre.
Laissez-moi, pour partage, heureuse auprès de vous,
Couler des jours obscurs, sans chaîne et sans époux.
Pour rompre un triste hymen, objet de mes alarmes,
Vous avez vu mes pleurs: je n'ai point d'autres armes.
Ordonnez de ma vie, et daignez me montrer
Que c'est un père, hélas! que je viens d'implorer.

CAPULET.

Rien ne peut différer cet hymen nécessaire.
Obéissez.

JULIETTE.

Seigneur....

CAPULET.

Quoi! ma fille!....

JULIETTE.

Ah! mon père!
Ainsi sans être ému vous regardez mes pleurs!

CAPULET.

Crois-tu que je me plaise à causer tes malheurs?
Sous un ciel plus heureux, dans des temps moins contraires,
J'aurais déja, sans doute, exaucé tes prières;
Mais je vois en tremblant que nos deux factions
Vont ranimer leur rage et leurs divisions.
Il en est temps encor: que ton hymen prévienne
Les malheurs de l'État, le sauve, et nous soutienne.

Faut-il te rappeler les forfaits odieux
Dont nos cruels débats ont désolé ces lieux :
Ces massacres publics ; cette horrible licence,
Qui, par bonheur du moins, précéda ta naissance ;
Le pouvoir échappant à nos ducs outragés ;
Nos palais pleins de morts, brûlans et ravagés ;
Le rapt, l'assassinat devenus légitimes ;
Tous les moyens permis, dès qu'ils servaient aux crimes ;
Nos partis renaissans tour-à-tour terrassés ;
Pour les tristes vaincus les échafauds dressés,
Leurs fils placés près d'eux pour voir mourir leurs pères ;
Des enfans poignardés en embrassant leurs mères ;
Du sommet de nos tours les uns précipités,
Les autres dans les flots par l'Adige emportés ;
Le poison plus affreux dévastant les familles ;
Des vieillards poursuivis et livrés par leurs filles ;
Nos remparts démolis, nos temples enflammés ;
Deux mille citoyens dans les feux consumés ;
Et tout ce que jamais la vengeance en furie
Aux mortels étonnés fit voir de barbarie ?
Voilà tous les malheurs que tu dois prévenir.
Attendrai-je en repos que tout prêts à s'unir
Les Montaigus... ?

ROMÉO.

Seigneur, qu'ils s'unissent ensemble,
Quel que soit leur complot, il n'a rien dont je tremble :
(*Montrant les drapeaux.*)
Vous voyez devant vous ces drapeaux glorieux
Que de ce bras vainqueur j'emportai sous vos yeux.
Si, pour servir l'État, j'osai tout entreprendre,

Quels ennemis craindrai-je, armé pour vous défendre ?
Avant qu'un d'eux immole ou Juliette ou vous,
J'aurai péri cent fois accablé sous leurs coups.

CAPULET.

De cette noble ardeur que j'aime à voir l'ivresse !
J'y reconnais empreint le feu de ma jeunesse.
Mais crois-moi, Dolvédo : pour voir, pour juger mieux,
La prudence et le temps m'ont trop ouvert les yeux.
L'État et Ferdinand te doivent leur victoire :
Étouffant nos débats, mets le comble à ta gloire.
Par tes sages conseils en secondant mes vœux,
Réduis enfin ma fille à l'hymen que je veux.
Fais-lui de cet hymen sentir tout l'avantage.
Pour immoler son cœur donne-lui ton courage.
Parle, entraîne son choix. Moi, je cours m'informer
D'un secret important qui nous doit alarmer.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

ROMÉO, JULIETTE.

ROMÉO.

Ainsi donc, c'est trop peu de perdre ce que j'aime,
Il faut qu'à me trahir je vous porte moi-même ;
Qu'en faveur d'un rival je déploie à vos yeux
D'un hymen qui nous perd l'avantage odieux.
Ah ! plutôt ma fureur sur ce rival barbare
Me vengera bientôt du coup qui nous sépare
Avant que dans vos bras...

JULIETTE.

Seigneur, par ce transport

Croyez-vous adoucir ou changer notre sort ?
Que nous servira-t-il...?

ROMÉO.

Vous n'avez pas su dire
Ce qu'en de tels momens l'extrême amour inspire.
Votre bouche et vos pleurs ont parlé faiblement.
Que n'aviez-vous alors le cœur de votre amant !
A votre place, ô ciel !...

JULIETTE.

Et que fallait-il faire ?
Ai-je dû m'opposer aux volontés d'un père ?
Ses droits...

ROMÉO.

Ses droits, madame ! et quoi donc nos parens
Sont-ils nos défenseurs, ou sont-ils nos tyrans ?
A quel titre osent-ils, disposant de nous-même,
S'arroger sur nos cœurs l'autorité suprême ?
Et qui de nos penchans doit juger mieux que nous ?
C'est l'orgueil offensé qui produit leur courroux.
Ces cruels...

JULIETTE.

Ah ! seigneur, l'excès de votre flamme
Sans doute en ce moment vient d'égarer votre ame.
Vous suivez la douleur d'un premier mouvement,
Erreur trop pardonnable aux transports d'un amant.
Pensez-vous qu'il soit libre aux enfans téméraires
De s'unir aux autels sans l'aveu de leurs pères ?
Ah ! de nous rendre heureux ces bienfaiteurs jaloux,
Mieux que nos passions, savent juger pour nous.
Pour nous sur l'avenir le passé les éclaire.

On peut feindre l'amour, leur tendresse est sincère;
Et ce pouvoir si grand, restreint par leur bonté,
Songeons à tous leurs soins, ils l'ont bien acheté!
Mais, que dis-je?... Seigneur, votre ame impétueuse,
Trop prompte à s'enflammer, n'est pas moins vertueuse.
Considérez plutôt...

ROMÉO.

Ainsi vous excusez
La main par qui nos nœuds sont à jamais brisés.

JULIETTE.

Je gémis comme vous, mais comment vous entendre
Accuser devant moi le père le plus tendre?
N'avez-vous pas senti combien sa fermeté,
Même en me condamnant, coûtait à sa bonté?
Quel reproche après tout avons-nous à lui faire?
De nos feux innocens connaît-il le mystère?
Il me traîne à l'autel, mais s'il m'y faut aller,
Ce n'est qu'à l'État seul qu'il me peut immoler.
Son ame...

ROMÉO.

Il est trop vrai, j'avais tort de me plaindre:
Vous-même à cet effort vous devez vous contraindre.
Quoi! demain mon rival deviendra votre époux!
Et moi, né Montaigu, moi qui vivais pour vous,
Qui tantôt même ici, content, couvert de gloire,
Déposais à vos pieds mon cœur et ma victoire,
Je verrai donc, ô ciel! un rival odieux
Ravir tout mon bonheur, en jouir à mes yeux;
Conquérir lâchement un objet plein de charmes,
Acquis par mes exploits, mérité par mes larmes!

Oui, madame, il est vrai, mon cœur désespéré
Dans de pareils malheurs n'est pas si modéré :
Je sens ce que je perds, je vois ce que l'on m'ôte :
Vous exercez sans doute une vertu plus haute ;
Votre triomphe est grand, j'en conviens ; mais je croi
Que vous pouviez sans honte en gémir avec moi.

JULIETTE.

Arrête, Roméo, connais mieux Juliette :
Tu crois que je jouis d'une paix si parfaite ?
Regarde...

ROMÉO.

Eh ! quoi ! tes pleurs...

JULIETTE.

Je voulais les cacher ;
Mon cœur les retenait, tu les viens d'arracher.
Ah ! sans blesser l'honneur, si le sort qui m'outrage
M'eût réduite à montrer ma flamme et mon courage,
Va j'aurais su pour toi les prouver à mon tour.
J'ai moins d'emportement, ingrat, j'ai plus d'amour.
De ce dernier moment goûtons au moins les charmes ;
Mêlons en nous quittant nos douleurs et nos larmes,
Et sois sûr que ce cœur, où toi seul as régné,
Par aucune autre ardeur ne sera profané.

ROMÉO.

Juliette...

JULIETTE.

O regrets !

ROMÉO.

Tu vas m'être étrangère !

JULIETTE.

Je m'immole à l'État, j'obéis à mon père.

ROMÉO.

Je vais donc renoncer au bonheur de te voir!

JULIETTE.

La mort viendra bientôt abréger mon devoir.

SCÈNE V.

ROMÉO, JULIETTE, ALBÉRIC.

ROMÉO.

C'est toi, cher Albéric.

ALBÉRIC.

Ami, je viens t'apprendre
Un secret important qui doit tous nous surprendre.
Ce vieillard sans asyle, arrivé dans ces lieux,
Qu'on cachait avec soin, qui fuyait tous les yeux,
On sait son nom, son sort; ce n'est plus un mystère;
C'est Montaigu.

JULIETTE.

Qu'entends-je ?

ALBÉRIC.

Oui, lui-même.

ROMÉO.

Mon père !
Ah ! je cours à l'instant embrasser ses genoux.

JULIETTE.

Modérez ce transport.

ALBÉRIC.

On dit que contre nous

Ses amis en secret à la haine s'excitent;
Que le comte Pàris, qu'ils pressent, qu'ils invitent,
Craignant de leur déplaire, ou regagné par eux,
Veut rompre son hymen, ou différer ses nœuds.

ROMÉO.

O joie! ô doux espoir! nouvelle inattendue!
A ma flamme, à mes vœux, quoi! vous seriez rendue!
Madame, se peut-il...

JULIETTE.

Employons ces momens
A nous bien consulter sur ces événemens.
Votre père aujourd'hui ne doit plus vous connaître;
A ses regards pourtant veuillez ne point paraître:
Il le faut, je le veux, je vous en fais la loi.
Si vous m'aimez encor, ne tentez rien sans moi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROMÉO, JULIETTE.

ROMÉO.

Oui, Ferdinand, madame, exauçant mes prières,
Veut reconcilier nos maisons et nos pères.
Il prévient leur querelle; il veut voir à jamais
Régner dans ses états la concorde et la paix.
Il doit venir ici, Montaigu doit s'y rendre.
Et si ce doux espoir ne vient point me surprendre,
Sa tentative adroite et ses efforts heureux
Réuniront bientôt ces vieillards généreux.
D'un si grand changement j'ai conçu l'espérance:
Mais sitôt qu'à nos yeux leurs cœurs d'intelligence
Auront éteint leur haine, abjuré leur courroux,
Dans ce même moment, je tombe à leurs genoux.
De ma naissance alors j'éclaircis le mystère.
On saura qui je suis; j'embrasserai mon père.
De notre hymen sacré les infaillibles nœuds
Confondront leurs maisons, leurs intérêts, leurs vœux.
Mais quelque sentiment de crainte et de tristesse
Vient se mêler pourtant à ma vive alégresse.
En sortant d'avec toi, sans l'avoir pu prévoir,

De mon père, un instant, le hasard m'a fait voir.
Il ne m'a point connu. Le temps sur son visage
A tracé ses sillons, a gravé son outrage.
Son état déplorable annonçait ses malheurs,
Et ses cheveux blanchis ont fait couler mes pleurs.
Quel effroyable sort a comblé ses misères?
Je tremble à m'éclaircir du destin de mes frères.
Mais en me retrouvant, son cœur trop enchanté
Consentira sans peine à ma félicité.
A notre amour enfin le ciel n'est plus contraire.

JULIETTE.

Pourrais-je, Roméo, te faire une prière?

ROMÉO.

Une prière, ô ciel! Ah! connais mieux tes droits,
Et donne à ton amant tes souveraines lois.

JULIETTE.

Tu vas voir Montaigu : ton ame en sa présence
Des doux effets du sang sentira la puissance.
Il ne faut qu'un moment : dans un premier transport
Tu lui déclarerais ta naissance et ton sort.
Et s'il nous conservait une haine éternelle,
Aux vœux de Ferdinand s'il se montrait rebelle,
Reconnu pour son fils, ton devoir contre nous
Te forcerait alors d'embrasser son courroux.
S'il se rend, sois son fils et reprends ta naissance;
Mais s'il ne se rend pas, garde encor le silence.
Peux-tu me le promettre?

ROMÉO.

Oui.

JULIETTE.

Si dans ce moment
Ton amour dans mes mains en prêtait le serment.

ROMÉO.

Je jure par mes feux, par toi, par Juliette,
D'exécuter ton ordre et la loi qui m'est faite.
Puisse le ciel vengeur, si j'enfreins cette loi,
Porter à mon rival ta tendresse et ta foi!

JULIETTE.

Il suffit. Mais on vient : c'est le duc et mon père.

SCÈNE II.

FERDINAND, CAPULET, ROMÉO, JULIETTE; GARDES DE FERDINAND, COURTISANS *qui sont à sa suite.*

FERDINAND, *à Capulet.*

Hé bien! de Montaigu vous voyez la misère.
C'est à vous, Capulet, à savoir aujourd'hui
Respecter ses malheurs et fléchir devant lui.
Dans quel état, ô ciel! il arrive à Vérone!

CAPULET.

J'ai pitié de ses maux, et son malheur m'étonne.
Mais aussi j'ai mes droits, et loin de lui céder...

FERDINAND.

Nous ignorons encor ce qu'il peut demander.
Comparez vos destins : vous voyez une fille,
Un fils, votre héritier, l'appui de sa famille,
Tout prêts par leur hymen, préparé sous vos yeux,

A soutenir l'éclat de leur nom glorieux.
Que Montaigu du moins vous apprenne à connaître
Que le plus grand bonheur peut bientôt disparaître.
Mais je l'entends.

SCÈNE III.

FERDINAND, MONTAIGU, CAPULET, ROMÉO, JULIETTE ; GARDES DE FERDINAND, COURTISANS *qui sont à sa suite* ; OFFICIERS *qui conduisent et accompagnent* MONTAIGU.

MONTAIGU, *aux officiers qui le conduisent.*

Cruels ! où veut-on m'entraîner ?
Qui m'appelle en ces lieux ? Qui m'y fait amener ?
(A Ferdinand.)
Qui vois-je ?

FERDINAND.

Votre duc. Craignez-vous sa présence ?
Je n'ai point envers vous usé de violence.
Je vous ai, comme ami, mandé dans ce palais
Pour prévenir la guerre avec les Capulets.

MONTAIGU.

Les Capulets ! O ciel !

FERDINAND.

Quel transport vous agite ?
Pourriez-vous seulement distinguer dans ma suite
Quel est ce sang fatal contre vous animé ?

MONTAIGU, *montrant Capulet.*

C'est lui ; voilà l'objet que ma haine a nommé.

CAPULET.

A ta haine en effet tu m'as dû reconnaître;
Mais la mienne à son tour prend plaisir à paraître,
Et s'il faut....

FERDINAND, *à Capulet.*

Capulet, à quoi sert ce courroux?
(A Montaigu.)
Montaigu, répondez. Hé! comment viviez-vous?
Au sein des bois caché, ce sort triste et sauvage
D'un héros tel que vous était-il le partage?
Vous avez donc quitté mes états sans regrets?

MONTAIGU.

Crois-tu qu'il soit si dur d'habiter les forêts?

FERDINAND.

Mais né dans la grandeur, dans l'éclat où nous sommes,
Quel charme y trouviez-vous?

MONTAIGU.

De n'y plus voir des hommes.

FERDINAND.

Leur aspect est-il fait pour offenser nos yeux?

MONTAIGU.

Tu les aimeras moins en les connaissant mieux.

FERDINAND.

Ces bois vous exposaient à leur féroce outrage.

MONTAIGU.

C'est à la cour des rois qu'il faut craindre leur rage.

FERDINAND.

Et vos enfans....

MONTAIGU.

Arrête, et romps cet entretien.

FERDINAND.

Ont-ils un sûr asyle?

MONTAIGU.

Ils n'appréhendent rien.

FERDINAND.

Leur sort....

MONTAIGU.

Je te l'ai dit, laisse là ce mystère.

FERDINAND.

Je respecte un secret que vous voulez me taire.
Mais puis-je sans douleur, sans être épouvanté,
Voir Montaigu languir dans cette adversité?
Reprenez votre éclat, votre rang, votre gloire.

MONTAIGU.

Je n'en ai plus besoin.

FERDINAND.

O ciel! Que dois-je croire?
D'où vient ce désespoir dans votre esprit troublé?

MONTAIGU.

Du malheur.

FERDINAND, *à part.*

De quels traits je le vois accablé!
(Haut.)
Quel sort! Dans mon palais, oubliant tout le reste,
Dissipez par degrés un chagrin si funeste.
Pour vous les Capulets n'ont plus d'inimitié.

CAPULET.

Pourrais-je à ses malheurs refuser la pitié?

MONTAIGU.

La pitié! toi! Grand dieu! si c'est là mon partage,

Rends-moi plutôt cent fois leur haine et leur outrage.

CAPULET.

Il pourrait t'exaucer.

MONTAIGU.

C'est là ce que je veux :
En me laissant en paix tu trahirais mes vœux.
Entre nos deux maisons la guerre est éternelle.

CAPULET.

Nous verrons qui des deux aura le sort pour elle.

MONTAIGU.

Ce n'est pas la victoire où tendent mes desirs ;
Mais à t'ouvrir le flanc je mettrai mes plaisirs.

CAPULET.

Va, plus hardi que toi, plus cruel....

MONTAIGU.

Tu peux l'être?

CAPULET.

Mon parti règne ici.

MONTAIGU.

Le mien t'attend peut-être.

CAPULET.

Il suffit.

MONTAIGU.

A ton choix.

FERDINAND.

Hé quoi! c'est sous mes yeux
Qu'éclatent sans respect vos transports odieux?
C'est ici, devant moi, qu'une égale furie
Vous pousse à déchirer le sein de la patrie.
Quel est donc l'ennemi qui nous vient attaquer?

Quels forts dois-je munir? Quel poste ai-je à marquer?
C'est vous qui dans Vérone, armés par la vengeance,
Rompez le frein sacré de toute obéissance,
Et qui, pour votre orgueil, chacun dans vos projets,
A la guerre civile entraînez mes sujets!
Que me font ces lauriers moissonnés à la guerre,
Si vous perdez l'état dont le ciel m'a fait père?
Ah! n'êtes-vous point las, avec un cœur si grand,
D'ouvrir tant de tombeaux, de verser tant de sang.
Capulet... Montaigu... Sachez mieux vous connaître.
Ayez quelque pitié du lieu qui vous vit naître.
Je ne vous parle ici que comme un citoyen.
Mon peuple est tout pour moi; ma grandeur ne m'est rien.

ROMÉO, *à Montaigu.*

Ah! seigneur, calmez-vous, et chassez tout ombrage.
L'infortune a sans doute aigri votre courage.
Sans haine et sans péril goûtez un sort plus doux.
Votre esprit apaisé nous réunira tous.
Capulet vous estime, et mon cœur vous révère.
J'aurai pour vous l'amour qu'un fils porte à son père.

JULIETTE.

Et moi, je puis, seigneur, jurer à vos genoux
Que la discorde enfin va cesser entre nous;
Et que mon père ici, s'il a pu vous déplaire,
Plus qu'une injuste haine a suivi sa colère.

FERDINAND.

Malgré vous, Montaigu, je vois couler vos pleurs.

MONTAIGU.

Oui : je pleure à-la-fois de rage et de douleurs.
Voilà sa fille.

FERDINAND.

Hé bien!...Venez, daignez me suivre.

ROMÉO.

Oubliez vos chagrins.

JULIETTE.

Et consentez à vivre.

MONTAIGU.

Je vivrais!

FERDINAND.

Quel motif vous en doit empêcher?

ROMÉO.

Pourquoi le taire, hélas?

JULIETTE.

Pourquoi nous le cacher?

FERDINAND.

Apprenez-moi....

MONTAIGU, *en mettant la main sur son sein.*

C'est là que ma douleur repose.
Jamais, jamais mortel n'en connaîtra la cause.

FERDINAND.

Furieux!

MONTAIGU.

Je le suis; ne crois pas m'apaiser.
Je hais : tu dois tout craindre et je puis tout oser.
Ta cour, tes Capulets, ton aspect m'importune.
Mes transports, grace au ciel, passent mon infortune;
(En montrant Capulet.)
Oui : puisqu'à mon souhait, mon cœur peut le haïr,
Ce cœur désespéré se plaît à la sentir.
(Au duc.)
Va, porte ailleurs tes vœux, ta faveur, ton estime.

Mais crains dans ta grandeur qu'on ne t'entraîne au crime.
Dans ton rang, malgré soi, l'on est souvent trompé.
Par vos ordres surpris l'innocent est frappé.
Je ne t'en dis pas plus. Je demeure à Vérone;
J'y traîne avec plaisir l'horreur qui m'environne,
Et ma haine et ma rage, et la mort et l'effroi.
Puisse aussi mon destin s'appesantir sur toi!
Pour tous les Capulets, ciel! invente un supplice
Qui les comprenne tous, dont ma douleur jouisse;
Que ta fureur sur eux servant mon désespoir
Paraisse avoir été par-delà ton pouvoir!

FERDINAND.

Holà, gardes, à moi.

ROMÉO.

Seigneur, qu'allez-vous faire?

JULIETTE.

Voyez ses cheveux blancs, respectez sa misère.

FERDINAND, *aux gardes.*

Il suffit : j'ai parlé.

MONTAIGU.

Cruels! n'avancez pas.
Ou dans l'instant plutôt donnez-moi le trépas.

FERDINAND.

(Aux gardes.) *(A Capulet et à Montaigu.)*
Qu'on le garde avec soin. Vous avez cru peut-être
Que j'aurais quelque peine à vous parler en maître.
Je connais les complots que je dois prévenir;
Et mon pouvoir encor suffit pour vous punir.
Ici pour un moment, gardes, qu'on le retienne.
Il pourra me fléchir, qu'à lui-même il revienne.

Mais ce moment passé, respecté dans ma cour,
Quel que soit son parti, qu'on l'entraîne à la tour.

MONTAIGU.

A la tour! sous mes pas, terre, entrouvre un abîme!
(Au duc.)
J'irai; mais tremble encore en frappant ta victime.
(Capulet sort.)

FERDINAND.

Gardes, vous lui rendrez le respect et l'honneur
Qu'on doit à la vieillesse, et sur-tout au malheur.

ROMÉO.

Ah! par grâce, seigneur, permettez que je reste
Auprès de ce vieillard en cet instant funeste.

FERDINAND.

J'y consens, demeurez.

SCÈNE IV.

MONTAIGU, ROMÉO.

ROMÉO.

Souffrez à vos genoux
Que j'ose avec respect vous attendrir pour vous,
Que de vos longs chagrins plus touché que vous-même
Je m'empresse à calmer leur violence extrême.
Mais au seul nom de tour d'où vient qu'en ce moment
Je vous ai vu saisi d'un soudain tremblement?

MONTAIGU.

Jeune homme, laisse-moi.

ROMÉO.

Votre sort est horrible.

Mais le duc vous honore; il n'est pas inflexible.
D'un mot si vous vouliez....

MONTAIGU, *remarquant les drapeaux.*

A qui sont ces drapeaux?

ROMÉO.

Seigneur, ils sont le prix de mes heureux travaux.
Dans le dernier combat....

MONTAIGU.

J'estime le courage.
Qui donc es-tu?

ROMÉO.

Seigneur, ma gloire est mon ouvrage.
Je ne suis qu'un soldat par degrés parvenu,
Fugitif dès l'enfance, à son père inconnu,
A qui votre misère arrache ici des larmes.

MONTAIGU.

Ses traits et ses discours ont pour moi quelques charmes;
Tu plains donc mes ennuis?

ROMÉO.

Au malheur destiné,
Ah! qui doit plus que moi plaindre un infortuné?

MONTAIGU.

Il m'émeut!

ROMÉO.

Oui, seigneur, je porte un cœur sensible.
A ce cœur confiant la feinte est impossible.
De tout mortel souffrant l'aspect m'est douloureux.
La pitié....

MONTAIGU.

Je te plains, tu vivras malheureux.

ROMÉO.

Au comble du bonheur, seigneur, j'aurais pu vivre.

MONTAIGU.

Conserve encor long-temps cette erreur qui t'enivre;
Bientôt ces jours heureux s'écouleront pour toi.

ROMÉO.

Mon bonheur cependant est placé près de moi.

MONTAIGU.

J'excuse en la plaignant ta facile imprudence.
Jeune homme, je le vois : la flatteuse espérance
Devant toi du bonheur aplanit les chemins.
Tu n'as pas encor lu dans le cœur des humains.
Tu ne sais pas encor ce qu'un pareil abîme
Peut cacher d'artifice et d'horreur et de crime,
Jusqu'où les passions et l'orgueil irrité
Peuvent porter leur haine et leur férocité.

ROMÉO.

Non, seigneur; mais je sais ce que peut la nature,
Ce qu'est un tendre amour, une ardeur vive et pure.
Je sais sur-tout, je sais qu'en des momens si doux
Le plus cher des penchans m'entraîne ici vers vous;
Qu'en un combat pour vous, prêt à tout entreprendre,
Contre qui que ce fût, je courrais vous défendre.
Ah! daignez vous prêter à mes embrassemens;
Ils sont d'un cœur sans fard les vifs empressemens.
Je vous jure un respect, un dévoûment sincère.
Je serai votre fils, tenez-moi lieu de père.
Comme mes propres maux, je ressens vos douleurs.
Laissez entre vos bras, laissez couler mes pleurs.
Mais pourquoi de votre ame écarter l'espérance?

Du destin mieux que moi vous savez l'inconstance,
Peut-être un grand bonheur va vous être rendu.
Adoucissez, calmez votre esprit éperdu :
Croyez que.... Mais je vois la cohorte odieuse
Qui prête à vous mener dans une tour affreuse....

MONTAIGU, *aux gardes, en les suivant.*

Je suis prêt.

ROMÉO.

Attendez....

MONTAIGU.

Ami, va, songe à toi,
Trouve enfin le bonheur; il n'est plus fait pour moi.

(Les soldats emmènent Montaigu.)

SCÈNE V.

ROMÉO, JULIETTE.

ROMÉO, *aux gardes qui emmènent Montaigu.*

He! quoi vous l'arrêtez! ô contrainte cruelle!

JULIETTE.

Ton cœur à tes sermens a-t-il été fidèle?
T'es-tu bien souvenu...?

ROMÉO.

Serment trop odieux!
Vous le voyez, barbare, on l'entraîne à mes yeux.

JULIETTE.

Tu nous aurais perdus par un aveu sincère.

ROMÉO.

Dans les fers cependant j'entends gémir mon père.

SCÈNE VI.

ROMÉO, JULIETTE, FLAVIE.

FLAVIE.

Tout un parti, madame, en sa faveur ému,
Bientôt de sa prison va tirer Montaigu :
Et nous tremblons alors, avec quelque apparence,
Que voyant Capulet, ces rivaux en présence
Ne s'arrachent la vie, et qu'un combat affreux
N'immole l'un ou l'autre, ou peut-être tous deux.
On craint pour Capulet, pour vous, pour votre frère.

JULIETTE.

O ciel! si mon amant allait tuer mon père!
Si d'un combat entre eux.. Ah! seigneur, j'en frémis!
Mais vous épargnerez de si chers ennemis.
Songez que Capulet, que Thébaldo....

SCÈNE VII.

ROMÉO, JULIETTE, ALBÉRIC, FLAVIE.

ALBÉRIC.

Madame,
Votre père irrité, que le dépit enflamme,
Apprend qu'à haute voix d'insolens factieux
L'accusent de n'oser se montrer à leurs yeux.
Il va dans ce moment, suivi de votre frère,
Sortir de ce palais, et braver leur colère.

JULIETTE.

Je cours les arrêter. *(Elle sort avec Flavie.)*

SCÈNE VIII.

ROMÉO, ALBÉRIC.

ROMÉO.

Toi, mon ami, suis-moi.

ALBÉRIC.

On en veut à tes jours, je combats avec toi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROMÉO, ALBÉRIC.

ALBÉRIC.

Ou vas-tu? suis mes pas, crains d'entrer en ces lieux.

ROMÉO.

Je veux voir Juliette, et mourir à ses yeux.

ALBÉRIC.

As-tu donc oublié que ta main meurtrière
Vient presque en ce moment de la priver d'un frère,
Que ton épée encore est teinte de son sang?

ROMÉO.

Par pitié! cher ami, plonge-la dans mon flanc.

ALBÉRIC.

Quitte au plutôt ces murs; ta douleur indiscrète
Du crime de ta main instruirait Juliette.
Qu'elle ignore du moins, dans cet événement,
Que son frère a péri des coups de son amant.
Mais quel bonheur, ami, que la bonté céleste
M'ait seul rendu témoin d'un combat si funeste!
A ce trouble inoui ne t'abandonne pas.

ROMÉO.

Penses-tu que sa sœur survive à son trépas?

ALBÉRIC.

Fuis de tes ennemis l'implacable colère.

ROMÉO.

Tu sais que sans sa mort j'allais perdre mon père,
Que c'est à ce prix seul que j'ai pu le sauver.
Malheureux!

ALBÉRIC.

Il n'est plus; songe à te conserver.
Capulet ou sa fille à l'instant va paraître,
Du trouble de tes sens songe à te rendre maître.

ROMÉO.

Ah! je la vois, sortons.

(Albéric sort.)

SCÈNE II.

ROMÉO, JULIETTE.

JULIETTE.

Cher Roméo, c'est moi.
Mon cœur plein de sa flamme a volé devant toi.
Le tien, je le vois trop, s'attendrit pour ton père.
Où l'a conduit l'excès d'une aveugle colère!
Enfin, malgré l'éclat du plus ardent courroux,
Le bruit d'aucun malheur n'est venu jusqu'à nous.
Dans tes maux cependant l'amour qui nous possède
N'offre-t-il qu'à moi seule un charme à qui tout cède?
Aurions-nous donc perdu ce droit des malheureux,
De confondre leur peine et de gémir entre eux!
Hélas! pour deux amans que le destin rassemble,
C'est un plaisir bien doux que de souffrir ensemble!
Laisse à ta Juliette apaiser tes douleurs.

ROMÉO.

Combien le ciel sur nous répandra de malheurs!

JULIETTE.

D'où vient dans ton esprit ce funeste présage?

ROMÉO.

J'entrevois nos destins, je crains plus d'un orage.

JULIETTE.

Nous les vaincrons.

ROMÉO.

Peut-être.

JULIETTE.

Eh! qui doit t'alarmer?
Tes vertus, tes exploits par-tout te font aimer;
Ton souverain t'admire, et les yeux de mon père
Ne t'ont point jusqu'ici distingué de mon frère:
De ce frère sur-tout tu sais que l'amitié
De tes moindres chagrins prit toujours la moitié;
Que pour sauver ta vie il donnerait la sienne.

ROMÉO.

Que n'ai-je au même prix perdu cent fois la mienne!

JULIETTE.

Par quel destin deux cœurs l'un vers l'autre entraînés
A se haïr entre eux étaient-ils destinés?

ROMÉO.

Puisse, en ce jour fatal, l'aspect de nos misères
Ne pas fléchir trop tard la fureur de nos pères!

JULIETTE.

Dans quelque heureux instant, impossible à prévoir,
La nature et nos pleurs sauront les émouvoir.
Nous n'avons pas encore à gémir sur leurs crimes:

Leur courroux dans nos bras n'a point pris de victimes.
Soit erreur, soit raison, mon cœur dans l'avenir
Se figure un moment qui pourra nous unir.
Je t'adore, et tu vis. Puissant par sa famille,
Mon père y voit briller et son fils et sa fille :
Son fils sur-tout, son fils va bientôt à ses yeux
Allumer les flambeaux d'un hymen glorieux.
Quel jour, pour tous les miens, d'alégresse et de gloire !

SCÈNE III.

ROMÉO, JULIETTE, FLAVIE.

FLAVIE.

Ah! madame, apprenez....

JULIETTE.

O ciel! que dois-je croire?
Mon esprit alarmé d'un trop juste soupçon....

FLAVIE.

Le cruel Montaigu n'est plus dans sa prison;
Ses amis rassemblés en ont forcé la porte:
Mais à peine il en sort, que libre et sans escorte,
Rencontrant Capulet seul, l'épée à la main,
Ils commencent entre eux un combat inhumain.
Déja le coup mortel menaçait votre père;
A l'heureux Montaigu s'oppose votre frère;
Lorsqu'entre eux deux soudain un nouveau combattant
Accourt, l'atteint, le perce, et s'échappe à l'instant.

JULIETTE.

Ah, ciel!...quoi! l'assassin...

FLAVIE.

Oui, madame, on l'ignore.

JULIETTE.

Et mon père....

FLAVIE.

Courbé sur un fils qu'il adore,
Il lui jure en pleurant, furieux, éperdu,
De venger par le sang le sang qu'il a perdu.

JULIETTE.

O mon cher Thébaldo! qu'on me laisse à moi-même!

(Flavie sort.)

SCÈNE IV.

ROMÉO, JULIETTE.

JULIETTE, *à Roméo qui va pour sortir.*

Tu me fuis, Roméo, dans ma douleur extrême!
O ciel! mon frère est mort! ô regrets superflus!
Pleure avec moi du moins ton ami qui n'est plus.
Voilà donc ce bonheur dont j'embrassais l'image!
Quel monstre a dans son sang rassasié sa rage?
Cher frère, en cet instant qui m'aurait dit, hélas!
Que je devais sitôt déplorer ton trépas!
Je vois, cher Roméo, quel chagrin te consume:
De mes ennuis profonds tu ressens l'amertume.
Ah! quel autre que toi, dans mes justes douleurs,
Doit consoler ma peine et partager mes pleurs!
Il semble en ce moment que le ciel m'ait d'avance
Pour soutenir ce coup ménagé ta présence.
Mais tu frémis, ô ciel! et sembles te cacher.

ROMÉO.

Par pitié! de tes bras laisse-moi m'arracher.

JULIETTE.

D'où vient cette douleur immobile, muette?
Si c'était....

ROMÉO.

Justes cieux!

JULIETTE.

Roméo!

ROMÉO.

Juliette!

JULIETTE.

Ah! barbare, mon frère a péri par tes coups.

ROMÉO.

Frappe; voilà mon cœur, assouvis ton courroux.

JULIETTE.

Ah, ciel!

ROMÉO.

Veux-tu ma mort?

JULIETTE.

Je veux...cruel!

ROMÉO.

Prononce.
(En mettant la main sur son épée.)
Tu n'as qu'à dire un mot, et voilà ma réponse.

JULIETTE.

Qu'as-tu fait, malheureux!

ROMÉO.

L'avais-je pu prévoir?
Mon père allait périr, j'ai rempli mon devoir.

De son péril pressant l'image inattendue
A troublé dans mon sein la nature éperdue.
J'ai couru, j'ai frappé. Céder à mon amour,
C'était ôter la vie à qui je dois le jour.
Je suis envers tes feux un ingrat, un perfide;
Mais je n'ai pas été du moins un parricide:
Chargé d'un tel forfait, à moi-même odieux,
J'aurais cru t'offenser de paraître à tes yeux.
J'ai pris d'un Montaigu le féroce courage;
Du sang des Capulets prends à ton tour la rage.
Ton père doit rentrer enflammé de courroux;
Je vais m'offrir sans arme au-devant de ses coups.
Je mettrai dans ses mains, soumis et sans défense,
Ce fer souillé d'un sang qui lui crîra vengeance,
Et je mourrai content, si le mien dans ces lieux
Calme au moins tes regrets en coulant sous tes yeux.

JULIETTE.

Garde-toi d'écouter cette farouche envie!
Ah, barbare! et c'est moi qui tremble pour ta vie!
Quel attrait tout-puissant me force, en mon malheur,
A chercher dans toi seul un charme à ma douleur?
Pardonne, ô mon cher frère! à ma douleur extrême!
Tu connus notre amour, tu l'approuvas toi-même.
Que dis-je? Ah! sans frémir peux-tu me voir, hélas!
A qui perça ton flanc pardonner ton trépas?
Roméo, par ce ciel, par ton bras que j'implore,
Punis-moi du forfait de t'adorer encore.
Arrache-moi la vie, ou sauve à mon devoir
Le coupable plaisir que je prends à te voir.
Adieu, séparons-nous; n'attends pas que mon père

Soit instruit dans quel sang il doit venger mon frère.
Il en est temps encore, échappe à son courroux :
Va, mets les flots, les mers, mets le monde entre nous :
Sois sûr qu'en quelques lieux où le destin te jette
Tu vivras à jamais au cœur de Juliette :
Va, mes feux te suivront, j'en atteste l'amour,
Par-tout où tu verras la lumière du jour.
N'attends pas qu'à mes yeux elle te soit ravie.
Je t'accorde ta grace, accorde-moi ta vie :
Que ce soit là le prix, ce n'est pas trop pour moi,
De ce frère immolé que j'ai perdu par toi.

SCÈNE V.

CAPULET, ROMÉO, JULIETTE.

CAPULET.

Viens, suis-moi, Dolvédo : viens seconder ma rage,
Viens venger mon fils mort, viens laver mon outrage.

ROMÉO, *à part.*

Contre qui? Ciel!

CAPULET.

Mes yeux n'ont point vu l'assassin,
Mais Montaigu....

ROMÉO.

Qui! lui!

CAPULET.

Cours lui percer le sein.
Mon ami, mon vengeur, c'est dans toi que j'espère.
Vois ces cheveux blanchis, vois ces larmes d'un père.

Tes exploits, ces drapeaux attestent ton grand cœur.
Il est dans ton destin de revenir vainqueur.
Mon bras, ce bras tremblant que trop d'ardeur anime,
En prodiguant ses coups manquerait sa victime.
Va trouver Montaigu, qu'il meure, et dans ces lieux
Apporte-moi son cœur palpitant à mes yeux.
Ne prescris point de borne à ma reconnaissance;
Je t'adopte pour fils, adopte ma vengeance.
Va, pars, combats, triomphe, et revolant vers moi,
Si mon fils est vengé, je le retrouve en toi.

ROMÉO.

Qu'exigez-vous?

CAPULET.

D'où vient ce trouble et ce silence?
J'ai recours à ton bras, et ta valeur balance?

ROMÉO.

Ah, ciel!

CAPULET.

C'en est assez: viens, ma fille, avec moi.
Vainement au besoin j'ai compté sur sa foi.
Je rougis pour tous deux qu'un guerrier sans courage
M'ait fait à tes regards essuyer cet outrage:
Mais du comte Pàris tu sais la passion;
Offre-toi pour conquête à son ambition.
S'il faut périr pour toi, la mort lui sera chère.
Viens, suis mes pas.

JULIETTE.

Seigneur....

CAPULET.

Tu gémis!

JULIETTE.

O mon père!

CAPULET.

Que vois-je? quel soupçon m'éclaire en ce moment?
D'où naît cet embarras, ce long étonnement?

JULIETTE.

Ah, dieu!

CAPULET.

S'il était vrai qu'au sein de ma famille
(Regardant Roméo).
Un séducteur au crime eût entraîné ma fille!
Si cet indigne amour s'était seul opposé,
A l'hymen que tantôt mon choix a proposé....

JULIETTE.

Où suis-je?

CAPULET.

Tu rougis, serais-tu criminelle?

JULIETTE.

Seigneur....

CAPULET.

Si je croyais....

JULIETTE.

Souffrez qu'au moins....

CAPULET.

Rebelle...

(Mettant la main à son épée.)

ROMÉO.

Arrête, Capulet, écoute, et connais mieux
L'objet de ton courroux: vois dans un furieux,
Que toi-même élevais au sein de ta famille.

Un monstre qui se hait, qui brûle pour ta fille,
Un ingrat qui t'outrage, un fils de Montaigu,
Roméo.

JULIETTE.

Qu'as-tu dit ?

CAPULET.

Grand dieu ! qu'ai-je entendu ?

ROMÉO.

Apprends tous mes forfaits : cette main sanguinaire,
Je viens de la plonger dans le flanc de son frère.

CAPULET.

De mon fils !

JULIETTE.

Malheureux !

CAPULET.

O vengeance ! ô fureur !
Barbare, défends-toi.

ROMÉO.

Frappe, voilà mon cœur.

JULIETTE.

Arrêtez.

CAPULET.

Défends-toi.

ROMÉO.

Non, cède à ta colère.
Tu dois venger ton fils, j'ai dû sauver mon père.

JULIETTE.

Arrêtez.

CAPULET.

Fille ingrate, et tu retiens mon bras !

A ma juste fureur tu n'échapperas pas,
Lâche; tu sens trop bien cet indigne avantage
Que ta main sans défense oppose à mon courage.
Va, cesse d'exciter mes transports furieux;
Epargne à mes regards ton aspect odieux.

SCÈNE VI.

CAPULET, ROMÉO, JULIETTE, *un officier du duc.*

L'OFFICIER.

De vos malheurs instruit, le duc au moment même
Veut adoucir, seigneur, votre douleur extrême.
De consoler un père il se fait un devoir.
Il vient.

CAPULET.

C'est donc à moi d'implorer son pouvoir.
(A Roméo.)
Ne crois pas m'échapper : les combats, les supplices,
Tout est égal pour moi, pourvu que tu périsses.
(A sa fille.)
Suivez mes pas.
(Il sort.)

ROMÉO, *à Juliette.*

Ah! parle, et l'attendris pour moi.

JULIETTE.

Va, nous mourrons ensemble, ou je vivrai pour toi.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

FERDINAND, CAPULET.

FERDINAND.

Je suis loin, Capulet, de condamner vos larmes.
Oui, la raison d'abord nous prête en vain ses armes;
On est homme, on gémit : mais enfin vos douleurs
Ne se guériront point par de nouveaux malheurs.
Craignez qu'en expirant votre fille rebelle
N'éteigne une maison qui peut revivre en elle.
Pardonnez, croyez-moi.

CAPULET.

Prince, que dites-vous?
Mon fils....

FERDINAND.

Par nos regrets le ranimerons-nous?
Roméo vous est cher; sa vertu, sa vaillance,
Votre bonté sur-tout vous parle en sa défense:
Ajoutez, s'il le faut, que moi-même aujourd'hui,
Cherchant à vous fléchir, j'ai supplié pour lui.
J'honore dans vos pleurs l'amitié paternelle;
Mais si pour adoucir votre perte cruelle,

Les plus nobles emplois, les rangs, les dignités,
Si ma reconnaissance....

CAPULET.

Ah! seigneur, arrêtez.

FERDINAND.

Laissez-moi, comme vous, sentir votre infortune
Notre sort est d'être homme, il nous la rend commune.
Ne croyez pas pourtant qu'à gémir destiné,
Vous soyez seul à plaindre et seul infortuné.
Combien de fois mes yeux ont répandu des larmes!
Je n'entrevois par-tout que des sujets d'alarmes.
Par le duc de Mantoue en secret excités,
Mes sujets contre moi sont presque révoltés.
Ce parti veut ma perte, il espère en silence
Que vos maisons bientôt rallumant leur vengeance,
Capulets, Montaigus, l'un par l'autre immolés,
Portant l'effroi, la mort sur nos bords désolés,
Il détruira sans peine, en ce désordre extrême,
Un état divisé, déchiré par lui-même.
Eteignez à jamais les flambeaux détestés
Qu'entre vos deux maisons la discorde a jetés.
Montaigu n'a qu'un fils, il vous reste une fille:
Si l'hymen unissait l'une et l'autre famille!
C'est la patrie en pleurs qui vous prie à genoux:
Elle emprunte ma voix: la repousserez-vous?
Ne croyez pas par-là ternir votre mémoire;
Cet effort de vertu comblera votre gloire:
On dira quelque jour: « Capulet outragé
« Volait à sa vengeance, et ne s'est point vengé;
« Il sut à son devoir immoler sa furie,

« Il exauça son prince, il sauva sa patrie;
« L'intérêt de l'état fut sa suprême loi »!

CAPULET.

Ainsi donc Montaigu va l'emporter sur moi!

FERDINAND.

Le triomphe est pour vous : ah! loin d'être inflexible,
Lui-même à vos douleurs il s'est montré sensible.
En retrouvant un fils, les plus doux mouvemens
Ont remplacé sa haine et ses ressentimens.
Instruit par Roméo quelle était sa naissance,
J'ai mandé dès l'instant son père en ma présence.
Ils se sont vus l'un l'autre, et des signes certains
Ont du fils à mes yeux éclairci les destins.
La nature a parlé : par le cri le plus tendre
Dans le fond de leurs cœurs le sang s'est fait entendre.
J'en ai versé des pleurs. Ils me pressaient tous deux
D'adoucir vos transports, de vous fléchir pour eux,
D'obtenir un pardon qu'ils n'osent plus prétendre.
Tous les deux, par mon ordre, ils vont ici se rendre:
Mais les voici.

CAPULET.

Grand dieu!

FERDINAND.

Montrez-vous citoyen.

SCÈNE II.

FERDINAND, MONTAIGU, CAPULET, ROMÉO.

FERDINAND.

Paraissez, Montaigu, venez, ne craignez rien,

Capulet vous pardonne.

MONTAIGU.

O ciel! le puis-je croire?
As-tu bien sur toi-même emporté la victoire?
Ton cœur s'est-il dompté?

CAPULET.

J'ai triomphé de moi.
Mais, en te pardonnant, je n'ai rien fait pour toi.

FERDINAND.

Ah! laissez-nous penser qu'en oubliant l'offense
Vous cédez sans effort à la seule clémence.

ROMÉO.

(Au duc.) *(A Montaigu.)*
O mon prince! O mon père! En des momens si doux
(Tombant aux pieds de Capulet.)
Souffrez que comme un fils j'embrasse ses genoux.

CAPULET.

Que fais-tu, Roméo?

MONTAIGU.

Sois touché par ses larmes.

CAPULET.

Crois-tu donc que la haine ait pour moi tant de charmes!

MONTAIGU.

Je le vois, la vengeance a pour toi peu d'appas.
Tu ne sais point haïr.

FERDINAND.

Vous ne vous trompez pas,
J'ai surpris la pitié dans son ame attendrie.
Ah! tous les deux enfin vivez pour la patrie.

MONTAIGU.

Je joins mes vœux aux siens.

FERDINAND.

Mes amis, faisons mieux :
Qu'un accord si touchant éclate à tous les yeux.
Parmi tous ces tombeaux, au sein de ces ténèbres
Où dorment vos aïeux sous des marbres funèbres,
Devant mon peuple et moi renouvelez tous deux
Le serment d'une paix qui fut jadis entre eux.
Jurez sur leurs cercueils, et sous ces voûtes sombres,
En attestant leurs noms, et leur cendre, et leurs ombres
De tourner désormais contre nos ennemis
Le fer que dans vos mains la discorde avait mis;
De former entre vous une auguste alliance
Où votre haine expire, où l'amitié commence;
Et de rendre à l'État le sang et les guerriers
Dont l'ont privé cent fois vos combats meurtriers :
Ainsi femmes, enfans, chacun dans l'Italie
Consacrera le jour qui vous réconcilie :
Ainsi tous mes sujets, les larmes dans les yeux,
Porteront à l'envi vos vertus jusqu'aux cieux.
Dès-lors plus de complots, de meurtres, de vengeance;
Je tiendrai de vous seuls ma gloire et ma puissance,
Et vous donnant des lois, mes desirs les plus doux
Seront de mériter des sujets tels que vous.
Vous êtes attendris, vos soupirs vous trahissent.

MONTAIGU.

Consens-tu, Capulet, que nos maisons s'unissent?

FERDINAND.

Oui, son cœur vous pardonne, et j'en réponds pour lui.

CAPULET.

Vois donc ce que pour toi j'aurai fait aujourd'hui.
L'État, mon souverain, sur ma cruelle offense
Malgré le cri du sang emportaient la balance;
Mais dût encor ce sang se plaindre et s'indigner,
C'est à toi maintenant que je veux pardonner.
Je vis, mon fils n'est plus, lorsque le tien respire;
Il demande vengeance, et ma vengeance expire:
C'est dans ce même jour, dans ce même palais,
Qu'avec ses meurtriers j'aurai conclu la paix.
Ma haine, Montaigu, s'éteint avec la tienne;
Dans la main de ton fils j'ose mettre la mienne.
Est-ce assez te prouver par cet effort sur moi,
Que tu peux sans péril te livrer à ma foi?
Ennemi, sur tes jours j'étais prêt d'entreprendre;
Ami, je donnerais les miens pour te défendre.
Tu vois, pour m'acquérir, qu'il t'en a peu coûté;
J'oublie, en le pleurant, le bien qui m'est ôté,
Et je paie à ton fils, dans ma douleur funeste,
Le sang qu'il m'a ravi par le sang qui me reste.

ROMÉO.

Ah! mon père! ah! seigneur! après tant de bienfaits,
Comment envers vous nous acquitter jamais?

SCÈNE III.

FERDINAND, MONTAIGU, CAPULET, ROMÉO, *un* OFFICIER *du duc.*

L'OFFICIER.

Prince, des ennemis répandus par la ville,
Espérant quelque trouble à leurs projets utile,

N'attendent en secret, tout prêts à se montrer,
Que l'instant de paraître et de se déclarer :
Et l'on craint....

FERDINAND.

C'est assez : je vais en diligence
Tout voir, tout prévenir, et tout mettre en défense.
Je sors ; vous, Capulet, commandez mes soldats.

(Ferdinand sort avec l'Officier.)

SCÈNE IV.

MONTAIGU, CAPULET, ROMÉO.

CAPULET.

Et toi, dans ce palais, quand je n'y serai pas,
Agis, dispose, ordonne, et règne en ma famille.
Sans crainte entre tes mains je laisse ici ma fille.
Va, je ne sais aimer ni haïr à demi.
Prends hautement chez moi tous les droits d'un ami ;
Et si (ce que jamais mon cœur ne pourrait croire)
La moindre haine encor vivait en ta mémoire,
Souviens-toi seulement, pour raffermir ta foi,
A quel prix, Montaigu, j'ai dû compter sur toi.

(Il sort.)

SCÈNE V.

MONTAIGU, ROMÉO.

ROMÉO.

Ah ! que sur nous la foudre éclate et nous dévore,
Plutôt que dans nos cœurs la haine existe encore !

MONTAIGU.

Es-tu mon fils?

ROMÉO.

Seigneur...vous me faites trembler.

MONTAIGU.

Prévois-tu quels secrets je vais te révéler?

ROMÉO.

Que dites-vous?

MONTAIGU.

Écoute, et rassemblant d'avance
Ce que l'homme eut jamais de force et de constance,
Que ton ame à ma voix se prépare à frémir.

ROMÉO.

Parlez....

MONTAIGU.

Sois immobile, et songe à t'affermir.
Tantôt, sans soupçonner ces terribles mystères,
Tu voulais être instruit du destin de tes frères,
Ils ne sont plus.

ROMÉO.

O ciel?

MONTAIGU.

Loin de ces murs affreux
Je crus chez les Pisans devoir fuir avec eux.
Hélas! disais-je : enfin, voici donc un asyle,
Pour moi, pour mes enfans, rempart sûr et tranquille.
D'où n'approcheront plus les piéges du trépas :
La vengeance attentive y marcha sur mes pas;
Un monstre ingénieux, un tigre impitoyable
D'un complot supposé me fit juger coupable,

Et sans que du forfait on daignât m'informer,
Dans une tour fatale on me vint enfermer.

ROMÉO.

Avec vos enfans ?

MONTAIGU.

Oui : prête l'oreille au reste.
Déja depuis trois jours dans mon cachot funeste,
Je sentais dans mon sein s'amasser la terreur,
Quand d'un songe effrayant la prophétique horreur
Offrit à mes esprits la plus fatale image.
Je m'éveillai tremblant, plein d'un affreux présage.
Je cherchais dans moi-même, immobile et glacé,
Quel était ce malheur par mon songe annoncé.
Mes fils dormaient; j'y cours; leurs gestes, leurs visages,
Sur mon sort tout-à-coup éclairant mes présages,
De la faim sur leur lit exprimaient les douleurs;
Ils s'écriaient : « Mon père », et répandaient des pleurs.
Nous nous levons, on vient; nous attendions d'avance
L'aliment qu'on accorde à la simple existence.
Chacun se tait; j'écoute; et j'entends de la tour
La porte en mur épais se changer sans retour.
Je fixai mes enfans sans parole et sans larmes,
J'étais mort... Ils pleuraient... je cachai mes alarmes;
Mais lorsqu'enfin (soleil, devais-tu te montrer ?)
Dans eux tous à-la-fois je me vis expirer,
Je dévorai ces mains. Renaud me dit : « Mon père,
« Vis, tu nous vengeras ». Raymond, Dolcé, Sévère,
M'offrirent à genoux leur sang pour me nourrir,
Et chacun d'eux ensuite acheva de mourir.

ROMÉO.

Qu'ai-je entendu? grand dieu!

MONTAIGU.

Puisqu'il me faut poursuivre,
Je restai seul vivant, mais indigné de vivre.
Ma vue en s'égarant s'éteignit à la fin,
Et ne pouvant mourir de douleur ni de faim,
Je cherchai mes enfans avec des cris funèbres,
Pleurant, rampant, hurlant, embrassant les ténèbres;
Et les retrouvant tous dans ce cercueil affreux,
Immobile et muet, je m'étendis sur eux.
Mon cachot fut ouvert; mes amis en furie,
Venant pour me sauver....

ROMÉO.

Ah! de sa barbarie
Vous dûtes bien, je crois, punir un inhumain!

MONTAIGU.

Il n'avait point d'enfans. Tourmenté par la faim,
Je courais, furieux, dans ma rage homicide,
Sur ses flancs acharné, dévorer un perfide....
Le barbare! il venait, plein de gloire et de jours,
Tranquille, et sans douleurs, d'en terminer le cours.

ROMÉO.

Ainsi donc sans objet, où porter vos vengeances?

MONTAIGU.

Cet objet est, mon fils, plus près que tu ne penses.

ROMÉO.

Ah! je cours sur vos pas le voir et l'immoler.

MONTAIGU.

Peut-être avant le coup ton bras pourra trembler.

ROMÉO.

Qui dois-je enfin punir ?

MONTAIGU.

Un traître, un téméraire,
De l'auteur de mes maux le détestable frère,
Capulet.

ROMÉO.

Lui !

MONTAIGU.

Lui-même.

ROMÉO.

Ah ! pour un tel dessein,
Ou changez de victime, ou changez d'assassin.

MONTAIGU.

Non, ce n'est pas son sang qu'il faut verser encore ;
C'est le sang d'un objet qu'il chérit, qu'il adore,
Qui tient à son amour par un si fort lien,
Qu'en lui perçant le cœur, tu perceras le sien ;
C'est l'objet en qui seul vit encor sa famille,
C'est son unique espoir, c'est son sang, c'est sa fille,
C'est Juliette enfin.

ROMÉO.

Seigneur, les plus beaux feux
Dès long-temps, pour jamais, nous ont unis tous deux.

MONTAIGU.

Et tu ne trembles pas qu'en ma fureur extrême
Mon bras, sur cet aveu, ne t'immole toi-même ?

ROMÉO.

Voyez à quel forfait vous voulez m'engager !
Une amante.... un vieillard....

MONTAIGU.

Je cherche à me venger.

ROMÉO.

Et qu'ont-ils fait?

MONTAIGU.

Grand dieu! ce qu'ils ont fait, perfide!
Et c'est-là ta réponse au transport qui me guide!
Du bourreau de mes fils je vois le sang affreux,
Et c'est ton lâche cœur qui s'attendrit pour eux!
Ce qu'ils ont fait! demande aux tigres en furie,
Lorsqu'un dard dans leurs flancs accroît leur barbarie,
S'ils sauraient inventer ces monstrueux tourmens,
De faire aux yeux d'un père expirer ses enfans.
Ce qu'ils ont fait! demande à tes malheureux frères,
Quand la faim par degrés éteignait leurs paupières,
Dans ce cachot de mort, s'ils ont dû soupçonner
Qu'un jour aux Capulets je pourrais pardonner.
Ce qu'ils ont fait! dis, traître, et quels étaient leurs crimes,
Quand, fixant à mes pieds de si chères victimes,
Je les vis, tous en pleurs, pour moi seul s'attendrir,
Et m'offrant à genoux leur sang pour me nourrir?
Ce qu'ils ont fait! barbare! ah! le ciel en colère
M'a privé du seul bien qui flattait ma misère:
C'eût été sur un monstre, au gré de mes desirs,
D'assouvir ma vengeance, en comptant ses soupirs,
D'observer ses douleurs, de suivre à cet indice
La lenteur du trépas, et l'horreur du supplice.
Le cruel chez les morts, tranquille et sans effroi,
S'est, au sein des tombeaux, retranché contre moi;
Et quand je trouve un fils, fameux par son courage,

Qui m'est exprès rendu pour se joindre à ma rage,
Lorsqu'aucun Capulet ne peut plus m'échapper,
Quand je n'ai qu'à vouloir, quand il n'a qu'à frapper,
A ses indignes feux c'est lui qui s'abandonne!
Je ne sais quel amour et l'enchaîne et l'étonne!
C'est lui qui délibère, et qui même aujourd'hui
Craindrait, en ce palais, de me servir d'appui.

ROMÉO.

Quel reproche odieux me faites-vous entendre?
Plutôt mourir cent fois que ne pas vous défendre!
Malheureux! Eh! quoi donc! avez-vous prétendu
Que pour de tels forfaits je vous serais rendu?
A peine mon ami dans un cercueil repose;
A peine, pour sceller la paix qu'on lui propose,
Un vieillard généreux vous livre sans soupçon
Son propre sang, son cœur, son palais, sa maison;
A peine entre vos bras il a remis sa fille,
Que pour exterminer lui, son nom, sa famille,
Sortant de l'embrasser, vous exigez soudain
Que je plonge à sa fille un poignard dans le sein!
Seigneur, je suis soldat; pour venger votre outrage,
J'emploîrai, s'il le faut, la force, le courage:
Ce bras ne sait user que de moyens permis,
Et se teindre avec gloire au sang des ennemis.
Au chemin de l'honneur montrez-moi la vengeance:
Vous connaîtrez alors si Roméo balance.
J'aspire à vous servir, je le veux, je le doi;
Mais s'il s'agit d'un crime, il n'est pas fait pour moi.

MONTAIGU.

Qu'entends-je? et quel est donc l'excès de mes misères!

Tel est l'horrible sort de tes malheureux frères,
Que tout trahit leur cause, et qu'après leur trépas
Ils demandent vengeance, et ne l'obtiennent pas.
Sais-tu ce qui soutient ma vie infortunée?
Sais-tu jusqu'à ce jour comment je l'ai traînée?
Sais-tu, quand je sortis de la funeste tour,
Sur quels sauvages bords, dans quel affreux séjour,
Par mon trouble égaré, je courus, loin du monde,
Ensevelir vingt ans ma douleur vagabonde?
Au mont de l'Apennin je fus vingt ans caché:
C'est-là que, fugitif, dans des antres couché,
Implacable ennemi de la nature entière,
Ne pouvant à mon gré voir s'embraser la terre,
Oubliant à jamais mon rang et ma maison,
A force de douleur privé de la raison,
Aidé pour tout secours des soins d'un misérable,
Qui dans moi, par pitié, vit encor son semblable,
Nourri par ses bontés, quelquefois dans ses bras
Par des sons mal formés invoquant le trépas,
Trouvant le ciel, la nuit, la lumière importune,
Caché sous ces lambeaux de la vile infortune,
Dans l'horreur des forêts, sous des rochers affreux,
J'appelais à grands cris mes enfans malheureux,
Indigné d'y trouver, dans son sommeil paisible,
A mes longs désespoirs la nature insensible.
C'est-là que tout-à-coup, plein de trouble et d'effroi,
Mes quatre fils mourans s'offraient tous devant moi...
Je crois les voir encore... Oui, voilà leurs visages,
Leurs traits, leur port...

ROMÉO.

Mon père, écartez ces images.

MONTAIGU.

Grand dieu! pour un moment suspendez mes douleurs:
Voyez ces cheveux blancs, daignez tarir mes pleurs.

ROMÉO.

O ciel!

MONTAIGU.

Il en est temps, souffrez que je succombe.
Pour revoir mes enfans, plongez-moi dans la tombe.
Je sens que je chancelle....

ROMÉO.

Ah! du moins que mes bras....

MONTAIGU.

N'avancez pas, cruel, ou vengez leur trépas.

ROMÉO.

Hé! seigneur...

MONTAIGU.

Mes enfans!

ROMÉO.

Dans votre horreur funeste,
Songez que....

MONTAIGU.

Mes enfans!

ROMÉO.

Songez que je vous reste.

MONTAIGU.

Mes enfans.... Où sont-ils?

ROMÉO.

Ah! revenez à vous,

Mon père, ou dans l'instant je meurs à vos genoux.

MONTAIGU.

Qui! toi!

ROMÉO.

Vivez, hélas! conservez-vous encore.

MONTAIGU.

Je suis un malheureux qui se hait, qui s'abhorre,
Trop indigne à jamais du jour qu'il doit flétrir.

ROMÉO.

Que vous reprochez-vous?

MONTAIGU.

Je n'ai pas pu mourir.

ROMÉO.

Ah! seigneur, croyez-moi, dans vos douleurs amères,
Vos pleurs assez long-temps ont coulé pour mes frères.

MONTAIGU.

La raison, Roméo, vient vîte à ton secours.
Ce n'est pas dans ton sang qu'ils ont puisé leurs jours:
Ton cœur donne à leur perte une pitié légère:
Tu ne sens pas pour eux des entrailles de père.
Ces frères que tu plains, tu ne les venges pas,
Leurs mânes gémissans n'assiègent point tes pas;
Malheureux Capulets, vous paîrez tous ces crimes:
Mais je prétends sur-tout voir souffrir mes victimes:
Dans leur sein déchiré je lirai leurs douleurs;
Dans le fond de leurs yeux j'irai chercher leurs pleurs.
Qu'un Capulet me plaise! avant qu'on m'attendrisse,
Oui, sur eux, sur eux tous, remplaçant ta justice,
Je te le jure, ô ciel! ces bras ensanglantés
Leur rendront, s'il se peut, les maux qu'ils m'ont prêtés.

ROMÉO.

Ah! ne vous chargez point d'un si noir parricide!

MONTAIGU.

Laisse-là tous ces noms de traître et d'homicide.
Mon sort m'a dès long-temps dispensé de ma foi.
Ces noms, jadis affreux, n'existent plus pour moi.
Quoi! tu n'es point saisi du transport qui m'agite!
L'aspect d'un Capulet n'a donc rien qui t'irrite!
Comme un autre homme enfin tu peux l'envisager!

ROMÉO.

Puisqu'il est homme, hélas! peut-il m'être étranger?
Mais enfin il est temps de rompre le silence:
Vous savez quelle main éleva mon enfance,
Faut-il que votre fils, le plus vil des ingrats,
Assassine un mortel qui lui tendit les bras!
Faut-il que sous mes yeux mon bienfaiteur périsse!
Faut-il qu'à cet excès mon père s'avilisse!
Vous allez tout trahir, la justice, la foi,
L'humanité, le ciel....

MONTAIGU.

On l'a trahi pour moi.

ROMÉO.

Différez seulement à laver votre offense.
Votre honneur veut....

MONTAIGU.

Du sang.

ROMÉO.

La pitié.

MONTAIGU.

La vengeance.

ROMÉO.

Ah! qu'allez-vous tenter?

MONTAIGU.

C'en est trop, et mes coups...

ROMÉO.

Pour la dernière fois je tombe à vos genoux:
Ecoutez seulement, seigneur; qu'allez-vous faire?
Révoquez, s'il se peut, un projet sanguinaire:
Epargnez Capulet; voyez-y sans courroux
Un vieillard à gémir condamné comme vous.
Laissez mourir en paix et le père et la fille.
Juliette au cercueil éteindra sa famille:
Le jour n'en est pas loin. Pourtant ne croyez pas
Que jamais ma douleur ait recours au trépas:
Je vivrai, mais pour vous, pour calmer vos misères,
Pour vous rendre, à moi-seul, tout l'amour de mes frères.
Au mont de l'Apennin faut-il fuir avec vous?
Partageant vos ennuis, mon sort sera plus doux.
A la peine, aux travaux je trouverai des charmes;
J'y défendrai vos jours, ou j'essuîrai vos larmes...
Votre courroux, seigneur, me paraît suspendu.
Grand dieu! vous m'exaucez; oui, mon père est rendu;
De la pitié qui parle il entend le murmure:
J'ai trouvé, j'ai vaincu, j'ai surpris la nature.

MONTAIGU.

Qui! moi! j'aurais....

ROMÉO.

Seigneur, ne vous défendez pas.
Laissez couler vos pleurs; souffrez que dans vos bras....

MONTAIGU.

Cruel !

ROMÉO.

Consultez seul votre cœur magnanime :
Il est fait pour l'honneur, pour détester le crime ;
L'honneur seul est la loi qu'il vous faut écouter.

MONTAIGU.

Laisse-moi.

ROMÉO.

Je vous suis, je ne peux vous quitter.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre représente la sépulture des Capulets et des Montaigus.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIETTE.

Dieu! quel jour effrayant dans l'épaisseur des ombres
Au sein de ces tombeaux répand ses clartés sombres!
Les mânes enchaînés sous ces marbres poudreux
Semblent tous m'inviter d'y descendre avec eux.
Je vois avec plaisir, au sein de ces ténèbres,
Le jour pâle et mourant de ces lampes funèbres.
Cet astre des tombeaux, plus affreux que la nuit,
Vient mêler quelque joie à l'horreur qui me suit.
Tout parle, tout m'entend dans ce vaste silence.
Mon frère ranimé s'éveille en ma présence :
Du fond de son cercueil il me dit : « Hâte-toi,
« Goûte enfin le repos qui t'attend près de moi ».
C'est donc ici, grand dieu! que la vengeance expire,
Que le sort est dompté, que la vertu respire!
Ici nos fiers aïeux, par la haine animés,
S'embrassent dans la poudre, unis et désarmés.
Je vais leur annoncer que leurs guerres funestes,

En moi, de ma famille ont dévoré les restes.
Je sors avec dédain d'un coupable séjour,
Où le ciel a proscrit l'innocence et l'amour.
Qu'aurais-je à regretter? qu'ai-je vu sur la terre?
Des haines, des complots, la trahison, la guerre.
Un plus doux sentiment m'eût fait chérir le jour.
Roméo m'adorait.... Je le perds sans retour.

SCÈNE II.

ROMÉO, JULIETTE.

ROMÉO.

Courons rendre le calme à son ame inquiète.
On m'a dit qu'en ces lieux...

JULIETTE.

Qu'entends-je!

ROMÉO.

Juliette!

JULIETTE.

Est-ce toi, Roméo? Que ton aspect m'est doux!

ROMÉO.

Mon père est désarmé; j'ai fléchi son courroux.
J'ai vu son cœur ému: ses bras par leurs caresses
M'ont prodigué du sang les plus vives tendresses.
Tu le verras bientôt, sur ces froids monumens,
De la paix entre nous prononcer les sermens.
Sa foi ne nous doit plus laisser aucun ombrage.

JULIETTE.

De sa sincérité, tiens, vois le témoignage!
(*Elle lui donne un billet.*)

ROMÉO.

Quelle horreur ce billet va-t-il me révéler?
Au moment de l'ouvrir je sens ma main trembler.
Lisons.

(*Il lit.*)

« Voici le temps, compagnons intrépides,
« D'exterminer les Capulets,
« Et, quand dans les tombeaux j'irai jurer la paix,
« D'enfoncer vos poignards dans le flanc des perfides.
« *Montaigu* ». Le barbare! et je suis né de lui!

JULIETTE.

C'est ainsi, tu le vois, qu'il pardonne aujourd'hui.
J'ai fait par des yeux sûrs attachés à sa suite
Épier ses projets, observer sa conduite;
On comptait tous ses pas: de fidèles amis,
Surprenant ce billet, dans mes mains l'ont remis.

ROMÉO.

Ah! je cours, prévenant un mortel sanguinaire....

JULIETTE.

Souviens-toi, Roméo, qu'il est toujours ton père.

ROMÉO.

Quand sa fureur sur toi, sur l'auteur de tes jours...

JULIETTE.

J'ai prévu les moyens d'en arrêter le cours.

ROMÉO.

Que dis-tu? Quel dessein....

JULIETTE.

Mon trépas nécessaire
Va sauver à-la-fois ma patrie et mon père.
Ma maison, tu le sais, ne vit plus que dans moi;

La tienne maintenant n'existe plus qu'en toi.
Entre ces deux maisons, soit ton sang, soit le nôtre,
Il faut que l'une enfin n'importune plus l'autre;
Et, pour n'avoir plus lieu de se persécuter,
Qu'un des deux partis cède en cessant d'exister.
Voilà le seul moyen de terminer nos haines...
C'en est fait, Roméo; la mort est dans mes veines.

ROMÉO.

Qu'as-tu fait? juste ciel!

JULIETTE.

Tout est fini pour moi.
Mais mon père vivra, je revivrai dans toi.
Montaigu voudra bien, délivré d'une fille,
Permettre à Capulet de pleurer sa famille;
Et comme dans la tombe il est tout près d'entrer,
Lui laisser noblement le loisir d'expirer.
Tu frémis, je le vois, de tant de barbarie:
Vis pour moi, pour nous deux, pour sauver ta patrie.
J'entends et tes soupirs et tes gémissemens:
Affermis mon courage en ces derniers momens.

ROMÉO.

Qu'ai-je entendu, barbare! et tu veux que j'achète
Le bienfait de la vie en perdant Juliette,
Qu'à cet horrible prix, à moi-même odieux,
J'ose encor sur ta tombe envisager les cieux!
As-tu bien pu penser quand tu cesses de vivre,
Qu'au cercueil Roméo pût tarder à te suivre?
De quel droit m'ôtais-tu, par cette trahison,
La part que mon amour me donnait au poison?
Tu n'as donc pas songé qu'unis dès notre enfance

Nous n'avons tous les deux qu'une même existence ?
Si tu m'avais aimé, tu n'aurais point, hélas !
Distingué de ta mort l'instant de mon trépas.
O cher, ô digne objet de ma tendresse extrême !
Ne nous séparons point, surmontons la mort même :
Expirons, mais ensemble. Avant de m'assoupir,
Que je te voie encore à mon dernier soupir.
Le temps, la mort, le ciel, rien n'éteindra ma flamme.
Je vivrai dans ton cœur, tu vivras dans mon ame.

JULIETTE.

O mon cher Roméo, quand je quitte le jour,
Cache-moi, par pitié, l'excès de ton amour.
Conserve de nos feux la mémoire éternelle.
Vis, j'ose l'exiger.

ROMÉO.

Va, ce fer plus fidèle,
Au défaut du poison, servira mon dessein.
Un désespoir tranquille a passé dans mon sein.
Montaigu va venir : sous ces voûtes terribles,
Qu'il recule à l'aspect de nos corps insensibles.
Que mon barbare père, en entrant dans ces lieux,
Nous voie avec horreur expirer sous ses yeux.
Je ne sais quel pouvoir fatal à l'innocence
Dressa dans ces tombeaux l'autel de la vengeance :
Il demande des morts, il veut du sang : eh bien !
Il sera satisfait ; j'y verserai le mien.

JULIETTE.

Arrête, Roméo : la fortune jalouse
Ne doit point m'empêcher de mourir ton épouse.
Sur les bords du cercueil, puisqu'il dépend de nous,

Laisse-moi te donner le nom sacré d'époux.
Hélas! j'ai bien acquis, dans ce moment suprême,
Le droit triste et flatteur de me donner moi-même.
Pour amis, pour témoins, adoptons ces tombeaux,
Ce marbre pour autel, ces clartés pour flambeaux.

ROMÉO.

Que dis-tu?

JULIETTE.

C'en est fait. Adieu. Je meurs contente.
J'expire entre tes bras ta femme et ton amante.
Ah! donne-moi ta main! que j'emporte avec moi
La douceur d'être unie un moment avec toi.

ROMÉO.

Juliette! elle expire; ah dieu! père barbare!
Ta haine fit nos maux, c'est toi qui nous sépare;
Mais malgré toi, cruel, nous serons réunis.

SCÈNE III.

FERDINAND, MONTAIGU, CAPULET, ROMÉO, JULIETTE; GARDES *et suite de Ferdinand;* PARTISANS *de la maison des Montaigu;* PARTISANS *de la maison des Capulet;* GUERRIERS *et* PEUPLE.

FERDINAND.

Peuple, voici l'instant que je vous ai promis.
(*A Montaigu et à Capulet.*)
Ici, sur ce tombeau, jurez en ma présence
D'éteindre pour jamais la haine et la vengeance.
Commencez, Capulet.

CAPULET.

Cendres de nos aïeux,
Recevez le serment que je fais en ces lieux :
Je jure aux Montaigus une amitié sincère,
De porter à leur chef le tendre amour d'un frère,
D'étouffer nos débats, de n'y jamais songer,
De défendre ses jours dans le moindre danger ;
Approche : embrassons-nous. Ciel ! un poignard ! barbare !

MONTAIGU.

Courage, mes amis !

FERDINAND.

Soldats, qu'on les sépare.

CAPULET.

Mais que vois-je ? Ah, ma fille ! ô crime ! ô justes cieux !
Quel spectacle cruel vient s'offrir à mes yeux !

MONTAIGU.

Le ciel est juste enfin.

CAPULET.

Bourreau de ma famille,
Peux-tu bien...?

MONTAIGU.

Laisse-moi voir expirer ta fille,
Mes enfans sont vengés.

CAPULET.

Si ce sont tes plaisirs,
Tigre, entends mes sanglots, insulte à mes soupirs.

MONTAIGU.

J'en jouis. Te voilà comme mon cœur desire :
Sens bien que tu la perds, et que mon fils respire.

CAPULET.

(*Il lui montre le corps de Roméo.*)

Regarde, malheureux!

MONTAIGU.

Que vois-je? Quelle horreur!
Mon fils, ô mon cher fils! ô vengeance! ô fureur!
Et voilà tout le fruit de ma rage inhumaine.
Ciel! es-tu satisfait? ai-je épuisé ta haine?
Frappe, unis donc le père à ses malheureux fils.

(*Il tombe sur le corps de son fils.*)

FERDINAND.

Vous voyez quels effets votre haine a produits.
Vos injustes fureurs, source de tant de crimes,
Ont conduit à la mort d'innocentes victimes.
Peuple, qu'un monument conserve à l'avenir
De vos justes regrets l'éternel souvenir.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

OEDIPE
CHEZ ADMÈTE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée pour la première fois en 1778.

PERSONNAGES.

ADMÈTE, roi de Thessalie.
ALCESTE, son épouse.
OEDIPE, ancien roi de Thèbes.
ANTIGONE, sa fille.
POLYNICE, son fils.
ARCAS, confident d'Admète.
PHÉNIX, officier d'Admète.
Le Grand-Prêtre du Temple des Euménides.

Un principal Habitant...	de la ville de Phère.
Un second Habitant.....	
Un troisième Habitant...	
Prêtres de la suite du Grand-Prêtre,	personnages muets.
Gardes d'Admète.....	
Peuple.....	

La scène est en Thessalie, dans la ville de Phère. L'action se passe dans le palais d'Admète pendant le premier, le second, et le quatrième actes; et pendant le troisième et le cinquième, elle se passe devant et dans le Temple des Euménides.

OEDIPE CHEZ ADMÈTE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le palais d'Admète.

SCÈNE PREMIERE.

ADMÈTE, POLYNICE.

ADMÈTE.

Polynice, est-ce vous? Pourquoi, par quel mystère,
M'apprenant votre nom, m'engager à le taire?
Quel étonnant revers, quel sort injurieux,
Sans suite et sans éclat, vous amène à mes yeux?
Dans vos sombres regards la fureur étincelle.
Aux champs thessaliens quel sujet vous appelle?
Expliquez-vous, seigneur.

POLYNICE.

Admète, qu'il est doux,
Tranquille et sans remords, de régner comme vous!
Vous n'avez point du trône exilé votre père.

ADMÈTE.

Seigneur, je vous entends. Hélas! sur sa misère,
Quel cœur, s'il est humain, ne s'attendrirait pas!
Que n'a-t-il vers nos bords daigné tourner ses pas!
Hier, avec Phénix, notre douleur commune
Plaignait encor les maux de sa longue infortune.
Plus il est malheureux, plus OEdipe est sacré.

POLYNICE.

(A part.)
De quel trait déchirant mon cœur est pénétré!
(Haut.)
Votre pitié me dit combien je fus barbare.
Hélas! pour un vieillard si vertueux, si rare,
La terre est sans asyle et le ciel sans flambeau!
L'univers dès long-temps n'est pour lui qu'un tombeau:
Il n'a pour tout secours, privé de la couronne,
Que ses pleurs, ses destins, et le bras d'Antigone.
Que ma sœur est heureuse! elle aura pu, du moins,
Guider ses pas tremblans, lui prodiguer ses soins.
Mais j'entrevois le jour (il n'est pas loin peut-être)
Où de mon trône enfin je vais chasser un traître,
Et dans Thèbe, à mon tour, rentrant victorieux,
Reprendre avec éclat le rang de mes aïeux.
D'avance contre lui j'ai soulevé la Grèce:
De ses princes unis la fureur vengeresse
Va poursuivre Etéocle et défendre mes droits;

Et pour eux ma querelle est la cause des rois.
De vos exploits, seigneur, je sais ce qu'on publie:
Il me manquait encor d'armer la Thessalie.
Si j'obtiens vos secours, quel que soit le danger,
Je n'aurai plus bientôt mon injure à venger.

ADMÈTE.

Je n'examine point si votre cause est juste;
Je songe à mes devoirs : et dans mon rang auguste,
Il ne m'est point permis, pour servir vos projets,
D'exposer le bonheur, les jours de mes sujets.
Vous ne l'ignorez pas, les exploits de mon père
N'ont que trop épuisé ses états par la guerre.
Compagnon de Phérès, de ses travaux guerriers,
J'ai vu quels flots de sang ont rougi ses lauriers :
Et quand les cris plaintifs de ma triste patrie
Raniment la pitié dans mon ame attendrie,
Je n'irai point, seigneur, prodigue de son sang,
Au lieu de le fermer, rouvrir encor son flanc:
Et dans quel temps, sur-tout! lorsque les Euménides,
Ces déesses de meurtre et de vengeance avides,
Vont dans ce jour celèbre annoncer leurs décrets;
Lorsque de toutes parts, étrangers et sujets,
Accourus sur nos bords frémissent dans l'attente;
Quand mon peuple est troublé, quand ma cour s'épouvante,
Quand déja leur ministre est tout prêt à céder
Au souffle impérieux qui le doit posséder!
Quoique par le remords leur active justice
S'exerce au fond des cœurs en cachant le supplice,
Il vient, il vient un temps où leur sévérité
Signale avec éclat leur tardive équité.

C'est-là plus d'une fois que la triste innocence
Vint contre l'oppresseur évoquer la vengeance :
Et puisque tout m'invite à vous le révéler,
Apprenez un secret qui vous fera trembler.
Non loin de ces remparts, dans un désert horrible,
Ces trois divinités ont un temple terrible :
D'ifs et de noirs cyprès un bois religieux
En couvre avec respect les murs silencieux.
Là, mon père charmé, de ses mains triomphantes,
Offrait des ennemis les dépouilles sanglantes.
On eût dit que loin d'eux ces funestes autels
Repoussaient avec lui ses présens criminels.
O déesses! dit-il, condamnez-vous ma gloire,
Quand j'apporte à vos pieds les fruits de ma victoire?
Tisiphone, sortant de l'infernal séjour,
Vint répondre elle-même, et fit pâlir le jour.
A son aspect affreux les autels s'ébranlèrent,
D'une sueur de sang les marbres dégouttèrent,
Notre encens s'éteignit, ou n'osa plus monter :
Une sourde fureur semblait la tourmenter :
Mais à peine au-dehors elle allait se répandre,
Qu'on vit tous ses serpens se dresser pour l'entendre.
« Frémis, a-t-elle dit, impitoyable roi;
« Le sang de tes sujets va retomber sur toi.
« Quel bien leur a produit la splendeur de tes armes?
« Chacun de tes exploits fut payé par des larmes.
« Porte ailleurs tes drapeaux, tes chants victorieux;
« Les soupirs de ton peuple ont monté jusqu'aux cieux :
« Il est temps qu'à leur tour la mort des tiens expie
« Le forfait éclatant de ton triomphe impie.

« Sèche auprès du cercueil, sans y pouvoir entrer.
« Va, c'est-là le bienfait que tu dois espérer ».
Immobile à ces mots, muet dans ses alarmes,
Mon père m'observa d'un œil fixe et sans larmes;
Et par tous les témoins à cet oracle admis,
Sur cet oracle affreux le secret fut promis.
Hélas! depuis ce temps quelle est sa destinée?
Il traîne une vieillesse à gémir condamnée;
Son œil indifférent, lassé de sa grandeur,
Du rang qu'il m'a cédé ne voit point la splendeur.
Eloigné de ma cour, dans sa retraite austère,
Il nourrit les langueurs d'un chagrin solitaire;
Il craint, sur-tout, il craint, peut-être avec raison,
Qu'un grand malheur bientôt n'accable sa maison.
Après cela, seigneur, jugez si contre un frère
Je dois m'unir à vous pour lui porter la guerre,
Et des filles du Styx réveiller le courroux,
Quand leurs regards vengeurs sont arrêtés sur nous.

POLYNICE.

Ainsi, les souverains, si fiers du diadême,
Sont les esclaves nés de leur grandeur suprême;
Ils n'auront plus le droit, contre le crime heureux,
De demander justice et de s'unir entre eux.
Que dis-je? si j'en crois l'oracle qu'on m'oppose,
La Grèce est donc coupable en défendant ma cause?
Ma cause cependant paraît juste à ses yeux.
On peut venger les rois sans offenser les dieux.
En armant vos sujets contre un prince perfide,
Vous serez magnanime, et non pas homicide;
Vous soutiendrez l'éclat de votre dignité,

L'honneur de nos pareils, leur rang, leur sûreté.
Leurs intérêts enfin sont tous unis aux vôtres :
Braver un souverain, c'est braver tous les autres.
Roi, n'oserez-vous rien pour un roi malheureux ?

ADMÈTE.

Aux dépens de son peuple on n'est point généreux.

POLYNICE.

Cette haute vertu.....

ADMÈTE.

Plairait à mon courage ;
Mais un roi rarement peut la mettre en usage.
Je ne veux point, seigneur, par de nouveaux combats,
A l'exemple d'un père affaiblir mes états.
Que n'a-t-il moissonné des lauriers légitimes !
Mais il m'apprit du moins de plus douces maximes :
C'est lui qui m'enseigna que les rois étaient nés
Pour offrir un asyle aux rois infortunés.
Ah ! si le charme heureux de ce climat paisible
Pouvait....

POLYNICE.

Avec ma haine il est incompatible.
Vous n'avez point, seigneur, vos droits à soutenir,
D'Etéocle à combattre, et de frère à punir.
Je ne vous presse plus de venger mon outrage :
Il me reste mon bras, ma haine et mon courage.
Adieu, seigneur. Demain, aux premiers traits du jour,
Pour rejoindre mon camp je sors de votre cour.

SCÈNE II.

ADMÈTE *seul.*

Mes refus vont encore aigrir son caractère.
Hélas! son nom fatal m'a rappelé son père.
Quel état! le remords avec l'adversité!
Mais je le plains sur-tout de l'avoir mérité.

SCÈNE III.

ALCESTE, ADMÈTE.

ALCESTE, *derrière le théâtre.*

Hélas!

ADMÈTE.

Qu'ai-je entendu? Quoi! c'est vous, chère Alceste!
D'où naît dans votre sein ce désespoir funeste?
Mon cœur auprès de vous, de votre aspect charmé,
A respirer la paix était accoutumé.
Je ne vous connais plus. Pourquoi votre visage
D'un calme si touchant n'offre-t-il plus l'image?
Tout votre corps frémit, vous pâlissez d'effroi. . . . .
Expliquez-vous, parlez.

ALCESTE.

Admète, écoutez-moi.
Dans ce temps de la nuit où des vapeurs plus sombres
Redoublent le sommeil, épaississent les ombres,
Le trépas de mon père (ô ciel! puis-je y penser!)
A mes esprits tremblans s'est venu retracer.
De son pouvoir Médée étalant les merveilles

De mes crédules sœurs enchantait les oreilles ;
Et, pour les mieux tromper, leur rappeloit AEson
Rendu par un prodige à sa jeune saison.
Par un prodige égal, déja chacune espère
Remplir d'un sang nouveau les veines de son père.
Le bain fatal est prêt, les feux sont allumés,
Des rayons de l'espoir leurs yeux sont animés.
On s'arme de poignards. Incertaine et timide,
Leur main semble un moment prévoir le parricide :
Médée exhorte, on marche, on s'avance sans bruit ;
On rend grace au silence, aux horreurs de la nuit ;
On entre dans la chambre, où de ses traits funèbres
Un jour pâle et mourant éclairait les ténèbres,
Et, découvrant à peine un vieillard endormi,
Ne laissait entrevoir le forfait qu'à demi.
On dirait qu'à l'aspect de l'auguste victime
La nature à leurs cœurs a révélé leur crime :
La piété l'emporte, et leurs couteaux pressés
S'entrechoquent soudain dans son cœur enfoncés :
Leur parricide zèle, innocemment impie,
En déchirant son sein, croit lui donner la vie.
Sa mort leur montre enfin leur détestable erreur.
Médée, en s'échappant, insulte à leur douleur.
Leurs pleurs, leurs bras tendus couvrent le lit funeste :
Le crime est consommé, le désespoir leur reste.
Ce bain, ce sang, ces cris, ces poignards odieux,
Ce vieillard palpitant est encor sous mes yeux.

ADMÈTE.

Le ciel voulut alors qu'Alceste fût absente ;
Du meurtre paternel ta main fut innocente ;

Tes sœurs....

ALCESTE.

Ce n'est pas tout ; j'ai cru, dans ma terreur,
Le cœur encor saisi de tant d'objets d'horreur,
Que j'allais dans tes bras m'assurer un asyle.
Déja la paix rentrait dans mon sein plus tranquille ;
Déja je respirais ce calme heureux et doux
Que retrouve une femme auprès de son époux :
Sous tes pas à l'instant s'est ouvert le Ténare,
Une invisible main t'entraînait au Tartare ;
Tu me criais, adieu. J'ai frémi, j'ai couru.
Entre nous deux alors nos enfans ont paru ;
Ils élevaient vers nous leurs voix attendrissantes ;
Ils enchaînaient tes pieds de leurs mains innocentes.
La foudre épouvantable a soudain retenti.
Alors tout s'est calmé, tout s'est anéanti ;
De ces objets divers l'effrayant assemblage
De tes périls sur-tout me laisse encor l'image ;
Et, dût ce ciel vengeur irriter mes ennuis,
Je veux sortir enfin de l'horreur où je suis.

ADMÈTE.

Dans ce songe confus, quelque effroi qu'il te donne,
Je n'ai rien distingué qui me trouble ou m'étonne.
De ton père souvent ton esprit occupé
A pu de son trépas être aisément frappé.
Quant au Ténare ouvert, ta tendresse inquiète
A seule imaginé tous ces périls d'Admète :
Pour trembler sur mes jours, craintive au moindre bruit,
Tu n'avais pas besoin des erreurs de la nuit.
Va, sans interpréter de bizarres mensonges,

Remplissons nos devoirs, et dédaignons les songes.
Sur sa propre innocence un mortel affermi
A sa vertu pour juge, et le ciel pour ami.

ALCESTE.

Non, non : pour démentir mes présages timides,
Je veux interroger l'autel des Euménides.
Le sort à leurs regards aime à se découvrir,
Et pour nous dans ce jour leur temple va s'ouvrir.

ADMÈTE.

Mais connais-tu, dis-moi, ces déesses horribles,
Ces sœurs que leur justice a fait nommer terribles?
Leur grand prêtre a souvent de sa sinistre voix
Sous les dais orgueilleux épouvanté les rois :
Sous leur sceptre sanglant tout pouvoir s'humilie;
Leur nom seul prononcé trouble la Thessalie :
A l'aspect imprévu de leur temple odieux,
Le voyageur tremblant passe et ferme les yeux :
Il semble, à leur menace, à leur regard sauvage,
Que l'horreur des mortels soit leur plus cher hommage,
Et que, s'il est un cœur qui les ose adorer,
Ce n'est qu'en frémissant qu'on les puisse honorer.

ALCESTE.

Ah! pour moi leur aspect est un tourment moins rude
Que le supplice affreux de mon incertitude!
Me refuserais-tu de les interroger?

ADMÈTE.

Peut-être imprudemment cherchons-nous le danger.

ALCESTE.

Je sens que dans mes vœux c'est le ciel qui m'inspire.

ADMÈTE.

Sur le cœur d'un époux tu connais ton empire :

Mais si tu m'en croyais, ton esprit curieux
Sur nos communs destins s'en remettrait aux dieux.

SCÈNE IV.

ALCESTE, ADMÈTE, ARCAS.

ARCAS.

Seigneur, dans ce moment le redoutable temple
Que l'innocence même avec effroi contemple
Vient d'ouvrir son enceinte aux regards des mortels;
Un feu sombre et sacré brûle sur les autels :
Des trois divinités les funèbres images
De vos sujets tremblans reçoivent les hommages.
Le grand prêtre a paru. L'oracle va parler.
Voici l'heure où sa bouche enfin doit révéler
Les décrets réservés pour ce jour formidable.

ADMÈTE.

Chère Alceste, le ciel nous sera favorable.
Raffermis à ma voix ton courage abattu.
Quel cœur plus que le tien doit croire à sa vertu?
Loin de nous à jamais toute crainte inquiète!

ALCESTE.

Je la sens expirer en écoutant Admète :
Je sens que par degrés, modérant son effroi,
Mon ame avec plaisir s'affermit près de toi :
Consulte seul l'oracle; et moi, je vais encore
Dans ta fille et ton fils voir l'époux que j'adore;
Et, perdant auprès d'eux mes vains pressentimens,
Leur prodiguer pour toi mes doux embrassemens.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADMÈTE, ARCAS.

ARCAS.

Quoi! c'est un prince juste, un héros magnanime
Que le ciel en ce jour demande pour victime!
A cet affreux trépas Admète est réservé!
A l'amour de son peuple Admète est enlevé!
O rigoureuse loi d'un oracle inflexible!
Le ciel, dans son courroux, est-il donc insensible
Aux vertus d'un monarque, aux larmes des sujets!

ADMÈTE.

Respectons, cher Arcas, ses terribles décrets.
Mais quand l'autel est prêt, quand ma mort est prochaine,
As-tu dans son erreur entretenu la reine?
Avec des soins prudens lui cache-t-on toujours
Que l'oracle fatal a condamné mes jours?

ARCAS.

Oui, seigneur: de son trouble enfin son cœur respire.
Il ne s'alarme plus pour vous ni pour l'empire.
Autour d'elle empressés, vos fidèles sujets
Font taire leurs douleurs, leurs soupirs, leurs regrets;
Tout dérobe à ses yeux la vérité funeste.

ADMÈTE.

O trop cruelle erreur! ô malheureuse Alceste!

ARCAS.

Faut-il donc la quitter au printemps de vos jours!
Pourquoi les dieux sitôt en bornent-ils le cours!
Ah! quel bonheur jamais fut plus digne d'envie!

ADMÈTE.

Combien de nœuds, Arcas, m'attachaient à la vie!
Ces sujets pleins d'amour, dont l'œil fixé sur moi
Ne pouvait se lasser de contempler leur roi;
Leurs transports d'alégresse empreints sur leur visage;
Leurs flots tumultueux inondant mon passage;
Tous ces cris répétés, leurs regards satisfaits
M'offrant de toutes parts le prix de mes bienfaits;
Ce plaisir de me dire : « Ils vivent sans alarmes;
« Le bonheur de me voir fait seul couler leurs larmes;
« Il n'en est pas un seul dans ce peuple nombreux
« Qui pour moi dans son cœur ne forme mille vœux;
« Par les lois, par les mœurs, je rends mon sceptre auguste;
« Ma joie est d'être aimé, ma gloire est d'être juste ».
Ah! de mon peuple, Arcas, faut-il me séparer!

ARCAS.

Le ciel à nos regards n'a fait que vous montrer :
Fallait-il que la mort...

ADMÈTE.

Mort cruelle et jalouse,
Qui m'ôte mes enfans, mes sujets, mon épouse....
Eh! quelle épouse, ô ciel! Ami, si quelquefois
Ces soucis importuns qu'on lit au front des rois
Avaient du moindre trouble altéré mon visage,

Un mot, un mot d'Alceste, écartant le nuage,
Y ramenait le calme et la tranquillité.
Son œil s'ouvrait, Arcas, j'étais moins agité.
Que dis-je! en ces momens où notre ame plus tendre
Dédaignait les discours pour mieux se faire entendre,
Un long enchantement confondait nos deux cœurs;
J'aimais, je la voyais, je goûtais les douceurs
D'un silence attentif qui la rendait plus belle;
Je ne lui parlais pas, mais j'étais auprès d'elle :
Et quand mon sort heureux a passé mes desirs,
Quand le trône et l'hymen, m'offrant tous leurs plaisirs,
Ont versé sur ma vie un charme qui m'enivre,
Au lieu de tant d'objets pour qui j'espérais vivre,
C'est la nuit du trépas qui va m'environner!
Je perds tout le bonheur que j'allais leur donner!

ARCAS.

De ces vains mouvemens surmontez la tendresse.

ADMÈTE.

Je consume avec toi mes pleurs et ma faiblesse....
Mais j'aperçois Alceste.

ARCAS.

Elle avance vers vous.
Hélas! quel est son sort!

ADMÈTE.

Il suffit : laisse-nous.

(Arcas sort.)

SCÈNE II.

ADMÈTE, ALCESTE.

ALCESTE.

Cher époux, je te vois : les fières Euménides
N'ont donc point prononcé des arrêts homicides ?
Le ciel protége Admète. Oh ! combien j'ai tremblé,
Jusqu'au moment terrible où l'Oracle a parlé !
Je te demande encore à la nature entière.
Chacun de tes enfans m'a présenté son père,
Chacun de tes sujets ma présenté son roi,
Et mon époux par-tout s'est offert devant moi.
Mais as-tu de ton peuple observé la tendresse ?
O moment pour ton cœur plein de charme et d'ivresse !
Comme il craint pour tes jours ! comme il chérit tes lois !
Ah ! c'est dans leurs périls qu'on peut juger les rois !
Du coup dont je tremblais ils frémissent encore.

ADMÈTE.

Trop juste sentiment d'un peuple qui t'adore !
Ah ! puisse-t-il long-temps, heureux dans l'avenir,
De mes faibles bienfaits garder le souvenir !

ALCESTE.

Le ciel vient de calmer sa tendresse inquiète.
Que devenais-je, hélas ! s'il eût proscrit Admète ?
Moi, te perdre ? grands dieux ! Admète, ah ! tu crois bien
Que mon trépas d'abord aurait suivi le tien.
Cet éternel adieu, cet abandon terrible,
L'aurais-je supporté, moi, dont le cœur sensible

Au seul son de ta voix est prêt à s'émouvoir ;
Qui cesserais de vivre en cessant de te voir,
Qui ne saurais une heure endurer ton absence,
Qui craindrais moins la mort que ton indifférence ;
Moi, qui n'entrevois pas, même dans l'avenir,
Qu'aucun moyen jamais puisse nous désunir ?
Non, je ne conçois point, de tes vertus ravie,
De terme à mon bonheur, ni de terme à ta vie.

ADMÈTE.

Ma chère Alceste.... ah! dieux!

ALCESTE.

Veux-tu qu'en ces momens
Je fasse à tes regards amener nos enfans ?
Veux-tu ?...

ADMÈTE.

Non...garde-leur ce cœur sensible et tendre :
A tes secours, Alceste, ils ont droit de prétendre ;
Et si leur père un jour....

ALCESTE.

Que me dis-tu ?

ADMÈTE.

Je croi
Que leur âge encor faible aurait besoin de toi.
Eh! qui pourrait compter les bienfaits d'une mère !
A peine nous ouvrons les yeux à la lumière,
Que nous recevons d'elle, en respirant le jour,
Les premières leçons de tendresse et d'amour.
Son cœur est averti par nos premières larmes ;
Nos premières douleurs éveillent ses alarmes.
Sous les plus douces lois nous croissons près de vous,

Et c'est dès le berceau que vous régnez sur nous.

ALCESTE.

Comment de notre amour ne pas chérir les gages!
Mes soins ne sont-ils pas leurs plus doux héritages?

ADMÈTE.

Tu promis à leur père et ton cœur et ta foi.

ALCESTE.

Est-ce Admète qui craint d'être oublié de moi!
Va, ce léger soupçon doit outrager ma flamme.
Doutes-tu qu'à jamais tu règnes sur mon ame!
J'en atteste l'autel qui reçut nos sermens,
Où mon cœur te voua ses premiers sentimens;
Ces flambeaux de l'hymen, cette brillante fête,
Où du bandeau des rois tu parais ta conquête.
Quel bonheur nous attend! Oui, je n'en doute pas,
Ton fils, ton fils un jour marchera sur tes pas.
Il a déja ta grace, il aura ton courage;
Déja ses traits naissans m'ont offert ton image;
Et tandis que sans moi tu courais aux autels
Interroger du sort les décrets éternels,
Comme si ton péril eût accru mes tendresses,
Ma main lui prodiguait les plus douces caresses;
Mes regards de le voir ne pouvaient se lasser;
Dans ton fils, cher époux, je croyais t'embrasser;
Et s'il faut, sans détour, t'avouer mes alarmes,
J'ai même, en l'embrassant, répandu quelques larmes.
Tu pleures, cher Admète!

ADMÈTE.

Oui, mon cœur transporté....

ALCESTE.

Livre-toi sans réserve à ta félicité.

ADMÈTE.

Je te vois... je t'entends... O momens pleins de charmes !
Tant de bonheur m'accable et fait couler mes larmes.
Je n'ai jamais, jamais senti jusqu'à ce jour
Avec plus de transport le prix de ton amour.
Par ces noms si touchans et d'épouse et de mère,
A l'État, comme à moi, que tu dois être chère !
Va, crois-moi, le destin n'a point droit sur les cœurs ;
Va, l'amour ne meurt point ; ses sentimens vainqueurs
Du sort qui détruit tout ne craignent point l'empire.
Crois que ce feu sacré, qu'un tendre hymen inspire,
Sous ma cendre avec moi ne pourra s'assoupir,
Qu'il doit survivre encore à mon dernier soupir.

SCÈNE III.

PHÉNIX, ADMÈTE, ALCESTE.

PHÉNIX.

Seigneur, vers ces cyprès, vers ces roches arides,
Où le remords consacre un temple aux Euménides,
A mon œil tout-à-coup de respect prévenu,
S'est offert un mortel, un vieillard inconnu.
Ses yeux ne s'ouvrent point à la clarté céleste.
Au printemps de ses jours, une beauté modeste
Lui prêtant son appui, ses secours généreux,
Aide, soutient, conduit ce vieillard malheureux.
La noblesse est encor sur son visage empreinte ;

On y voit la douleur, mais sans trouble et sans crainte.
Ses longs cheveux blanchis, agités par les vents,
Couvrent son front pensif, qu'ont sillonné les ans.
J'observais dans son port, sur son front immobile,
Au milieu de ses maux, sa dignité tranquille;
Et tout enfin, seigneur, en lui m'a rappelé
Cet illustre proscrit dont vous m'avez parlé.

ADMÈTE.

Il suffit, cher Phénix.

(Phénix sort.)

SCÈNE IV.

ADMÈTE, ALCESTE.

ALCESTE.

Quel est donc ce mystère?
Un vieillard inconnu. Parlez : que veut-il faire?
Je crains.... Phénix d'abord eût dû l'interroger.

ADMÈTE.

Peut-être vainement c'eût été l'affliger.
Hélas! d'un malheureux la prudence est extrême.
Ah! son secret souvent n'est que son malheur même.

ALCESTE.

Vous lui demanderez d'où naît son sort affreux?

ADMÈTE.

Je n'interroge pas les mortels malheureux.

ALCESTE.

De ses destins, seigneur, vous avez connaissance.
Ainsi, sur vos secrets vous gardez le silence;

Ils ne sont plus communs! Pourquoi me les cacher?
Votre cœur dans le mien craint-il de s'épancher?

ADMÈTE.

Crois-tu...?

ALCESTE.

Me traitez-vous comme une ame commune,
Qu'on doit peu consulter, qu'un secret importune?

ADMÈTE.

Tu me fais cet outrage?

ALCESTE.

Eh! depuis quand, pourquoi
N'osez-vous sans détour vous fier à ma foi?

ADMÈTE.

Eh bien! c'est....

ALCESTE.

Ne crains pas.

ADMÈTE.

Ce vieillard sans asyle,
Ce noble fugitif, dans ses maux si tranquille,
C'est OEdipe.

ALCESTE.

Qui! lui, seigneur! Ah! dans ces lieux,
Son aspect contre nous va susciter les dieux!

ADMÈTE.

Que dis-tu, téméraire?

ALCESTE.

Oui, voilà mon présage;
Il ne m'a point trompée.

ADMÈTE.

Eh! c'est-là ton courage!

ALCESTE.

Non, je n'en puis douter : tout le peuple en fureur
Va chasser un vieillard qui doit lui faire horreur.

ADMÈTE.

Que crains-tu ?

ALCESTE.

Je crains tout. Je crains les Euménides,
Leurs serpens, leurs flambeaux, vengeurs des parricides.
Je crains Laïus, OEdipe et Jocaste en courroux ;
Ils vont du sein des morts s'élever contre nous.

ADMÈTE.

Quel excès de faiblesse !

ALCESTE.

Ah, ciel ! si ta vengeance . . . !

ADMÈTE.

De ta propre vertu n'as-tu point l'assurance ?

ALCESTE.

Eh ! qu'avait fait OEdipe ?

ADMÈTE.

Eh bien ! si c'est mon sort,
J'accepte sans murmure ou la vie ou la mort.

ALCESTE.

Barbare !

ADMÈTE.

De nos dieux le pouvoir légitime
Doit-il nous consulter pour nommer leur victime ?
Si leur bras suspendu s'apprête à la frapper,
Prince ou sujet, n'importe, il ne peut échapper.
Crois-tu, s'il faut du sang, que leurs bouches timides
Aient pour le demander besoin des Euménides ?

Va, tu n'as désormais rien à craindre pour moi.

ALCESTE.

Mon cœur faible et tremblant n'est plus digne de toi.
Des noirs destins d'OEdipe, ah! voilà donc l'empire!
Il souille autour de lui jusqu'à l'air qu'il respire.
Nous vivions trop heureux : c'est lui seul qui nous nuit;
Il va verser sur toi le malheur qui le suit.

ADMÈTE.

Va, le malheur pour nous est de fermer notre ame
Au cri de la pitié qui me parle et m'enflamme.
Qui l'aurait dit un jour que le roi des Thébains
Mendierait les secours du dernier des humains?
Chère Alceste, offrons-lui ce palais pour asyle;
Qu'il fixe auprès de toi sa vieillesse tranquille.
Est-il pour nos pareils emploi plus digne d'eux,
Que d'offrir près du trône un port aux malheureux?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLYNICE, *seul.*

Quel desir inquiet, quel trouble involontaire
M'entraîne malgré moi dans ce lieu solitaire,
Comme si quelque instinct me forçait d'y chercher
Ces sinistres autels que je crains d'approcher!
(Regardant le temple des Euménides.)
Le voici donc ce temple où, du crime ennemies,
Pour punir mes pareils habitent les furies,
Ces déesses qu'OEdipe, armé de tous ses droits,
Contre des fils ingrats invoqua tant de fois.
Noires filles du Styx, c'est à votre colère
Que je dévoue ici mon détestable frère;
Accumulez sur lui des tourmens mérités,
Et tels que je voudrais les avoir inventés.
Egalez, s'il se peut, vos transports à ma rage.
S'il demeure impuni, son crime est votre ouvrage.
Que dis-je? de quel front m'élever contre lui,
Et quand je lui ressemble, implorer votre appui!
Lorsqu'Admète périt, comment votre justice
Laisse-t-elle un moment respirer Polynice?

Malgré tant de vertus Admète est condamné;
Malgré tant de forfaits, m'auriez-vous épargné?
Je veux les consulter... Que pourrais-je en apprendre?
L'Oracle est dans mon cœur, c'est à moi de l'entendre.
Ce cœur, pour consoler mes destins malheureux,
Ne me répondra point que je fus vertueux.
Mais quel est donc mon sort? sans trône, sans patrie,
Je ne sais, mais je sens dans mon ame flétrie
Un trouble, une douleur qui m'obsède en tous lieux.
Hélas! aucun vieillard ne se montre à mes yeux,
Qu'une voix ne me crie : « Ingrat, voilà ton père.
« Vois-tu ses cheveux blancs, ses vertus, sa misère »!
Est-il vivant?... quel temple et quel désert affreux!
Des antres, des rochers, des cyprès ténébreux :
D'un nouveau Cythéron tout m'offre ici l'image.
Mais quel vieillard souffrant, appesanti par l'âge,
M'apparaissant de loin sous ces tristes rameaux,
Traîne un corps affaibli, caché sous des lambeaux?
Sous l'habit d'une esclave, une femme attentive
Prête un appui fidèle à sa marche tardive.
Le remords n'abat point leur front chargé d'ennui...
Si c'était... avançons... C'est mon père, c'est lui:
J'ai reconnu ma sœur. O trop chères victimes!
Fuyons... en les voyant, je crois voir tous mes crimes.

(Il s'échappe à travers le bois de cyprès.)

SCÈNE II.

OEDIPE, ANTIGONE.

OEDIPE, *tenant le bras d'Antigone.*

Ma fille, arrêtons-nous : la fatigue et les ans
Ont dérobé la force à mes pas languissans.
(S'asseyant sur un débris de rocher.)
Suis-je bien affermi ? Puis-je être ici tranquille ?

ANTIGONE.

Des rochers, des cyprès peuplent seuls cet asyle.
Mais votre cœur encor se rouvre à vos ennuis.

OEDIPE.

Je ne sortirai pas de la place où je suis.

ANTIGONE.

O ciel ! que dites-vous !

OEDIPE.

O ma chère Antigone !
Je suis las de traîner l'horreur qui m'environne.
Je vais cesser de vivre.

ANTIGONE.

Et tels sont les discours
Dont vos cruels chagrins m'entretiennent toujours.

OEDIPE.

As-tu vu quelquefois le débris des naufrages
Rejeté par les flots, chassé par les rivages ?

ANTIGONE.

Eh bien !

OEDIPE.

Voilà mon sort.

ANTIGONE.

Ainsi donc votre esprit
S'abreuve avec plaisir du poison qui l'aigrit.

OEDIPE.

Je suis OEdipe.

ANTIGONE.

Hélas! faut-il qu'instruit par l'âge,
Votre Antigone envain vous exhorte au courage!

OEDIPE.

Avec quelle rigueur les ingrats m'ont chassé!

ANTIGONE.

Je suis auprès de vous; oubliez le passé.

OEDIPE.

Je les aimais.

ANTIGONE.

Songez...

OEDIPE.

Je prévois leurs misères:
L'orgueil aura bientôt divisé les deux frères.
Je l'ai prédit.

ANTIGONE.

Perdez ce fatal souvenir.

OEDIPE.

Le ciel ne peut manquer un jour de les punir.

ANTIGONE.

Peut-être.

OEDIPE.

Oui, tu verras le fougueux Polynice
De mon sort quelque jour envier le supplice.

ANTIGONE.

Pensez qu'Admète ici va vous tendre les bras.

OEDIPE.

Crois-tu qu'à mon aspect il ne frémira pas?

ANTIGONE.

Tant que nous respirons, le ciel à nos alarmes
D'un bonheur, quel qu'il soit, laisse entrevoir les charmes:
Ne me dérobez pas l'espoir que j'en conçoi.

OEDIPE.

Je ne te blâme point, j'ai pensé comme toi.
D'être heureux, en naissant, l'homme apporte l'envie;
Mais il n'est point, crois-moi, de bonheur dans la vie.
Il lui faut, d'âge en âge, en changeant de malheur,
Payer le long tribut qu'il doit à la douleur.
Ses premiers jours peut-être ont pour lui quelques charmes.
Mais qu'il connaît bientôt l'infortune et les larmes!
Il meurt dès qu'il respire, il se plaint au berceau:
Tout gémit sur la terre, et tout marche au tombeau.

ANTIGONE.

De vous plus que jamais la tristesse s'empare.

OEDIPE.

Epoux, pères, enfans, il faut qu'on se sépare;
C'est un arrêt du sort; nul ne peut l'éviter.

ANTIGONE.

Hélas!

OEDIPE.

Ne pleure point.

ANTIGONE.

Ah! vous m'allez quitter!

OEDIPE.

Va, crois-moi, prends pitié de ton malheureux père.
Ma fille, assez long-temps j'ai gémi sur la terre.

Vois ces tremblantes mains, vois ce corps épuisé.

ANTIGONE.

Sous le fardeau des ans il n'est point affaissé.

OEDIPE.

Ah! je n'en sens pas moins leur nombre et ma faiblesse.

ANTIGONE.

Les dieux vous donneront la plus longue vieillesse.

OEDIPE.

Ma vie est un supplice; et pour me secourir
Il ne me reste plus que l'espoir de mourir.

ANTIGONE.

Vous plaignez-vous des soins et du cœur d'Antigone?
Vous ai-je abandonné?

OEDIPE.

Ma fille, hélas! pardonne.
Je t'outrageais sans doute. Eh! qui jusqu'à ce jour
A montré plus que toi de constance et d'amour?
Ton sort me fait frémir.

ANTIGONE.

Mon sort! je le préfère
A l'hymen le plus doux, au trône de mon frère.
Hélas! c'est à mon bras que le vôtre eut recours.
Si mon sexe trop faible a borné mes secours,
Par ma tendresse au moins j'ai calmé vos alarmes;
J'ai soutenu vos pas, j'ai recueilli vos larmes.
Hélas! pour vous nourrir, j'ai souvent mendié
Les refus insultans d'une avare pitié.
Il semblait que le ciel, adoucissant l'outrage,
Aux malheurs de mon père égalât mon courage.
Seule au fond des déserts j'ai marché sans effroi,

Croyant avoir toujours vos vertus près de moi.
Vos ennuis sont les miens, ma douleur est la vôtre.
Nous seuls nous nous restons, consolés l'un par l'autre.
L'univers nous oublie : ah ! recevons du moins,
Moi, vos tristes soupirs, et vous, mes tendres soins.
Que Thèbe à vos deux fils offre un trône en partage;
Vous suivre et vous aimer, voilà mon héritage.

OEDIPE.

Dieux, vous avez payé mes tourmens, mes travaux.
Ma joie en ce moment a passé tous mes maux.
Mais dis, où sommes-nous?

ANTIGONE.

Sous ces cyprès arides
Je vois le temple affreux des tristes Euménides.
D'horreur à cet aspect mon esprit est frappé....
Mon père, ah ! d'où vous vient cet air préoccupé ?
Quelque nouvel effroi semble encor vous surprendre.

OEDIPE.

Les Euménides ! ciel! ah ! je crois les entendre.
Je crois les voir ici s'attacher sur mes pas.
Ma fille, approche-toi ; ne m'abandonne pas.

ANTIGONE.

Dans ses égaremens le voilà qui retombe.
Hélas ! sous tant de maux je crains qu'il ne succombe.
Rassurez-vous, mon père.

OEDIPE.

O supplice ! ô tourmens !

ANTIGONE.

Modérez dans mes bras ces affreux mouvemens.
Hélas ! dans ces déserts quels secours puis-je attendre ?

OEDIPE.

O filles des enfers ! vous qui devez m'entendre,
Vous de qui j'ai reçu ma naissance et mon nom ;
Vous qui m'avez jeté sur le mont Cythéron,
Divinités d'OEdipe, exaucez ma prière !

ANTIGONE.

Suspendez, justes dieux ! les transports de mon père.

OEDIPE.

Indomptable pouvoir du sort qui me poursuit,
Dans quel horrible état mes forfaits m'ont réduit !

ANTIGONE.

Le ciel vous y forçait.

OEDIPE.

A mon esprit timide
N'offrez plus, dieux vengeurs, les champs de la Phocide ;
Cachez-moi par pitié ce sentier douloureux
Où j'ai percé les flancs d'un père malheureux ;
Cachez-moi cet autel où des sermens impies
Ont joint deux chastes cœurs, aux flambeaux des furies,
Cet autel exécrable où leurs serpens hideux
Déja de leurs replis nous enchaînaient tous deux,
Où Mégère debout, avec un ris funeste,
Sous les traits de l'hymen consacra notre inceste.

ANTIGONE.

Mon père !

OEDIPE.

O ma patrie ! et vous, dieux outragés,
J'ai fait ce que j'ai pu, je vous ai tous vengés.
N'a-t-on pas vu ces mains, secondant ma colère,
Creuser ces yeux sanglans, en chasser la lumière ?

ANTIGONE.

Dieux !

OEDIPE.

J'ai rempli le monde et d'horreur et d'effroi.
Les peuples à mon nom s'arment tous contre moi.

ANTIGONE.

Hé, seigneur !

OEDIPE.

O Jocaste ! ô mère malheureuse !
Que tu prévoyais bien ma destinée affreuse !
Et toi, berceau sanglant où j'aurais dû périr,
Rocher du Cythéron, je viens ici mourir.

ANTIGONE.

Hélas !

OEDIPE.

Es-tu content ? j'ai massacré mon père,
J'ai profané l'hymen par l'hymen de ma mère ;
Du fond de tes déserts je sortis vertueux ;
J'y retourne assassin, proscrit, incestueux,
Traînant par-tout mes maux, mes forfaits, mes ténèbres.
Entends mes derniers vœux, entends mes cris funèbres !

ANTIGONE.

O ciel !

OEDIPE.

De mon tombeau je me vais emparer ;
Voilà, voilà la pierre où je dois expirer.

ANTIGONE.

Quelle horreur !

OEDIPE.

Je ne veux, lorsque ma mort s'apprête,

Que l'abri d'un rocher pour y cacher ma tête.

ANTIGONE.

Mon père!

OEDIPE.

Tout s'ébranle à mon funeste nom.

ANTIGONE.

Mon père, écoutez-moi!

OEDIPE.

Cythéron! Cythéron!

ANTIGONE.

Dissipez vos terreurs, sortez de ce supplice.
Souffrez...

OEDIPE.

Retire-toi, malheureux Polynice:
Viens-tu dans ces déserts, par un forfait nouveau,
Pour m'en fermer l'accès, t'asseoir sur mon tombeau?
Viens-tu me disputer un repos que j'implore,
Et forcer ma vengeance à te maudire encore?

ANTIGONE.

C'est Antigone, hélas! qui vous embrasse ici.

OEDIPE.

Les cruels!.. On m'entraîne... et toi, ma fille aussi;
Tu braves mes sanglots, tu braves mes prières;
Tu te joins contre OEdipe à tes barbares frères!
Après tant de bienfaits, après tant de secours,
Tu t'es lassée enfin de consoler mes jours!
Vois mon triste abandon, mes pleurs, ma solitude;
Le plus grand de mes maux est ton ingratitude.

ANTIGONE.

Connaissez mieux mon cœur, ma tendresse, ma foi.

Je vous tiens dans mes bras : détrompez-vous.

OEDIPE.

C'est toi !
Laisse-moi m'assurer, en t'y pressant moi-même,
Que je n'ai pas perdu l'unique objet que j'aime.

ANTIGONE.

C'est moi, qui vous chéris, c'est moi, qui vis pour vous.

OEDIPE.

Ah ! je me sens calmer par des accens si doux.
O consolante voix ! nature ! ô tendres charmes !
Que je puisse à loisir t'arroser de mes larmes !

ANTIGONE.

Et moi, mon père, et moi, pour calmer vos douleurs,
Que je puisse à mon tour vous baigner de mes pleurs !

OEDIPE.

Oui, tu seras un jour chez la race nouvelle,
De l'amour filial le plus parfait modèle.
Tant qu'il existera des pères malheureux,
Ton nom consolateur sera sacré pour eux ;
Il peindra la vertu, la pitié douce et tendre :
Jamais sans tressaillir ils ne pourront l'entendre.

ANTIGONE.

Comment ce ciel si juste a-t-il pu vous livrer
Aux douleurs dont l'excès vient de vous déchirer !

OEDIPE.

N'accusons point des dieux la justice suprême.
Quels que soient nos destins, elle est toujours la même.
Leurs secrètes faveurs, tes généreux bienfaits,
Ont surpassé souvent tous les maux qu'ils m'ont faits :
Vous me voyez gémir sous la main qui m'immole ;

Mais vous n'entendez pas la voix qui me console.
Qui sait, lorsque le sort nous frappe de ses coups,
Si le plus grand malheur n'est pas un bien pour nous?
Hélas ! de l'avenir vains juges que nous sommes,
Ignorer et souffrir, voilà le sort des hommes.
Nous errons avec crainte et dans l'obscurité
Sous l'astre impérieux de la fatalité.
Tout trahit nos projets, tout sert à les confondre :
De nos seules vertus nous pouvons nous répondre.
Grands dieux ! oui, je commence à lire en vos desseins ;
Tout entiers devant moi vous offrez mes destins :
Vous m'avez entouré de douleurs et de crimes,
Pour mieux voir votre OEdipe au fond de tant d'abîmes,
Pour mieux le contempler luttant, privé d'appui,
A qui l'emporterait de son sort ou de lui.

ANTIGONE.

J'entends du bruit... Mon père, ah ! je vois qu'on s'avance !

OEDIPE.

Songe bien sur mon sort à garder le silence.

ANTIGONE.

Vous, retenez sur-tout vos esprits éperdus.

OEDIPE.

Si l'on me reconnaît, ah ! nous sommes perdus !

SCÈNE III.

OEDIPE, ANTIGONE,

UN PRINCIPAL HABITANT DE LA VILLE DE PHÈRE, UN SECOND, UN TROISIÈME HABITANT, PEUPLE.

LE PRINCIPAL HABITANT.

Parlez, répondez-nous, étranger vénérable ;
Vos cris nous ont frappé ; quel revers vous accable ?

ANTIGONE.

Que vous servira-t-il de savoir ses malheurs ?
C'est sans nécessité rappeler ses douleurs.

LE PRINCIPAL HABITANT.

Qui l'attire en ces lieux ?

ANTIGONE.

Par-tout on nous rejette :
Poursuivis par le sort, nous venons chez Admète :
Nous osons nous flatter qu'un roi si généreux
Aura quelque pitié d'un vieillard malheureux.

LE PRINCIPAL HABITANT *à OEdipe.*

Votre origine est-elle éclatante ou commune ?

ANTIGONE.

Il se plaît à cacher son obscure infortune.

LE PRINCIPAL HABITANT.

C'est à lui de répondre.

ANTIGONE *à part.*

O ciel !

LE PRINCIPAL HABITANT *à OEdipe.*

Dans quel séjour

Avez-vous commencé de respirer le jour ?

OEDIPE.

A Thèbes.

LE PRINCIPAL HABITANT.

Et le lieu témoin de votre enfance ?

OEDIPE.

Un désert.

LE PRINCIPAL HABITANT.

A quel sang devez-vous la naissance ?

OEDIPE.

Au sang d'un malheureux par le sort opprimé.

LE PRINCIPAL HABITANT.

Son nom ?

OEDIPE.

C'était...

ANTIGONE.

Hélas ! doit-il être nommé ?

Un mortel inconnu....

LE PRINCIPAL HABITANT.

Mais quelle était sa mère ?

ANTIGONE.

Que peut vous importer une femme étrangère ?

LE PRINCIPAL HABITANT *à Antigone.*

Quelle est la vôtre, vous ?

ANTIGONE.

La mienne ?

LE PRINCIPAL HABITANT.

Oui, vous tremblez !

OEDIPE.

C'en est fait.... ah, ma fille !

ANTIGONE.

Hélas!

LE PRINCIPAL HABITANT.

Vous vous troublez!

ANTIGONE.

Laissez-nous de nos maux vous cacher le principe.

OEDIPE.

Je ne me connais plus.

LE PRINCIPAL HABITANT.

Je reconnais OEdipe.

LE DEUXIÈME HABITANT.

OEdipe, vous! sortez, abandonnez ces lieux.

LE TROISIÈME HABITANT.

De loin sa seule approche a soulevé nos dieux.

ANTIGONE.

Que faites-vous, cruels?

LE DEUXIÈME HABITANT.

Il a tué son père.

LE TROISIÈME HABITANT.

Ses fils doivent le jour à l'hymen de sa mère.

ANTIGONE.

Ce n'est pas son forfait, c'est celui du destin.

LE PRINCIPAL HABITANT.

N'importe, il est commis.

LE DEUXIÈME HABITANT.

Chassons cet assassin.
Nous maudissons Laïus, OEdipe, et sa famille.

OEDIPE.

Ne m'ôtez pas du moins ma malheureuse fille.

LE DEUXIÈME HABITANT.

Qu'on l'entraîne.

OEDIPE.

Antigone, ah! ne me quitte pas;
Penche-toi sur mon sein, serre-moi dans tes bras.
(*Antigone tient son père étroitement embrassé.*)

LE TROISIÈME HABITANT.

(*Arrachant OEdipe des bras de sa fille.*)
Notre religion...

OEDIPE.

Quoi, monstre! quoi, parjure!
Tu peux parler des dieux en bravant la nature!

LE DEUXIÈME HABITANT.

C'en est trop.

ANTIGONE.

Excusez une aveugle douleur.
Il souffre, il est aigri; c'est l'effet du malheur:
Qu'importe sa naissance, ou comment on le nomme!
C'est un infortuné, c'est un roi, c'est un homme.
(*OEdipe tombe à demi renversé sur les débris de rocher où on l'a vu d'abord assis.*)

SCÈNE IV.

OEDIPE, ADMÈTE, ANTIGONE, LES TROIS HABITANS, LE PEUPLE, GARDES.

ANTIGONE.

C'est vous, c'est vous, Admète! ah! défendez un roi
Qu'un peuple entier poursuit, qui n'a d'appui que moi!
En voyant ce vieillard, songez à votre père.

ADMÈTE, *au peuple.*

Arrêtez, malheureux, ou craignez ma colère.

ANTIGONE. (*à Œdipe.*)

Seigneur, je cours à lui... Mon père, entends ma voix :
Reçois encor mes soins pour la dernière fois :
C'est moi, c'est ton soutien, ton guide, ta famille :
J'expire, si tu meurs.

OEDIPE.

J'embrasse encor ma fille !

ANTIGONE, *à Œdipe.*

Ah ! revenez à vous, Admète est en ces lieux ;
Il contient les transports d'un peuple furieux :
Ce héros près de lui nous donne une retraite.

ADMÈTE, *prenant et serrant la main d'Œdipe.*

Ma main est le garant qui vous répond d'Admète.

OEDIPE.

Admète, est-il bien vrai ? quoi donc ! votre bonté
Nous accorde un asyle et l'hospitalité !

ADMÈTE.

Faut-il qu'un tel bienfait vous frappe et vous étonne ?
J'ai pour vous le respect et le cœur d'Antigone.

OEDIPE.

La tendre humanité ne peut aller plus loin ;
Les dieux reconnaîtront un si généreux soin.
Vous offrez tous les deux la vertu la plus pure :
L'un honore le trône, et l'autre la nature.

ADMÈTE.

Je plains plus que jamais les princes malheureux.

OEDIPE.

Qu'allez-vous faire, hélas ! prince trop généreux ?

Le peuple est alarmé : peut-être ma présence
Entre ce peuple et vous romprait l'intelligence :
Sur vous si quelque orage était près d'éclater,
Moi-même à mes destins je pourrais l'imputer.
Vivez ; que votre hymen laisse à votre famille
Quelque appui généreux qui ressemble à ma fille ;
Qu'il égale à jamais, par ses félicités,
Et ma reconnaissance, et mes calamités.
Mon Antigone, allons, conduis encor ton père.

ADMÈTE.

Non, restez ; pour patrie adoptez cette terre.

OEDIPE.

Souvenez-vous de Thèbe.

ADMÈTE.

Il n'en est plus pour vous.
L'univers vous poursuit ; le ciel sera pour nous.
Vos malheurs sont vos droits, vos vertus sont vos titres.
Entre ce peuple et moi que les dieux soient arbitres.

OEDIPE.

Eh bien ! j'obéis donc. Écoutez-moi, grands dieux !
J'ose au moins sans terreur me montrer à vos yeux.
Hélas ! depuis l'instant où vous m'avez fait naître,
Ce cœur à vos regards n'a point déplu peut-être.
Vous frappiez, j'ai gémi. J'entrerai sans effroi
Dans ce cercueil trompeur qui s'enfuit loin de moi.
Vous savez si ma voix, toujours discrète et pure,
S'est permis contre vous le plus faible murmure :
C'est un de vos bienfaits, que, né pour la douleur,
Je n'aie au moins jamais profané mon malheur.
Vous voyez que ce corps et chancelle et succombe :

Où daignez-vous enfin m'accorder une tombe ?
Répondez à ma voix, tristes divinités.
(*On entend le bruit de plusieurs tonnerres souterrains, mêlés à des cris de douleur et à des accens lamentables.*)

ANTIGONE.

Tonnerres, feux vengeurs, dieu terrible, arrêtez :
Qui peut dans ce moment armer votre colère ?

LE PEUPLE ET LES TROIS HABITANS.

OEdipe.

ADMÈTE.

(*L'horreur du tonnerre et des cris funèbres augmente.*)
Où suis-je ? ô ciel ! je sens trembler la terre !

OEDIPE.

Répondez, répondez.
(*Le bruit des tonnerres et des cris monte au dernier degré.*)

SCÈNE V.

OEDIPE, ANTIGONE, LE GRAND-PRÊTRE, PRÊTRES DE LA SUITE, ADMÈTE, LES TROIS HABITANS, PEUPLE, GARDES.

LE GRAND-PRÊTRE.

Infortuné vieillard,
Les dieux sur tes destins ont fixé leur regard.
De la fatalité courageuse victime,
Quand l'univers trompé ne voyait que ton crime,
Ils ont vu tes vertus. Peuples, dans ces climats
Ce n'est pas sans dessein qu'ils ont conduit ses pas.

Quel céleste flambeau, dont la clarté m'étonne,
Dissipe tout-à-coup la nuit qui t'environne !
Je vois fuir devant toi le deuil et le trépas.
Tes malheurs sont passés. Mars, le dieu des combats,
Attache à ton cercueil les lauriers et la gloire ;
Il doit être à jamais l'autel de la victoire ;
Le monde y portera son encens et ses vœux.

ADMÈTE.

La mort consacre ainsi les héros malheureux.
Ah ! c'est pour adoucir son infortune extrême,
Que le ciel sur mon front plaça le diadême.
Peuples, écoutez-moi : je remets en vos mains
Un vieillard malheureux, le plus grand des humains.
Tâchez d'en obtenir, ardens à le défendre,
Qu'il laisse à nos climats le trésor de sa cendre.
Adieu, souvenez-vous que c'est l'humanité
Qui sert de premier culte à la divinité ;
Que c'est en imitant sa bonté paternelle,
Que notre encens l'honore, et peut monter vers elle.
Et vous, vieillard auguste, à qui je tends les bras,
Jusque dans mon palais daignez suivre mes pas.

(*Ils sortent tous.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIGONE, POLYNICE.

POLYNICE.

Lorsque, dans ce palais, une douleur muette
Cache le deuil public et le malheur d'Admète,
Ma sœur, m'est-il permis, dans ces tristes momens,
De goûter la douceur de vos embrassemens?
Par quel motif secret, le destin qui m'étonne
A-t-il conduit mes pas sur les pas d'Antigone?
Je sens moins mes remords et mes adversités,
Puisque des biens si chers ne me sont point ôtés.
Je vous retrouve enfin.

ANTIGONE.

Cette entrevue encore,
Mon frère, est pour OEdipe un secret qu'il ignore:
Tandis que d'autres yeux daignent veiller sur lui,
Je vais donc, sans témoins, vous entendre aujourd'hui.
Dans quel état, ô ciel! s'offre à moi Polynice!

POLYNICE.

Se peut-il que sur moi votre cœur s'attendrisse!
Quoi! vous m'osez revoir! Quoi! j'entends cette voix,

Qui dans Thèbe jadis me charma tant de fois !
Ma sœur, que notre race, en forfaits trop féconde,
Du bruit de ses revers a bien rempli le monde !
Dans vos malheurs du moins, pour supporter leurs coups,
La paix, la douce paix, n'a point fui loin de vous.
Le ciel à vos vertus devait un autre frère.
Il vous fit naître exprès pour consoler un père.
Vous avez jusqu'ici, par le sort agités,
Confondu vos soupirs et vos calamités :
L'équitable avenir, qui jamais ne pardonne,
Confondra les deux noms d'OEdipe et d'Antigone.
Nous y serons connus (le ciel l'a prononcé)
Vous, pour l'avoir suivi, moi, pour l'avoir chassé.
Sous quels noms différens on nous rendra justice !
Pour dire un fils ingrat, on dira Polynice.

ANTIGONE.

Eh ! mon frère, oubliez...

POLYNICE.

Ah ! ce sont vos secours
Qui d'OEdipe souffrant ont prolongé les jours.
Vous n'avez point quitté notre malheureux père.

ANTIGONE.

La mort d'Admète, hélas ! va combler sa misère :
Il croit que son destin porte ici le trépas,
Et que c'est Thèbe encor qui renaît sous ses pas.
Dans son cœur oppressé sa douleur se rassemble ;
Ses antiques malheurs s'y réveillent ensemble.
Son calme m'épouvante ; il ne s'est point, hélas !
Ni penché sur mon sein, ni jeté dans mes bras :
Immobile, et plongé dans une horreur muette,

Il murmure les noms de Laïus et d'Admète :
Sa bouche avec effort commence quelques mots,
Qu'arrachent ses douleurs, qu'étouffent ses sanglots :
Pour calmer ses tourmens ma voix n'a plus de charmes ;
De ses yeux desséchés j'ai vu sortir des larmes :
Jamais ennui plus sombre et chagrin plus profond,
Depuis qu'il est errant, n'a pesé sur son front ;
En vain les dieux ici marquent notre retraite ;
Il ne voudra point vivre où doit mourir Admète.
Que dis-je! vivre, hélas! (l'instant n'en est pas loin)
De son trépas bientôt je vais être témoin :
Ou, s'il respire encor, loin d'écouter nos larmes,
Quel peuple contre nous ne prendra point les armes!
Je vois par-tout la mort, le péril, la douleur ;
Ce n'est que d'aujourd'hui que je sens mon malheur.
Le courage, l'espoir, la force m'abandonne.
Dieux! pour OEdipe encor ranimez Antigone !
Seul, proscrit, fugitif, il n'a que moi d'appui ;
En veillant sur mes jours, vous veillerez sur lui.
Voici mon dernier vœu, faites qu'il s'accomplisse.
Que le même cercueil, s'il se peut, nous unisse :
Que nous goûtions du moins, après tant de travaux,
Dans un commun sommeil, l'oubli de tous nos maux.

POLYNICE.

Ma sœur, dans ce palais, vous n'avez plus d'asyle :
J'ai vu l'emportement de ce peuple indocile ;
Il croit que, leur portant le désastre et l'effroi,
OEdipe est seul l'auteur de la mort de leur roi.
S'ils allaient, juste ciel! s'immoler notre père!
Ne délibérons plus ; tandis que leur colère

Ne porte point sur vous leurs sacriléges mains,
De Thèbe tous les trois reprenons les chemins.
Dans la Grèce déja mes drapeaux vous attendent;
Mes alliés sont prêts et mes chefs vous demandent.
Hâtons-nous de quitter ces funestes climats.

ANTIGONE.

Mais, vous! par quel revers, si loin de vos États,
Implorez-vous ici des armes étrangères?

POLYNICE.

Connaissez-vous si mal nos destins et vos frères?
Jugez de la fureur qui doit nous posséder:
L'un veut reprendre un sceptre, et l'autre le garder.
Mon père l'a prédit, et j'en crois son présage,
Le fer partagera son sanglant héritage.

ANTIGONE.

Que dites-vous, cruel? vous me faites horreur!

POLYNICE.

Je vous verrai vous-même approuver ma fureur.
Mais mon père à nos vœux résistera peut-être:
Tâchons par nos discours de l'aigrir contre un traître;
D'attendrir sa vieillesse en faveur de son sang,
D'un fils infortuné digne encor de son rang.
Vainqueur, je sais, ma sœur, ce qui me reste à faire.
Il verra s'il me doit confondre avec mon frère.
Espérez-vous, ma sœur, qu'il daigne m'écouter?

ANTIGONE.

Pour fléchir son courroux j'oserai tout tenter.
Mais j'aperçois OEdipe... Éloignez-vous, mon frère.

POLYNICE.

Faut-il toujours trembler à l'aspect de mon père!

ANTIGONE.

Compagne de son sort, que je dois partager,
Souffrez qu'auprès de lui je coure me ranger.

SCÈNE II.

ANTIGONE, OEDIPE, ADMÈTE.

ADMÈTE.

Roi, dont l'affreux destin, l'ame forte et profonde,
Sont en spectacle au ciel, servent d'exemple au monde,
Criminel vertueux dont le front respecté
Du trône et du malheur garde la majesté,
Croirai-je qu'à ma cour acceptant un asyle,
Vos jours vont s'achever dans un sort plus tranquille?
Les dieux par un oracle en protégent le cours.

OEDIPE.

Je n'accepterai point leurs funestes secours.

ADMÈTE.

Ils ont du moins pour vous signalé leur clémence.

OEDIPE.

Mais ils ont sur Admète étendu leur vengeance.

ADMÈTE.

Long-temps le trait fatal a resté suspendu.

OEDIPE.

J'arrive, je me montre, et l'oracle est rendu.
Pouviez-vous échapper au destin qui m'assiége!
De rivage en rivage, avec moi, pour cortége,
Je traîne le malheur, le deuil et le trépas.
Le ciel maudit la terre où s'impriment mes pas.
Ah! loin de votre cour....

ADMÈTE.

N'irritez point ma peine,
En fuyant un asyle où le ciel vous amène.

OEDIPE.

Quel asyle! un palais que j'ai rempli d'effroi,
Où des sujets en pleurs me demandent leur roi;
Où bientôt tout son peuple, ému par mon approche,
Viendra me prodiguer l'insulte et le reproche;
Où les sanglots d'Alceste.... Infortunés époux,
Il manquait à mon sort de retomber sur vous!
Quel bonheur j'ai détruit! Votre père respire,
Par les plus sages lois vous réglez votre empire,
Alceste plaît sans crime à vos yeux innocens,
Vous pouvez sans remords embrasser vos enfans;
Ils sont votre espérance, et non votre supplice:
Vous n'avez point pour fils un ingrat Polynice.
Lorsqu'à votre bonheur tout semblait concourir,
Admète, était-ce, hélas! vous qui deviez mourir?

ADMÈTE.

Cédez moins aux douleurs de votre ame abattue.

OEDIPE.

Vous me tendez les bras, et c'est moi qui vous tue.

ADMÈTE.

Non, le crime est connu; l'oracle a prononcé.

OEDIPE.

Pourquoi de ce palais ne m'avoir pas chassé?

ADMÈTE.

A vos rares vertus j'aurais fait cette injure!

OEDIPE.

Ignoriez-vous mon nom?

ADMÈTE.

J'écoutais la nature.
Pour secourir OEdipe, au moins j'aurais vécu.

OEDIPE.

OEdipe est accablé; vos malheurs l'ont vaincu.

ADMÈTE.

Vous vivrez, je le veux. C'est l'espoir qui me reste.
N'accusez point ici votre destin funeste:
Souffrez, mais comme OEdipe; et pour dernier effort
Mettez votre constance à supporter ma mort.
Alceste est dans l'erreur, elle est sans défiance;
Daignez de ce mensonge appuyer l'innocence.
OEdipe, vos malheurs, commencés en naissant,
Vous ont aux maux d'autrui rendu compatissant:
Eloignez de ses yeux la vérité cruelle.
Quand je ne serai plus, que vos soins auprès d'elle
Adoucissent du moins l'horreur de mon trépas;
Elle en aura besoin, ne l'abandonnez pas.
Que mes enfans aussi trouvent en vous un père.
Vous devenez pour eux un appui nécessaire.
Hélas! je laisse un fils qui doit régner un jour;
Formez-le pour son peuple, et non pas pour sa cour.
Loin de lui tout éclat d'une pompe importune!
Offrez-lui pour leçon votre auguste infortune;
Qu'il apprenne de vous (hélas! vous le savez)
Que les rois au malheur sont souvent réservés;
Qu'esclave du destin, au moment qu'il respire,
L'homme est dans tous les rangs soumis à son empire.
O vous! qui, condamnant d'ambitieux exploits,
Voulez d'un grand exemple épouvanter les rois,

Dieux! vous qui m'immolez, lorsque j'efface un crime,
Attachez vos bienfaits au sang de la victime ;
Regardez ces climats avec un œil plus doux ;
Que mon Alceste au moins survive à son époux ;
Consolez sa douleur, soutenez sa faiblesse ;
De ce roi malheureux protégez la vieillesse :
Je mets sous votre appui, dans mes derniers instans,
OEdipe, mes sujets, ma femme, mes enfans.
Cet espoir me soutient à mon heure suprême ;
Je goûte avant ma mort les fruits de ma mort même.
L'honneur en est trop cher, le prix en est trop beau.
Si le bonheur public renaît sur mon tombeau.
Mais Alceste paraît.

OEDIPE.

Ah! fuyons sa présence ;
Je tremble d'éclairer son heureuse ignorance :
Mon trouble et ma douleur pourraient tout découvrir.
Sortons.

ADMÈTE.

Cher prince... adieu.

OEDIPE.

Ma fille... allons mourir.
(Il sort.)

SCÈNE III.

ADMÈTE, ALCESTE.

ALCESTE.

Il est enfin connu ce terrible mystère,
Cet oracle effrayant que tu voulais me taire.

Je sors, je sors du temple.

ADMÈTE.

Ah! qu'entends-je?

ALCESTE.

Grands dieux!
L'appareil de ta mort vient d'y frapper mes yeux.
Avec quel art perfide écartant mes alarmes,
Tu déguisais ton trouble et dévorais tes larmes!
Tu me trompais, barbare! et moi, dans ce moment,
Je goûtais de l'amour le doux enchantement!
J'allais prier les dieux de veiller sur ta tête,
Les couronner de fleurs comme en un jour de fête,
Et, quand leur main sur toi portait les coups mortels,
De mon crédule encens parfumer leurs autels!
Hélas! j'étais en paix sur le bord de l'abyme!

ADMÈTE.

Ils ont rendu l'arrêt.

ALCESTE.

Ils n'ont point la victime.

ADMÈTE.

Mais ils peuvent ici la frapper dans tes bras;
Leur œil vengeur me suit, la mort est sur mes pas.
Tremblons sous leur pouvoir.

ALCESTE.

Dis plutôt leur vengeance,
Qui m'arrache un époux, qui poursuit l'innocence.

ADMÈTE.

Veux-tu que nos enfans, proscrits, persécutés,
Trouvent un jour ces dieux par leur père irrités?
Du saint nœud qui nous joint l'héroïque tendresse

Marche avec le courage, et proscrit la faiblesse.
Vois-moi dans ces momens d'un œil religieux ;
Songe que ton époux est sous la main des dieux :
Je ne m'appartiens plus ; marqué pour leur victime,
Je dois leur consacrer tout le sang qui m'anime :
Mes jours dépendent d'eux ; ce qui dépend de moi,
C'est de penser en homme, et de mourir en roi.

ALCESTE.

Hélas!

ADMÈTE.

Pour nos enfans souffre encor la lumière :
Qu'on ne remarque pas qu'ils ont perdu leur père :
De notre chaste hymen entretiens le flambeau.
Laisse-moi, sans pâlir, entrer dans le tombeau.
Voici l'instant fatal : que ton cœur s'y prépare.
Va, la mort rejoindra ce que la mort sépare.
Ecoute : mes enfans pourraient frapper mes yeux :
Eloigne-les. Approche, et reçois mes adieux.

ALCESTE.

Non, je ne reçois point un adieu si funeste.
Quoi qu'ordonne le ciel, l'espoir encor me reste.
Avant que d'échapper, de sortir de ce lieu,
Il faudra de mes bras....

ADMÈTE.

Mon devoir parle : adieu.

ALCESTE.

Où courez-vous ?

ADMÈTE.

Mourir.

ALCESTE.

Arrête encor, barbare!
Peux-tu ne pas frémir du coup qui nous sépare?
Je verrai donc, ô ciel! mes enfans malheureux,
Inquiets, incertains, se regarder entre eux,
Et soupçonnant leur perte aux sanglots de leur mère
Par leurs cris innocens me demander leur père!
Le ciel, ce juste ciel, daignera m'exaucer:
Tu t'en vas aux autels, je cours t'y devancer:
Si le trône est souillé, j'en expierai le crime.
J'en crois mon cœur, les dieux, leur transport qui m'anime.
Puisque le sang des rois doit calmer leur courroux,
La majesté du trône est égale entre nous.
Appelez mes enfans, je suis épouse et mère:
Il faudra que le ciel s'entr'ouvre à ma prière.

SCÈNE IV.

ALCESTE, ADMÈTE, PHÉNIX.

ALCESTE.

Phénix vient. Ah! calmez mon esprit éperdu!
Parlez; un autre oracle est-il enfin rendu?

PHÉNIX.

Madame, il vient de l'être. Une foule éplorée
Avait rempli le temple, en assiégeait l'entrée.
Tous, comme une famille, embrassant les autels,
Redemandaient leur roi, leur père aux immortels.
L'oracle a répondu: « Séchez, séchez vos larmes;
«Vos cris des mains des dieux ont fait tomber les armes.

« Votre prince vivra, mais pourvu qu'aujourd'hui
« Quelqu'un du sang des rois s'offre à mourir pour lui.
« Les dieux à ce trépas borneront leur vengeance. »
Tout retentit des cris de leur reconnaissance ;
Mais leurs cris, mais leur joie, en de si doux momens,
S'étouffent à demi sous leurs gémissemens.
Tous voudraient vous sauver, tous offriraient leur vie ;
Aux princes dans leurs cœurs ils portent tous envie :
Ils ne comprennent pas que ces princes jaloux
Ne se disputent pas à qui mourra pour vous.

ALCESTE.

Mes vœux sont exaucés.

(Elle fait signe à Phénix de sortir. — Phénix sort.)

SCÈNE V.

ALCESTE, ADMÈTE.

ADMÈTE.

Nul autre que moi-même
N'apaisera, grands dieux, votre équité suprême !
Pourrais-je me flatter, en tombant sous vos coups,
Que la victime au moins sera digne de vous ?
Quelle honte, en effet, qu'un prince de ma race
Se fût offert d'abord pour mourir à ma place !
Que son trépas...

ALCESTE.

Et moi, je rends grace, à mon tour,
Au péril qui pour vous a glacé leur amour.

ADMÈTE.

Que dis-tu ?

ALCESTE.

Le voici ce moment desirable,
Ce moment d'un triomphe à l'hymen honorable,
Où je puis, m'avançant vers la mort sans effroi,
Te prouver ma tendresse en expirant pour toi.

ADMÈTE.

Je souffrirais.... grands dieux!

ALCESTE.

Tu n'es plus leur victime :
Ton trépas était juste; il deviendrait un crime.

ADMÈTE.

Tu prétends....

ALCESTE.

Je le veux. N'es-tu pas mon époux?
Va, j'ai craint ta tendresse, et non pas ton courroux.
As-tu cru posséder, dans ton péril extrême,
Un ami plus fidèle, ou plus sûr que moi-même?
Si je m'offre à ta place, eh! quel autre que moi
A le droit d'y prétendre et de mourir pour toi?
L'amour de tes parens t'eût conservé la vie :
Leurs cœurs s'enflamment-ils d'une si noble envie?
Le trépas à choisir n'est plus qu'entre nous deux;
Je le prends pour moi seule et n'attends plus rien d'eux.
S'ils l'avaient accepté, j'irais avec justice
Leur disputer l'honneur d'un si grand sacrifice.

ADMÈTE.

Ta générosité, tes vœux sont superflus;
C'est par mon trépas seul....

ALCESTE.

Il ne t'appartient plus.

Tes jours me sont acquis ; c'est le prix de mes larmes,
Des pleurs de tes enfans, de ton peuple en alarmes,
De l'État tout entier, qui, pour sauver son roi,
S'est placé par ses cris entre les dieux et toi.

ADMÈTE.

Des princes de ma race ils ont éteint le zèle.

ALCESTE.

Pour m'accorder l'honneur d'une mort aussi belle.

ADMÈTE.

Pour me rendre au trépas.

ALCESTE.

Pour forcer ton devoir
A régner sur un peuple heureux par ton pouvoir.
Va, les rois qu'on chérit sont des dons assez rares,
Pour que d'un tel bienfait les destins soient avares.
J'en peux juger sans doute. Eh ! qui connaîtrait mieux
Les vertus de l'époux que j'ai reçu des dieux !
Tu ne peux faire un pas, que la patrie entière,
Que mille cris confus ne te nomment leur père ;
Qu'ils n'élèvent au ciel leurs innombrables mains ;
Que les fleurs sous tes pas ne couvrent les chemins.
Vois leur zèle éclatant, vois la publique ivresse,
Ce concours, ces transports témoins de leur tendresse :
Vois ces temples ouverts, où l'encens allumé....
Tu le sens, cher Admète, il est doux d'être aimé.
Ne cache point tes pleurs si dignes d'un monarque ;
Ils sont de tes vertus une infaillible marque.
Vois quels sont sur les cœurs ton empire et tes droits :
L'amour du peuple, Admète, est le trésor des rois.

ADMÈTE.

Non, non, dans l'univers je ne vois rien qu'Alceste.
Je rends à mes sujets leurs vœux que je déteste :
Si ce sont tes soupirs qui m'ont sauvé le jour,
Je te rends à toi-même un trop fatal amour.

ALCESTE.

Je ne t'écoute plus.

ADMÈTE.

Reviens ici, cruelle :
Descends-tu sans frémir dans la nuit éternelle ?

ALCESTE.

Mort ou vivant, n'importe, aux enfers, dans les cieux,
Un cœur juste est par-tout sous la garde des dieux.
C'en est assez ; sortons.

ADMÈTE.

Mes soldats, mes cohortes,
Ont rempli ce palais, t'en défendront les portes.

ALCESTE.

Non, tu voudrais envain t'arracher de ces lieux.

ADMÈTE.

Marchons...

ALCESTE, *se saisissant du poignard d'Admète.*

Encore un pas, je m'immole à tes yeux.

SCÈNE VI.

ADMÈTE, ALCESTE, OEDIPE, ANTIGONE.

(*OEdipe paraît de loin dans l'enfoncement du théâtre.*)

OEDIPE.

Qu'entends-je ?

ALCESTE.

Où suis-je ? hélas !

ADMÈTE.

Alceste !

ALCESTE, *laissant tomber son poignard.*

Ah ! je succombe !

OEDIPE.

Eh ! c'est vous de vos mains qui vous ouvrez la tombe !
C'est vous qui vous livrez à ces transports affreux !
C'est vous qui, me voyant, vous jugez malheureux !
Eh ! votre esprit aveugle a méconnu le crime !
Vous n'avez pas tremblé sur le bord de l'abîme !
Avez-vous cru tourner vos bras séditieux
Contre un limon servile oublié par les dieux ?
Sur un être immortel avez-vous quelque empire ?
En brisant sa prison, pensez-vous le détruire ?
Le malheur vous accable ! Étais-je donc heureux,
Quand Jocaste attachée à d'exécrables nœuds...?
De mes yeux, il est vrai, j'éteignis la lumière ;
Mais je n'éteignis point la raison qui m'éclaire ;
Je respectai dans moi cet esprit, ce flambeau
Qui meut un corps fragile, et survit au tombeau.

Je sais par quels tourmens la céleste vengeance
Exerce vos efforts, poursuit votre constance :
Mais vous avez cédé, mais ce cœur combattu
N'a pas jusqu'à la fin conservé sa vertu.

ALCESTE.

Les princes de son sang souffrent tous qu'il périsse;
Et quand je cours pour lui m'offrir en sacrifice...

OEDIPE.

Il vivra.

ALCESTE.

Lui ! comment ?

OEDIPE.

Oui ; nos dieux en courroux
Vont s'apaiser.

ALCESTE.

Par qui ?

OEDIPE.

Ni par lui, ni par vous.
Un prince issu des rois sera seul leur victime ;
Ils agréeront sa mort ; elle expiera le crime.
Le ciel, j'ose en répondre, exaucera ses vœux.
Je ne le nomme point; mais je prétends, je veux...

ALCESTE.

Ordonnez, que faut-il ?

OEDIPE.

Sécher ces pleurs timides ;
Courir dès l'instant même aux pieds des Euménides,
Y brûler avec pompe un encens solennel ;
De vos enfans suivie, y rendre grace au ciel
Du bienfait imprévu qui leur conserve un père ;

Lever sur leur autel votre main meurtrière,
Pour y promettre aux dieux, quels que soient vos malheurs,
De supporter le jour, d'endurer vos douleurs.

(*A Admète.*)

Et vous, que tout l'État et chérit et contemple,
Trouvez-vous, j'y serai, sur les marches du temple.
Tous vos maux finiront ; dissipez votre effroi ;
De vos destins entiers reposez-vous sur moi.

(*Ils sortent tous.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

OEDIPE, ANTIGONE.

OEDIPE.

ALCESTE est-elle admise au pied du sanctuaire ?
Ses enfans y sont-ils à côté de leur mère ?

ANTIGONE.

Oui, seigneur, elle a fait ce que vous ordonnez ;
De festons par ses mains ses enfans sont ornés.
Le peuple est accouru. Tout est prêt : l'encens fume ;
Sur l'autel redouté le feu sacré s'allume....
Puis-je espérer, mon père, une grace de vous ?

OEDIPE.

Parle.

ANTIGONE.

De la pitié le sentiment si doux
Doit toucher aisément des cœurs tels que les nôtres.

OEDIPE.

Mes malheurs m'ont appris à plaindre ceux des autres.

ANTIGONE.

Mon père, (quel secret vais-je lui révéler!)
Un jeune homme inconnu demande à vous parler.

OEDIPE.

Que vient-il m'annoncer ? que prétend-il me dire ?

ANTIGONE.

Dans cet instant lui-même il doit vous en instruire.

OEDIPE.

Quel est cet étranger ? qui l'a conduit vers vous ?

ANTIGONE.

Étranger pour tout autre, il ne l'est pas pour nous.

OEDIPE.

A vous par ses discours il s'est donc fait connaître ?

ANTIGONE.

Hélas !

OEDIPE.

Vous le plaignez ! Parlez, qui peut-il être ?

ANTIGONE.

La vie, ou je me trompe, a pour lui peu d'appas.

OEDIPE.

Et si jeune, avec joie, il aspire au trépas !

ANTIGONE.

Tout annonce dans lui la fierté, la naissance,
Le sort d'un prince errant, déchu de sa puissance,
D'un mortel à la haine, au trouble abandonné,
Par un destin fatal vers sa perte entraîné,
Dont le repentir sombre également exprime
La douleur du remords, et le penchant au crime.
Pour une fin terrible il semble réservé.

OEDIPE, *à part.*

Quel doute en mon esprit s'est soudain élevé ?
(*Haut.*)
Le trépas, dites-vous, est sa plus chère envie !

ANTIGONE.

Il serait trop heureux d'abandonner la vie.

OEDIPE.

Pourquoi former sur lui ces homicides vœux ?

ANTIGONE.

En souhaitant sa mort, je sais ce que je veux :
C'est de mon amitié la marque la plus chère,
Et ce souhait fatal vous dit qu'il est mon frère :
C'est Polynice.

OEDIPE.

O ciel !

ANTIGONE.

Souffrez qu'à vos genoux
Il vienne avec respect...

OEDIPE.

Il n'est plus rien pour nous.

ANTIGONE.

Aurait-il vainement retrouvé sa famille ?...

OEDIPE.

Pour être encor sa sœur, vous êtes trop ma fille.
Il ne me manquait plus, pour combler mes tourmens,
Que l'approche d'un traître à mes derniers momens.

ANTIGONE.

Avant que de mourir il veut vous voir encore.

OEDIPE.

Ne me parlez jamais d'un cruel que j'abhorre.

ANTIGONE.

Votre courroux vaincu par son noble retour...

OEDIPE.

Sur son coupable front pèsera plus d'un jour.

ANTIGONE.

Ah! si vous connaissiez ses maux et sa misère...

OEDIPE.

Le ciel l'a dû punir d'avoir chassé son père.

ANTIGONE.

Il veut vous voir.

OEDIPE.

Qu'il parte.

ANTIGONE.

Un moment d'entretien.

OEDIPE.

L'ingrat!

ANTIGONE.

Écoutez-moi.

OEDIPE.

Je ne vous promets rien.

SCÈNE II.

OEDIPE, ANTIGONE, POLYNICE.

POLYNICE.

Ciel, dont je n'ai que trop mérité la colère,
Par mes pleurs, s'il se peut, daigne attendrir mon père!
(*Apercevant OEdipe.*)
C'est donc lui que je vois?

ANTIGONE.

C'est lui.

POLYNICE.

Supplice affreux!
C'est moi qui l'ai réduit à ce sort malheureux!

ANTIGONE, *à Polynice.*

Ose avancer.

POLYNICE, *à Antigone.*

Je tremble.

ANTIGONE.

Affermis ton courage.

POLYNICE.

Que l'âge et l'infortune ont changé son visage !
Mais voudra-t-il m'entendre ?

ANTIGONE.

Espère en sa bonté.

POLYNICE.

Penses-tu qu'en effet j'en puisse être écouté ?

ANTIGONE.

Je le crois.

POLYNICE, *à Œdipe.*

Permettez qu'un remords véritable
Ramenant à vos pieds le fils le plus coupable...
Vous ne m'écoutez point!... Mon père, ah! que ce nom
Vous parle encor pour moi, vous invite au pardon !
A ma prière, hélas ! serez-vous insensible ?
N'adoucirez-vous point ce front morne et terrible ?
(*Il se jette aux pieds de son père, qui le repousse.*)
Mon père, au nom des dieux, n'écartez plus de vous
Votre fils confondu qui tremble à vos genoux !...
Vous le voyez, ma sœur, son ame est inflexible :
Pour être pardonné mon crime est trop horrible;
Je vous l'avais bien dit. Sortons.

ANTIGONE.

Demeure.

POLYNICE.

Eh quoi!
Et sa bouche et son cœur, tout est muet pour moi!
Adieu. Tu lui diras que ton malheureux frère,
Accablé comme lui d'opprobre et de misère,
Mettant dans ses pleurs seuls l'espoir de l'attendrir,
Lui demanda sa grace avant que de mourir.

OEDIPE.

Si ta sœur, dans ces lieux, où tout doit te confondre,
Ingrat, ne m'eût prié de daigner te répondre,
Tu peux être assuré, par ce ciel que tu vois,
Que tu serais parti sans entendre ma voix.
Mais, puisqu'en sa faveur je m'abaisse à t'entendre,
Que me veux-tu, perfide, et que viens-tu m'apprendre?

POLYNICE.

Seigneur, de quelque affront que je sois accablé,
Je vous vois, je respire, et vous m'avez parlé.
Mais, puisque de mon sort vous daignez vous instruire,
Apprenez qu'Étéocle, enivré de l'empire,
Me bravant sans respect, moi son roi, son aîné,
M'a retenu mon sceptre, et s'est seul couronné.
C'est par l'art de séduire, et non par son courage,
Qu'il a conquis sur moi notre antique héritage.
Mais j'ai, pour y rentrer, j'ai des moyens tout prêts.
Adraste avec les miens unit ses intérêts;
Il m'abandonne tout, trésor, soldats, famille:
J'ai fondé nos traités sur l'hymen de sa fille.
Sept intrépides chefs vont, au premier signal,
Dans ses fameux remparts assiéger mon rival:
Chacun d'eux pour l'attaque a partagé les portes:

Tout est réglé, le temps, les endroits, les cohortes.
Qu'Étéocle pâlisse ; ils vont tous l'accabler :
Mais c'est de cette main que je veux l'immoler.
C'est lui, c'est lui, l'ingrat, dont le conseil parjure
M'a fait envers mon père oublier la nature.
Que je dois le haïr ! mais si vous m'exaucez,
Son triomphe est détruit, mes malheurs sont passés ;
Si j'obtiens mon pardon, tout mon camp, sans alarmes,
Croira voir par vos mains le ciel bénir mes armes ;
Et mes soldats vainqueurs viendront tous avec moi
Vous ramener dans Thèbe, et vous nommer leur roi.

OEDIPE.

Moi, leur roi ! moi, te suivre, ingrat ! l'as-tu pu croire !
Eh ! dis-moi, que m'importe et Thèbe et ta victoire !
Penses-tu, malheureux, si je voulais régner,
Que ce fût à ta main de m'oser couronner !
Va tenter loin de moi tes combats ou tes siéges ;
Transporte où tu voudras tes drapeaux sacriléges.
Je plaindrai les Thébains, s'il faut que pour leur roi
Le ciel n'ait à choisir qu'entre Étéocle et toi.
Mais un prince, dis-tu, t'admet dans sa famille.
Quel est l'infortuné qui t'a donné sa fille ?
Certes, tes alliés ont raison de frémir,
Si c'est sur ta vertu qu'ils doivent s'affermir !
Le trône t'est ravi par un frère infidèle :
Eh ! ne régnais-tu pas, quand ta voix criminelle
De mon pays natal m'exila sans retour !
Tu m'as chassé, barbare ; il te chasse à ton tour.
Eh ! dans quel temps encor tes ordres tyranniques
M'ont-ils banni du sein de mes dieux domestiques !

Quand mon ame, lassée après tant de malheurs,
Soulevant par degrés le poids de ses douleurs,
Pour vous seuls d'exister reprenait quelque envie,
Et du sein des tombeaux remontait à la vie :
C'est dans ce temps, ingrat, de ton rang enivré,
Que tu m'as vu partir d'un œil dénaturé.
Ton devoir, ma vertu, mes sanglots, ma misère :
Rien n'a pu t'attendrir sur ton malheureux père :
Et si ma digne fille, en consolant mes jours,
A mes pas chancelans n'eût prêté ses secours,
Si ses soins prévoyans, sa pieuse tendresse,
Sur mes tristes destins n'eussent veillé sans cesse,
Sans guide, sans appui, mourant, inanimé,
Sur quelque bord désert la faim m'eût consumé.
Va, tu n'es point mon fils : seule elle est ma famille.
Antigone, est-ce toi ? Viens, mon sang ; viens, ma fille ;
Soutiens mon faible corps dans tes bras généreux :
Ton front n'a point rougi de mon sort malheureux ;
Toi seule as de ce sort corrigé l'injustice :
Voilà mon cher soutien, voilà ma bienfaitrice.
Puisqu'il ne peut te voir, que ton père attendri
Baigne au moins de ses pleurs la main qui l'a nourri.
Toi, va-t'en, scélérat, ou plutôt reste encore,
Pour emporter les vœux d'un vieillard qui t'abhorre.
Je rends grace à ces mains, qui, dans mon désespoir,
M'ont d'avance affranchi de l'horreur de te voir.
Vers Thèbe sur tes pas ton camp se précipite :
J'attache à tes drapeaux l'épouvante et la fuite.
Puissent tous ces sept chefs, qui t'ont juré leur foi,
Par un nouveau serment s'armer tous contre toi !

Que la nature entière à tes regards perfides
S'éclaire en pâlissant du feu des Euménides !
Que ce sceptre sanglant que ta main croit saisir,
Au moment de l'atteindre, échappe à ton desir !
Ton Étéocle et toi, privés de funérailles,
Puissiez-vous tous les deux vous ouvrir les entrailles !
De tous les champs Thébains puisses-tu n'acquérir
Que l'espace en tombant que ton corps doit couvrir !
Et, pour comble d'horreur, couché sur la poussière,
Mourir, mais en sujet, et bravé par ton frère !
Adieu : tu peux partir. Raconte à tes amis
Et l'accueil et les vœux que je garde à mes fils.

POLYNICE.

Je ne partirai point.

OEDIPE.

Qui ! toi !

POLYNICE.

Non.

OEDIPE.

Téméraire !

POLYNICE.

Je vous désobéis, j'ose encor vous déplaire.

OEDIPE.

De ton indigne voix je saurai m'affranchir.
Qu'attends-tu donc ?

POLYNICE.

La mort.

OEDIPE.

Quoi ! tu veux !...

POLYNICE.

Vous fléchir.

OEDIPE.

Avant qu'OEdipe ému s'ébranle à ta prière,
L'astre éclatant du jour me rendra la lumière.

POLYNICE.

J'approuve vos transports. Mais, seigneur, faites mieux,
Suscitez contre moi les enfers et les cieux ;
Du fond de ces enfers appelez les furies,
Avec tous leurs serpens, leurs feux, leurs barbaries ;
Leurs serpens, leurs flambeaux, leurs regards pleins d'effroi,
Seront de tous mes maux les plus légers pour moi.
Vous avez un vengeur plus prompt, plus redoutable,
Qui vous sert sans éclat, qui s'attache au coupable,
Dont rien ne peut suspendre et fléchir la rigueur :
Et ce vengeur secret je le porte en mon cœur.
Il est là ce témoin, ce juge incorruptible,
Dont j'entends malgré moi la voix sourde et terrible.
Je le sais, je le dis, rien ne me fut sacré ;
Je fus barbare, impie, ingrat, dénaturé ;
Je ne mérite plus d'envisager la terre,
Ni ma sœur, ni le ciel, ni le front de mon père :
Mais il me reste un droit que je porte en tous lieux,
Qu'on ne me peut ravir, que j'ai reçu des dieux :
Avec eux par lui seul je communique encore :
C'est ce remords sacré qui pour moi vous implore.
Mais que dis-je ? Ah ! ces dieux je les retrouve en vous.
Je les vois, je leur parle, et tombe à leurs genoux.
Ne soyez pas plus qu'eux sévère, inexorable ;
Sous vos pieds qu'il embrasse écrasez un coupable.

Mais, avant de punir, avant de m'accabler,
Entendez mes sanglots, sentez mes pleurs couler :
Dans vos bras, malgré vous, oui, je répands des larmes ;
Il faut à ma douleur que vous rendiez les armes ;
Mon père....

OEDIPE.

Eh bien !

POLYNICE.

Je meurs.

OEDIPE.

Polynice, est-ce toi ?

POLYNICE.

Nous le vaincrons, ma sœur : joignez-vous avec moi.

OEDIPE.

Que dis-tu ?

ANTIGONE.

Permettez...

OEDIPE, *à Antigone.*

Ah ! soutiens ma colère ;
Affermis-la plutôt.

ANTIGONE.

Seigneur, il est mon frère.

OEDIPE.

Qu'entends-je ? où suis-je ?... O ciel ! si c'était la vertu !
Je balance... je doute... Ingrat, te repens-tu ?
Ne me trompes-tu pas ? Puis-je te croire encore ?

ANTIGONE.

Je vous réponds de lui.

OEDIPE.

Dieux puissans que j'implore !

Dieux! vous que j'invoquais pour sa punition,
Enchaînez, s'il se peut, ma malédiction :
J'ai calmé mon courroux, calmez votre colère.
Viens dans mes bras, ingrat; retrouve enfin ton père.
Que le jour un moment rentre encor dans mes yeux,
Pour embrasser mon fils à la clarté des cieux.

POLYNICE.

Quoi! vous m'aimez encor! Quoi! déja votre haine...!

OEDIPE.

Crois-tu qu'à pardonner un père ait tant de peine!...
Mais, dis-moi, Polynice, en quel état es-tu?
De quoi t'a-t-il servi de quitter la vertu?
Moi, qui, sous l'ascendant de mon destin funeste,
Ai joint le parricide aux horreurs de l'inceste,
Qui, délaissé des miens, proscrit dès mon berceau,
Ne sais pas même encore où chercher un tombeau,
C'est moi dont la pitié console ta misère :
Et toi, né pour régner sous un ciel moins contraire,
Détrôné, furieux, errant, saisi d'effroi,
Tu reviens à mes pieds plus à plaindre que moi!
Ah! vois mieux du bonheur quel est le vrai principe.
L'univers, tu le sais, frémit au nom d'OEdipe :
Sur mon front cependant, dis-moi, reconnais-tu
L'inaltérable paix qui reste à la vertu?
Je marche sans remords vers mon dernier asyle :
OEdipe est malheureux, mais OEdipe est tranquille.
Imite, aime ta sœur; ne l'abandonne pas :
Et puisque, grace au ciel, je touche à mon trépas...

ANTIGONE.

Que dites-vous?

OEDIPE.

Écoute. Il est temps que je meure;
Je sens qu'OEdipe enfin touche à sa dernière heure.

ANTIGONE.

Mon frère, il va mourir.

POLYNICE.

Quoi ! seigneur !...

OEDIPE.

Mes enfans,
Point de cris, point de pleurs : et je vous les défends.
Polynice, en tes bras je remets Antigone :
C'est ta sœur, ... c'est la mienne... et je te l'abandonne.
Je vais bientôt mourir : elle n'a plus que toi.
Fais pour elle, mon fils, ce qu'elle a fait pour moi.
Hélas ! depuis qu'au jour j'ai fermé ma paupière,
Ses yeux n'ont pas cessé de veiller sur ton père.
Elle a guidé mes pas, sans plaintes, sans regrets,
Sur les rochers déserts, dans le fond des forêts,
Quand le soleil brûlant dévorait les campagnes,
Quand les vents orageux grondaient sur les montagnes,
N'entendant autour d'elle, à la fleur de ses ans,
Que les sanglots d'un père, et le bruit des torrens.
Et si dans le sommeil quelque songe exécrable,
M'offrant de mes destins la suite épouvantable,
Me réveillait soudain avec des cris d'effroi,
Elle essuyait mes pleurs, ou pleurait avec moi.

POLYNICE.

Ah ! ne me parlez plus de ses soins magnanimes;
En peignant ses vertus, vous peignez tous mes crimes.
Que le cercueil déja ne m'a-t-il englouti !

OEDIPE.

As-tu donc oublié que tu t'es repenti ?
Vis pour chérir ta sœur, et renonce à l'empire.

POLYNICE.

Il est une autre gloire où mon courage aspire.
Dieux ! quel espoir me luit ! Je crois, ma sœur, je croi
Respirer l'innocence, et m'égaler à toi.
Va, je ne craindrai plus que ce sang qui m'anime
Même au sein du remords ne me rengage au crime ;
Et voici, pour mon cœur si long-temps agité,
Le plus heureux moment qu'il ait jamais goûté.

OEDIPE.

Tu n'y sens plus frémir la haine et la colère ?

POLYNICE.

Je sens qu'en ce moment j'embrasserais mon frère.
Adieu, mon père; adieu.

ANTIGONE.

Ciél ! il m'échappe.

POLYNICE.

Adieu.

SCÈNE III.

OEDIPE, ANTIGONE.

ANTIGONE.

Dans quel calme effrayant il a quitté ce lieu !
Un grand projet sans doute et l'occupe et l'enflamme.

OEDIPE.

Puisse un remords durable habiter dans son ame !

ANTIGONE.

Vous-même quel dessein paraît vous agiter?

OEDIPE.

Enfin de leurs bienfaits je me vais acquitter.
Conduis mes pas, ma fille, au fond du sanctuaire.

ANTIGONE.

Chercheriez-vous la mort? Où courez-vous, mon père?
Vous me faites frémir.

OEDIPE.

Ma fille, que dis-tu?
Où serait, sans la mort, l'espoir de la vertu?
Va, l'immortalité, quand le juste succombe,
Comme un astre naissant se lève sur sa tombe.
J'irai, du Cythéron remontant vers les cieux,
Sur le malheur de l'homme interroger les dieux:
Marchons.

SCÈNE IV.

LE GRAND-PRÊTRE, POLYNICE.

POLYNICE.

Sauvez Admète, acceptez Polynice;
Fières divinités, que ma voix vous fléchisse!
O vous! qui n'écoutez que les cœurs vertueux,
Regardez sans courroux mon front respectueux.
Quels que soient mes forfaits, devant votre colère,
Je me couvre en tremblant du pardon de mon père.
Si mes justes remords ont droit de vous toucher,
Par un coupable encor laissez-vous approcher;

Ne me refusez pas le seul bien qui me reste,
Et daignez par ma mort sauver l'époux d'Alceste.

LE GRAND-PRÊTRE.

L'inexorable ciel ne t'a point entendu.
A remplacer Admète as-tu donc prétendu ?
Vois ce livre vengeur, où la main des furies
Des fils dénaturés grave les noms impies :
Tu n'as point mérité cet auguste trépas.
Ton père est apaisé ; les dieux ne le sont pas.
De tes jours, malheureux, va, porte ailleurs l'offrande ;
Étéocle t'attend, et Thèbe te demande.

POLYNICE.

Hé bien ! j'accomplirai mon terrible destin.
Ma première fureur se réveille en mon sein.
Grands dieux ! en se voilant, l'une des Euménides
Secoue autour de moi ses flambeaux homicides.
Viens, fille des enfers, je marche devant toi.

(*Il s'échappe.*)

SCÈNE V.

LE GRAND-PRÊTRE, ADMÈTE.

ADMÈTE.

Dieux ! j'implore vos coups, ils vont tomber sur moi :
Vous devez accepter une tête innocente.

SCÈNE VI.

OEDIPE, ANTIGONE, ADMÈTE, ALCESTE,
LE JEUNE PRINCE, LA JEUNE PRINCESSE.

ADMÈTE, *en entrant dans le temple.*

Je veux.... Que vois-je ? ô ciel ! c'est Alceste expirante.

ALCESTE.

Où suis-je ? ô ciel ! Admète !

ADMÈTE.

Alceste! Alceste! ô dieux!

ALCESTE.

La mort est dans mon sein ; le Styx est sous mes yeux.

ADMÈTE.

Non, tu ne mourras point : la bonté souveraine...

ALCESTE.

Admète, c'en est fait : cher Admète, on m'entraîne.

SCÈNE VII.

ADMÈTE, ALCESTE, LE JEUNE PRINCE, LA JEUNE PRINCESSE, OEDIPE, ANTIGONE, ARCAS, CÉPHISE, LES TROIS HABITANS, LE GRAND-PRÊTRE, SUITE DU GRAND-PRÊTRE, LES DEUX VIEILLARDS, GARDES D'ADMÈTE, PEUPLE.

La porte de l'intérieur du temple s'ouvre, l'encens fume; on y voit les figures des Euménides, les instrumens nécessaires aux sacrifices, et en général tout ce qui peut caractériser le temple des Furies. L'autel est au centre, la flamme y brille, et sa clarté illumine le visage d'Œdipe, qu'on y voit dans l'attitude d'un suppliant. Le Grand-Prêtre et sa suite forment un cercle autour de lui. Les Gardes d'Admète, le Peuple et les autres personnages garnissent le fond.

OEDIPE, *tenant l'autel embrassé.*

O mort! entends ma voix! Grands dieux, apaisez-vous!
J'ai mérité l'honneur de suspendre vos coups.
Du trône en expirant j'emporterai l'offense :
Mourir pour ces époux, voilà ma récompense;
Vous m'avez réservé pour ce noble trépas.
Mais le marbre s'ébranle, il frémit sous mes pas.
Quel rayon descendu sur ces autels funèbres
Me luit confusément à travers les ténèbres ?
Grands dieux! par vous bientôt mon ame va s'ouvrir
A ce jour éternel qui doit tout découvrir !
L'ouvrage est accompli, je peux quitter la terre.
A mes yeux étonnés vous rendez la lumière ;
Votre éclat immortel m'offre un séjour nouveau.

Vous allez en autel convertir mon tombeau.
Tout fuit, le temps n'est plus ; je meurs, je vais renaître.
Je vous suis, je vous vois ; vous daignez m'apparaître.
Votre calme éternel succède à mon effroi ;
Et Thèbe et Cythéron sont déja loin de moi.

ANTIGONE.

Hélas !

OEDIPE.

Que ta douleur, ma fille, se dissipe.
Est-ce au moment qu'il meurt qu'on doit pleurer OEdipe ?
J'ai prouvé, grace au ciel, sans en être abattu,
Qu'il n'est point de malheur où survit la vertu.
Mais je sens que mon ame, en dédaignant la terre,
A l'approche des dieux s'agrandit et s'éclaire.
Il est temps que, sans crainte, oubliant ses forfaits,
OEdipe dans leur sein se repose à jamais.
Antigone, tu sais si mon cœur te regrette.
Enfin le ciel m'inspire. Approchez-vous, Admète.
Je vous lègue en mourant, pour protéger ces lieux,
Et ma fille, et ma cendre, et la faveur des cieux.
Et vous, dieux tout puissans ! si vous daignez m'absoudre,
Annoncez mon pardon par le bruit de la foudre ;
Consumez dans ses feux votre OEdipe à genoux.
Il s'offre, il vous implore ; il est digne de vous :
Soixante ans de malheurs ont paré la victime....
Mais quel nouveau transport me saisit et m'anime !
Mon esprit se dégage ; il n'est plus arrêté ;
Je tombe, et je m'élève à l'immortalité.
(*L'éclair brille, la foudre gronde et renverse OEdipe mourant au pied de l'autel.*)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

LE ROI LÉAR,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée pour la première fois en 1783.

Epître Dédicatoire

A ma Mère.

Ma tendre et respectable Mère,

Oui, c'est à vous que je dois dédier un Ouvrage dont tout le mérite peut-être est dans une sensibilité héréditaire que j'ai puisée dans votre sein. N'est-ce pas vous qui avez pleuré la première sur le sort de Léar! Pourrais-je jamais oublier ces heures délicieuses, où, dans le calme d'une soirée d'hiver, sous votre toit solitaire et tranquille, vous faisant connaître pour la première fois ce Père abandonné, interrompu moi-

même au milieu de ma lecture par notre commune émotion, dans le plaisir et le trouble de la douleur, je me vis tout-à-coup baigné des larmes de mes enfans, de ces deux orphelines, qui ne m'ont jamais causé d'autre chagrin que de retracer trop vivement à mon souvenir les graces intéressantes, et sur-tout l'ame si pure et si sensible de leur mère! Privées, hélas! trop tôt de son appui, elles ont du moins, après notre malheur, retrouvé ses secours dans vos foyers, et ses leçons dans vos exemples. Objet dès mon enfance de votre tendresse particulière, sans doute parcequ'j'en avais le plus de besoin, vous êtes devenue ma mère une seconde fois

en voulant encore, dans l'âge du repos, vous dévouer à la culture de deux plantes délicates qui ne pouvaient plus croître et s'élever que sous votre abri. Combien d'autres bienfaits personnels ai-je reçus de votre ame généreuse, depuis que vous m'avez recueilli dans vos bras ! Quel ami secourut jamais son ami par plus d'effets avec moins de paroles ! Ah ! si j'emporte une idée consolante dans la tombe (où puisse-je descendre avant vous !) ce sera celle de vous avoir payé ce tribut solemnel de ma reconnaissance. Non : désormais, quel que soit le sort de mes travaux, ni les succès, ni les disgraces qui les attendent, n'altéreront dans mon

ame le bonheur de sentir et d'éprouver tous les jours, avec les mêmes délices, que vous êtes ma Mère.

Ma tendre Mère,

Votre très-humble et très-obéissant Fils,

Ducis.

AVERTISSEMENT.

La Traduction du Théâtre de Shakespeare par M. Le Tourneur est entre les mains de tout le monde ; ainsi chacun peut voir aisément ce que j'ai tiré de cet auteur célèbre, et ce qui est de mon invention dans cette tragédie. Je sais tout ce que je dois au bonheur du sujet dont j'ai été averti par mes larmes dans le charme de la composition. Cependant, j'ai tremblé plus d'une fois, je l'avoue, quand j'ai eu l'idée de faire paraître sur la scène française un roi dont la raison est aliénée. Je n'ignorais pas que la sévérité de nos règles et la délicatesse de nos spectateurs nous chargent de chaînes que l'audace anglaise brise et dédaigne, et sous le poids desquelles il nous faut pourtant marcher dans des chemins difficiles avec l'air de l'aisance et de la liberté. Je suis bien éloigné de croire que cet affranchissement des règles, cette indépendance même poussée à l'excès, diminuent en rien la gloire de Shakes-

peare, c'est-à-dire, du plus vigoureux et du plus étonnant poète tragique qui ait peut-être jamais existé ; génie singulièrement fécond, original, extraordinaire, que la nature semble avoir créé exprès, tantôt pour la peindre avec tous ses charmes, tantôt pour la faire gémir sous les attentats ou les remords du crime. Il m'est sans doute échappé bien des fautes dans cet ouvrage ; mais je me félicite au moins d'avoir fait couler quelques larmes dans une pièce utile aux mœurs, où j'ai vu les pères conduire leurs enfans. Puissent ceux de mes lecteurs qui l'ont accueillie au théâtre, ne pas oublier, pour m'être encore favorables, avec quelle noblesse, quelle admirable simplicité, quelle ame et quels accens puisés au sein même de la nature, un acteur, chéri du public, a rendu le personnage d'un roi et d'un père abandonné, vieillard vraiment déplorable, tombé dans la misère pour avoir été trop généreux, et dans la démence pour avoir été trop sensible ! Il est doux au spectateur attendri de reconnaître dans un grand talent qui le frappe, dans des moyens extérieurs qui l'enchantent,

cet accord si précieux du talent avec le caractère, et de n'avoir pas à séparer son estime de son suffrage. Il lui semble alors que sa jouissance et ses larmes sont plus pures, et qu'il a de plus le plaisir d'applaudir aux mœurs et à la vertu.

PERSONNAGES.

LÉAR, ancien roi d'Angleterre (1).

RÉGANE, seconde fille de Léar, mariée au duc de Cornouailles.

HELMONDE, troisième fille de Léar, non mariée.

Le Duc d'ALBANIE, époux de Volnérille, fille aînée de Léar.

Le Duc de CORNOUAILLES, époux de Régane, seconde fille de Léar.

Le Comte de KENT, seigneur anglais.

EDGARD, fils du comte de Kent.

LÉNOX, autre fils du comte de Kent.

NORCLÈTE, pauvre vieillard.

OSWALD, officier du duc de Cornouailles.

VOLWICK, autre officier du duc.

STRUMOR, principal conjuré du parti d'Edgard.

Un Soldat du duc de Cornouailles.

Un autre Soldat du duc de Cornouailles.

Personnages muets.

Gardes du duc d'Albanie.

Gardes du duc de Cornouailles.

Soldats ou armée du duc de Cornouailles.

Conjurés du parti d'Edgard.

La scène est en Angleterre ; l'action se passe pendant le premier et le second actes, dans un château fortifié du duc de Cornouailles ; et pendant les troisième, quatrième et cinquième, sous l'abri et auprès d'une caverne, au milieu d'une forêt.

(1) Ce rôle était joué par M. Brizard.

Sans peine a te servir je consacre ma vie.

Lavanne del. Leroux sc.

LE ROI LÉAR,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un château fortifié du duc de Cornouailles.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC DE CORNOUAILLES, OSWALD.

OSWALD.

Quoi, seigneur, c'est ici, dans ces hardis remparts,
Que l'orgueil de leurs tours défend de toutes parts,
C'est au fond des forêts, au pied de ces murailles,
Que je viens retrouver le duc de Cornouailles !
Quelle raison, seigneur, dans cet affreux séjour
Vous a fait tout-à-coup transporter votre cour ?

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Tu l'apprendras, Oswald. Qu'avec impatience

Sur ces bords dangereux j'attendais ta présence!
Parle, que fait Léar?

OSWALD.

Seigneur, de ses longs jours,
Auprès de Volnérille, il achève le cours;
Mais j'ai cru remarquer, dans sa morne tristesse,
Le dépit d'un vieillard que tout choque et tout blesse,
Qui de l'amour du trône est toujours possédé,
Et pleure en frémissant le rang qu'il a cédé.
Lorsqu'au duc d'Albanie unissant Volnérille,
Il le fit par l'hymen entrer dans sa famille,
Quand bientôt de Régane il vous nomma l'époux,
Il sait qu'il partagea l'Angleterre entre vous;
Et c'est ce souvenir, pour lui plein d'amertume,
Qui, plus lourd que les ans, l'accable et le consume.
On dit même, seigneur, qu'en ses ennuis secrets
Il laisse pour Helmonde échapper des regrets;
On dit qu'après l'avoir et chassée et maudite
Il rappelle en son cœur cette fille proscrite,
Qu'il la croit innocente, et voudrait aujourd'hui
L'opposer à ses sœurs, et s'en faire un appui,
Lui rendre avec éclat, par un nouveau partage,
Et sa part et ses droits dans son vaste héritage,
Et peut-être, seigneur, par un grand changement,
Renverser tout l'Etat pour régner un moment.
Un inconstant vieillard, lassé du diadême,
Abdique imprudemment, et s'en repent de même:
Long-temps sur sa couronne il tourne encor les yeux.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Et voilà le motif qui m'amène en ces lieux.

J'ai craint de ce vieillard l'altière inquiétude;
J'ai craint que de ces bois l'épaisse solitude
Ne cachât un ramas de brigands révoltés,
A rétablir Léar par l'intrigue excités.
En révolutions l'Angleterre est féconde.
Instruit que des complots favorisaient Helmonde,
Dans ces forêts, Oswald, je suis vîte accouru.
Mes soldats rassemblés sur mes pas ont paru :
Et, sous prétexte, ami, de défendre un rivage,
Où le Danois bientôt doit porter le ravage,
Je viens surprendre ici mes odieux sujets;
Je viens dans leur naissance étouffer leurs projets;
Je viens pour les punir : et, si ma violence
Tant de fois sans pitié déploya ma vengeance,
Tu conçois aisément que je ferai couler
Le sang des criminels qui m'auront fait trembler.

OSWALD.

Eh! croyez-vous, seigneur, qu'Helmonde encor respire?
Quand j'ai cherché ses pas, tout ce qu'on m'a pu dire,
C'est qu'une nuit profonde enveloppe son sort,
Ou qu'enfin ses malheurs l'ont conduite à la mort.
Non, rien ne doit troubler Régane et Volnérille;
Helmonde a de Léar cessé d'être la fille.
Quand Léar le voudrait, il tenterait sans fruit
D'armer pour elle un droit que son crime a détruit.
Pourrait-il oublier l'éclat de sa colère!

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Connais mieux, cher Oswald, ce fougueux caractère :
Il fut extrême en tout; jamais dans sa bonté,
Jamais dans sa rigueur il ne s'est arrêté.

Avant les attentats de sa coupable fille,
Il paraissait pour elle oublier sa famille;
Il la voyait, Oswald, comme un présent des dieux,
Dont la beauté céleste enchantait tous les yeux;
Il adorait en elle un fruit de sa vieillesse;
Il l'accablait des soins d'une aveugle tendresse.
Bientôt il l'a punie avec sévérité.
Kent osa la défendre, et Kent fut écarté;
Il paya par l'exil quarante ans de services.
En irritant, Oswald, sa haine ou ses caprices,
Un moment peut suffire à l'armer contre nous.
Du sort, du sort perfide enfin je crains les coups.
Je ne sais quel instinct, quelle terreur profonde,
Me dit que le soleil luit encor pour Helmonde.
Je tremble d'un péril que je ne connais pas.
Je démens, malgré moi, le bruit de son trépas.
Ne crois point, cher Oswald, cette crainte légère:
Souvent une étincelle embrasa l'Angleterre:
Son peuple m'est connu. Suivi de mes soldats,
Par-tout dans ces forêts, ami, porte tes pas;
Parcours leur profondeur, écoute leur silence:
Pousse jusqu'à l'excès la sage défiance:
Qu'il ne soit ni détour, ni réduit, ni rocher,
Où ton œil ne pénètre et n'aille la chercher.
Livre, livre en mes mains cette tête ennemie....
On vient: pars.... C'est Régane et le duc d'Albanie,
Et les deux fils de Kent, qui s'offrent à mes yeux.

(Oswald sort.)

SCÈNE II.

LE DUC DE CORNOUAILLES; REGANE, *duchesse de Cornouailles*; LE DUC D'ALBANIE, EDGARD, LÉNOX.

LE DUC D'ALBANIE.

Duc, enfin le devoir m'éloigne de ces lieux.
De nos droits contestés les bornes sont prescrites;
Un traité les restreint dans leurs justes limites.
De la paix entre nous les nœuds sont affermis.
Pour repousser par-tout nos communs ennemis,
J'ai par-tout de nos bords assuré la défense.
Ma cour depuis long-temps demande ma présence;
J'y retourne, seigneur. Je vais bientôt revoir
L'auguste bienfaiteur dont je tiens mon pouvoir,
Ce généreux Léar qui m'accorda sa fille,
Qui, sans éclat, sans sceptre, auprès de Volnérille,
Trop content d'être aimé, voulut mourir en paix,
Et daigna pour retraite agréer mon palais.
Sa bonté pouvait-elle éclater davantage?

RÉGANE.

De notre juste amour, duc, portez-lui l'hommage,
Unissez vos respects avec ceux de ma sœur,
Et de ses jours nombreux prolongez la douceur:
Mais sur-tout de son ame et sensible et profonde
Puissiez-vous effacer le souvenir d'Helmonde,
De cette fille ingrate, et qui par ses forfaits...!

LÉNOX.

Des forfaits! Elle! O dieux, je ne les crus jamais!

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Téméraire, osez-vous, par ces discours...?

EDGARD.

Mon frère!

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Voilà les sentimens où l'a nourri son père;
C'est l'ouvrage de Kent....

LE DUC D'ALBANIE.

Dites plutôt l'ardeur
D'un âge impétueux qui parle avec candeur.
Je n'ai jamais d'Helmonde approfondi le crime;
Mes yeux ont toujours craint de percer cet abîme:
J'en laisse avec respect le jugement aux dieux.
Duchesse, et vous, seigneur, recevez mes adieux.
Je reviendrai bientôt, si l'honneur me rappelle.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Comptez, dans nos périls, sur un avis fidèle.
Si l'insolent Danois tente quelques efforts,
Mon camp, prêt à marcher, vous attend sur ces bords.

(Le duc d'Albanie sort.)

SCÈNE III.

LE DUC DE CORNOUAILLES, RÉGANE, EDGARD, LÉNOX.

LE DUC DE CORNOUAILLES, *à Edgard et à Lénox.*

Et vous, jeunes soutiens de votre antique race,
Fils du comte de Kent, quand votre noble audace
Voit par-tout sur mes pas accourir nos guerriers,

Je ne vous presse point de cueillir des lauriers.
J'ai plaint, j'ai révoqué l'exil de votre père.
Vous dépendez de lui. Votre valeur m'est chère :
Mais, quels que soient mes vœux, j'attendrai que sa voix,
S'expliquant sur ses fils, en dispose à son choix.

(Il sort avec la duchesse.)

SCÈNE IV.

EDGARD, LÉNOX.

EDGARD.

Hé bien, mon cher Lénox!

LÉNOX.

Je vois trop que la guerre
Contre le Danemark arme encor l'Angleterre.

EDGARD.

Dans le fond de ton cœur ne murmures-tu pas
Qu'une oisive langueur doive enchaîner ton bras?

LÉNOX.

J'en gémis. Mais enfin, si vous daîgnez m'en croire,
Oublions, cher Edgard, les combats et la gloire.
Mon père nous attend. Venez, allons tous deux
Consoler ses ennuis sous son toit vertueux.
En vieillissant, hélas! toujours plus solitaire,
L'aspect de ses enfans lui devient nécessaire.
Il m'envoie en ces lieux, au nom de son amour,
Dans son sein paternel hâter votre retour.

EDGARD.

Ah dieux!

LÉNOX.

Sa volonté, son ordre est manifeste :
Je vous l'ai dit, mon frère.

EDGARD.

O devoir trop funeste !
Son ordre m'est sacré, je voudrais le remplir :
Et qu'il m'en coûte, hélas ! de lui désobéir !

LÉNOX.

Vous n'obéirez point ?

EDGARD.

Je n'en suis plus le maître.

LÉNOX.

Songez, mon cher Edgard, que son sang nous fit naître ;
Qu'il compte les instans ; que ses justes transports
Peuvent, si nous tardons, l'appeler sur ces bords.

EDGARD.

Que me dis-tu, Lénox !

LÉNOX.

Ainsi, quittant un frère,
Seul, et pour l'affliger, je vais revoir mon père !
Quoi ! déja trop sensible aux charmes d'une cour,
Auriez-vous oublié cet innocent séjour
Où notre père, heureux, sans remords, sans murmure,
Retrouva dans l'exil les biens de la nature ?
Eh ! quel fut son forfait ? Comment mérita-t-il
Les rigueurs de Léar, et son injuste exil ?
En l'osant supplier de rester toujours maître,
De mourir sur le trône où le ciel le fit naître ;
De ne point abdiquer un pouvoir souverain
Que sa vieillesse un jour regretterait en vain.

Et c'est vous à la cour, vous, qui prétendez vivre!
L'erreur d'un fol espoir, qui déja vous enivre,
Vous aurait-elle offert ses dangereux poisons?
Ne vous souvient-il plus de ces hautes leçons
Que d'un père à nos yeux déployait la sagesse,
Quand il peignait des cours l'intrigue et la bassesse;
Ces courtisans profonds, ces ministres adroits,
Élevant leur pouvoir sur la langueur des rois;
Tous ces tyrans ligués, ravis enfin de l'être,
Se partageant entre eux le sommeil de leur maître;
Sous le vice insolent le mérite abattu;
L'horrible calomnie égorgeant la vertu:
Quand il nous racontait, dans sa douleur profonde,
Les pleurs, le désespoir de l'innocente Helmonde,
D'Helmonde que Léar, terrible et furieux,
Chassa de son palais en invoquant les dieux,
Repoussant de son sein cette fille timide,
La nommant, à grands cris, barbare et parricide?
Là, sans qu'il pût jamais reprendre ce discours,
Ses sanglots dans sa bouche en arrêtaient le cours.
Il a pleuré sa mort.... Vous soupirez, mon frère?

EDGARD.

Eh! si je t'expliquais tout cet affreux mystère,
Si j'allais, éclairant cet abîme odieux,
Dans toute son horreur le montrer à tes yeux!

LÉNOX.

Ah, parle!

EDGARD.

Helmonde....

LÉNOX.

Eh bien?

EDGARD.

J'ai vu couler ses larmes.
Hélas, le jeune Ulric, trop sensible à ses charmes,
Venait de déposer son sceptre à ses genoux!
Léar avec plaisir le nommait son époux.
Ivre de sa conquête, il partait avec elle.
Jaloux de transporter une reine si belle,
Les flots impatiens frémissaient dans nos ports;
Et déja les Danois l'attendaient sur leurs bords.
Volnérille sa sœur, dévorant son murmure,
En rompant cet hymen, crut venger son injure.
Quoi! dit-elle à son père, Helmonde épouse un roi
Qui semble au nord entier vouloir donner la loi,
Qui joint à ses Etats la puissante Norvège,
Qui de ses monts glacés qu'un long hiver assiège,
Peut déchaîner d'un mot dans nos champs inondés
De ses affreux soldats les torrens débordés!
Eh! qui nous défendra de sa fureur guerrière,
S'il partage avec nous la trop faible Angleterre,
Si l'hymen de ma sœur l'établit en des lieux
Dont la conquête aisée éblouira ses yeux!
Cet hymen, il est vrai, couronne votre fille:
Mais comptez-vous pour rien Régane et Volnérille?
Contre l'usurpateur quel sera notre appui!
Sans soutien, sans secours, nous tremblerons sous lui!
Seigneur, il en est temps, épargnez à cette île
Tous les malheurs qu'enfante une guerre civile:
Dans des fleuves de sang craignez de la plonger;

Ne l'asservissez pas sous un joug étranger;
D'un conquérant cruel n'armez point la furie :
C'est moi, votre maison, l'Etat qui vous en prie.
De cet hymen fatal craignez l'horrible fruit.
La vieillesse est tremblante, et Léar fut séduit.

LÉNOX.

Voilà pourquoi d'Ulric la trop juste colère,
Pour venger son affront, menace l'Angleterre.
Par quel refus sanglant osa-t-on l'outrager !

EDGARD.

Ce prince, en s'éloignant, jura de se venger.
Léar redoutait tout. L'adroite Volnérille
Lui fit voir pour Ulric les transports de sa fille,
Son dépit, son orgueil, sa froideur, son ennui,
Qui semblait croître encore en s'approchant de lui;
Comment ses vœux trompés, l'aigrissant contre un père,
Rappelaient son amant au sein de l'Angleterre.
Un bruit en même temps par ses soins fut semé,
Que par elle en secret ce prince était aimé;
Qu'ils nourrissaient tous deux leur coupable espérance,
Qu'elle attisait de loin sa flamme et sa vengeance;
Et qu'aux armes d'Ulric ses dangereux ressorts
Devaient ouvrir bientôt l'Angleterre et ses ports.
Tout l'Etat convaincu poussa des cris contre elle;
On la nomma perfide, ingrate, criminelle :
Le peuple, extrême en tout, la vit avec horreur :
Et, lorsque tout fut plein du bruit de sa fureur,
Ce bruit, dont la terreur grossissait les merveilles,
De Léar tout-à-coup vint frapper les oreilles.
Volnérille était là. Dès-lors, sans hésiter,

Jusqu'aux derniers excès elle osa s'emporter;
Elle accusa sa sœur du plus énorme crime,
Sut, à force d'audace, étourdir sa victime,
Lui reprocha ses pleurs, ses feux, sa trahison,
L'horreur d'un faux écrit, la noirceur du poison,
Le parricide enfin.

LÉNOX.

Quoi, sa bouche impunie...!

EDGARD.

C'est là son privilége, on croit la calomnie.
Léar alors, Léar frappé de ses forfaits,
Et s'ouvrant à grand bruit les portes du palais:
Dieux, dit-il à genoux, dieux, servez ma vengeance,
Notre injure est commune, et c'est vous qu'on offense.
Qu'errante et fugitive au milieu des déserts,
Sans monter jusqu'à vous, ses cris percent les airs!
Sous quelque roche aride étouffez la cruelle!
Que nos mers et nos ports soient tous fermés pour elle!
Pour tarir dans les cœurs toute compassion,
Peignez dans tous ses traits ma malédiction,
Et le crime, et la coupe, et l'horrible breuvage,
Et d'un père expirant la déplorable image!
Il se lève à ces mots. Tout le peuple irrité
L'environne, frémit, se tait épouvanté.
Ils ne conçoivent point l'horreur d'un si grand crime.
Mille mains aussitôt entraînent la victime.
J'ai vu....

LÉNOX.

N'achève pas.

EDGARD.

En peignant ses douleurs,
Comme mon père, hélas, je sens couler mes pleurs!

LÉNOX.

Qui n'en verserait pas?

EDGARD.

O malheureuse Helmonde!

LÉNOX.

Ainsi donc la vertu devient l'horreur du monde,
Et le crime est en paix!

EDGARD.

Après ce coup affreux,
L'infortuné Léar, crédule et généreux,
Au prince d'Albanie accorda Volnérille :
Le duc de Cornouaille obtint son autre fille,
Régane : et ses Etats, entre eux deux partagés,
Sous la loi de ces ducs aujourd'hui sont rangés.

LÉNOX.

Qu'ils règnent, j'y consens! Ah! si le ciel propice
Eût aux vertus d'Helmonde enfin rendu justice!
Au fer de ses tyrans s'il l'eût daigné cacher!
Si sa douce innocence avait pu le toucher!
Si ses beaux yeux encor s'ouvrant à la lumière...!

EDGARD.

Eh bien! que ferais-tu? Parle, achève.

LÉNOX.

O mon frère,
De quel zèle animé j'irais la secourir,
M'armer pour sa vertu, la défendre ou mourir!

EDGARD.

Lénox!...

LÉNOX.

Edgard!...

EDGARD.

Mon frère!...

LÉNOX.

O ciel! ton cœur soupire!

EDGARD.

Apprends dans ce moment qu'Helmonde....

LÉNOX.

Elle respire!

EDGARD.

Elle vit.

LÉNOX.

Justes dieux!

EDGARD.

Lénox, rassure-toi :
Il lui reste un vengeur, et ce vengeur, c'est moi.

LÉNOX.

Tout mon sang, s'il le faut, coulera pour Helmonde.
Comment l'as-tu sauvée?

EDGARD.

En la cachant au monde.
Mais, pour mieux effacer la trace de ses pas,
J'ai fait courir par-tout le bruit de son trépas.
Le ciel m'a secondé. Dans ce bois solitaire,
L'impénétrable horreur d'un rocher tutélaire
Sous un abri sacré la dérobe aux humains :
Mon œil seul en connaît l'entrée et les chemins.

C'est là, cachant son sort, que sa vertu tranquille
D'un vieillard indigent a partagé l'asyle.
On le nomme Norclète.

LÉNOX.

A-t-elle, en son malheur,
Su le sort de Léar?

EDGARD.

Ah! c'est là sa douleur!
L'ingrate Volnérille, impunément cruelle,
Tandis que son époux est occupé loin d'elle,
De mépris, de dégoûts, d'outrages ténébreux
Abreuve goutte à goutte un vieillard malheureux,
Insulte à ses soupirs, à sa douleur timide,
Goûte en paix les horreurs de ce long parricide,
Et ne se souvient plus, assise au rang des rois,
Que Léar fut son père, et lui céda ses droits.
Elle ose l'accuser, pour couvrir ses injures,
D'aigrir les mécontens par de secrets murmures,
D'armer leur intérêt, d'exciter leur desir
A lui rendre un pouvoir qu'il cherche à ressaisir.
Le palais cependant, à ses maîtres docile,
L'accable sans pitié de son dédain servile.
Et moi, murmurant seul, dans mon cœur indigné,
Je plaignais un vieillard, un père abandonné,
Oublié de son sang, de sa cour et du monde.
Témoin de ses malheurs, j'en instruisis Helmonde,
Tu conçois, cher Lénox, qu'en mes tristes récits
Des tableaux si cruels devaient être adoucis.
Helmonde, en m'écoutant, semblait fixer son père.
Je la vis immobile, et frémir, et se taire;

Loin des cruels humains, on eût dit que les dieux,
Au fond d'un antre, exprès, la cachaient à leurs yeux.
Tout semblait consacrer, par je ne sais quels charmes,
Le rocher, les roseaux, confidens de ses larmes,
Son humble vêtement dont la simplicité
Dérobait sa naissance, et non pas sa beauté.
Quelquefois, au travers de sa douleur touchante,
Un souris s'égarait sur sa bouche innocente.
Ses yeux baignés de pleurs et son front abattu
Peignaient le désespoir de la douce vertu.
Que sa douleur encore embellissait leurs charmes!
Mon frère, que devins-je, à l'aspect de ses larmes!
J'excitai sa vengeance. A ses ordres soumis,
Je parlai, je courus, j'assemblai des amis.
Anglais, leur ai-je dit, un monstre plein de rage
Appesantit sur nous le plus vil esclavage,
Irrite avec plaisir notre juste fureur,
Et la haine privée, et la publique horreur :
Tout son règne odieux n'est qu'un tissu de crimes :
Comptez, si vous pouvez, les noms de ses victimes.
L'impitoyable Oswald, ce sinistre étranger,
Aiguise le poignard qui va nous égorger.
Cet obscur assassin, n'ayant dans sa misère
Aucun nœud qui l'enchaîne, aucun bien qu'il espère,
Attend tout de son maître, et n'a point d'autre appui
Que le métier sanglant qu'il exerce pour lui.
Jusqu'à ce jour, du moins, sa lâche obéissance
Lui vendait loin de nous son bras et son silence;
Mais il doit arriver, il doit dans ce palais
Montrer bientôt un front chargé de ses forfaits;

La mort suivra ses pas. Ce tigre qu'on abhorre
De son regard déja nous marque et nous dévore.
Pâlirons-nous toujours sous des couteaux sanglans !
Depuis quand les Anglais souffrent-ils des tyrans?
Je leur propose alors d'attaquer Cornouailles,
De forcer ce cruel jusque dans ses murailles,
De l'écraser du poids de son sceptre d'airain,
Et de rendre à Léar le nom de souverain.
Ils applaudissent tous. Ici, dans ce bois sombre,
Je les ai dispersés, pour mieux cacher leur nombre :
Près de moi cette nuit leurs chefs vont s'assembler :
Pour frapper ce grand coup, nous allons tout régler.
Je me déclare alors, et je marche à leur tête.

LÉNOX.

C'en est fait, je te suis, je pars ; rien ne m'arrête.

EDGARD.

Mon père nous attend. Songes-tu bien...?

LÉNOX.

Je veux
Les voir, m'armer, combattre, et mourir avec eux.

EDGARD.

J'entends du bruit. On vient. Juste ciel! c'est mon père.
Tu connais sa valeur ; Helmonde lui fut chère.
Cachons-lui des projets qu'il voudrait partager,
Et pour nous seuls au moins réservons le danger.

SCÈNE V.

EDGARD, LÉNOX, LE COMTE DE KENT.

LE COMTE.

Suivez-moi, mes enfans. Ma triste expérience
Ne m'alarmait que trop sur votre longue absence.
J'ai craint que loin de moi quelque indigne raison
N'écartât pour jamais l'espoir de ma maison.
Je viens pour vous chercher. C'est sur votre tendresse
Que Kent avec plaisir appuya sa vieillesse.
Ces paternelles mains, dans mon humble séjour,
Ne vous ont point formés pour les mœurs de la cour :
Rentrons dans nos déserts, où la vertu ternie
Ne frissonna jamais devant la calomnie.
Partons, mon cher Edgard.

EDGARD. (*à part*)

Hélas, mon père !.... Ah ! dieux !

LE COMTE.

Quel indigne lien vous enchaîne en ces lieux ?

EDGARD.

Edgard, auprès de vous, pour vous seul voudrait vivre.
Je n'ose m'expliquer... mais je ne puis vous suivre.

LE COMTE.

Ingrat, c'en est assez. Toi, Lénox, suis mes pas.

LÉNOX.

Mon frère a ses desseins ; je ne le quitte pas.

LE COMTE.

(*à Lénox.*) (*à Edgard.*)

Qu'entends-je !... Et ces desseins, quels sont-ils ?

EDGARD.

O mon père!...

LE COMTE.

Va, je suis peu jaloux de percer ce mystère.
Je ne m'étonne plus de ces retardemens
Qui trompaient de mon cœur les plus doux mouvemens.
Mes vœux les rappelaient vers mes tristes demeures ;
Je hâtais leur retour, et la fuite des heures.
De quels tourmens, ô ciel! m'as-tu donc accablé!
J'ai langui dans l'exil, à la brigue immolé ;
Et lorsqu'enfin des ans les ennuis m'environnent,
Ce sont mes propres fils, mes fils qui m'abandonnent.
Je vais donc loin de vous mourir dans les regrets.
Était-ce là, cruels, le prix de mes bienfaits?
Un espoir vient de luire à votre ame inquiète :
Qui sait dans quel péril ce vain espoir vous jette?
(*à Lénox.*)
Mon fils, va, ne crains rien, tu peux me confier
Le projet où ton frère osa t'associer.
Si l'honneur vous l'inspire....

LÉNOX.

Eh bien?

EDGARD.

Arrête.

LE COMTE.

Achève.

LÉNOX.

Que faire, ô ciel!

LE COMTE.

Poursuis.

EDGARD.

Tout mon cœur se soulève.
(*à Lénox, en lui montrant le Comte.*)
Regarde en quels périls un mot va le plonger.

LE COMTE.

N'importe.

EDGARD.

Ils sont affreux.

LE COMTE.

Je veux les partager.

EDGARD.

Dans notre résistance unissons-nous, mon frère ;
Et craignons d'exposer une tête si chère.

LE COMTE.

Non, non, je ne suis point trompé par ce détour.
Les desseins généreux ne craignent point le jour.
Demande à tes aïeux, à ces guerriers célèbres,
S'ils dérobaient les leurs dans la nuit des ténèbres.
Pour venger l'innocence, et sauver la vertu,
C'est toujours en champ clos qu'ils ont tous combattu.
Ils voulaient des témoins, et toi, tu les redoutes :
Mon fils ne marche pas dans de si nobles routes.
Car, qui m'assurera si, troublant mon repos,
Tes projets ignorés ne sont pas des complots,
Si tu n'en seras pas la première victime,
S'ils ne respirent pas et l'audace et le crime,
Et si leur fruit honteux, par un mortel affront,
Ne va pas avilir et ma race et mon front !

EDGARD.

Eh ! c'est mon père, ô ciel ! qui me fait cette injure !

Votre nom s'en indigne, et ma gloire en murmure.
Mais je suis votre exemple, et c'est sur vos leçons
Que j'appris à braver les injustes soupçons.
Ne me reprochez pas un coupable mystère :
Hé ! puis-je à mes périls associer mon père ?
J'imiterai si bien nos illustres aïeux,
Qu'à mon tour sur Edgard j'attacherai leurs yeux.
En expirant du moins nous nous ferons connaître,
Mais avec tant d'éclat, qu'on vous verra peut-être
Porter vous-même envie à des trépas si beaux,
Et de pleurs d'alégresse arroser nos tombeaux.
Que dis-je ! Dans vos bras (tout m'invite à le croire)
Nous reviendrons bientôt jouir de notre gloire.
Heureux alors tous trois...

LE COMTE.

Tes vœux sont superflus :
Ces bras, ces bras pour toi ne se rouvriront plus.
Embrassez-moi, cruels.

LÉNOX.

Ce pardon me rassure.

LE COMTE.

Est-il en mon pouvoir d'étouffer la nature !
Ciel, qui sais leurs desseins, daigne les protéger !
Je vais trembler pour vous.

EDGARD.

Je crains peu le danger.
Allons, mon frère, allons ; j'ai besoin de ton zèle :
Marchons où mes sermens, où la vertu m'appelle.

(*Edgard sort avec Lénox.*)

SCÈNE VI.

LE COMTE DE KENT *seul.*

Ils me laissent, hélas ! Lénox m'eût obéi,
Si son frère à l'instant ne l'eût pas affermi.
Comme il m'a résisté ! Pourtant, je le confesse,
J'ai d'un fils dans son cœur reconnu la tendresse.
Ils m'aiment. Je les plains de leur témérité :
Mais toujours vers l'excès cet âge est emporté.
Telle est donc l'infortune et le destin des pères,
Que ce titre en tout temps produisit leurs misères,
Et que de leurs enfans, s'ils sont nés généreux,
La vertu les accable et pèse encor sur eux !

SCÈNE VII.

LE COMTE DE KENT, LE DUC D'ALBANIE.

LE DUC.

Comte, le roi Léar (j'en reçois la nouvelle)
A quitté Volnérille, et s'est éloigné d'elle :
J'en ignore la cause : on ne m'informe pas
Vers quels lieux dans sa fuite il a tourné ses pas.
Je connais trop pour lui votre amitié fidèle,
Pour n'en pas dans l'instant avertir votre zèle.

LE COMTE.

Quel motif de sa fille a pu le séparer ?

LE DUC.

On dit que sa raison commence à s'égarer.
Souvent de notre esprit la honteuse faiblesse

Est le fruit malheureux de l'extrême vieillesse.

LE COMTE.

Il gémit dès long-temps sous le poids de ses jours.

LE DUC.

On croit qu'enfin la mort va terminer leur cours.

LE COMTE.

Je ne le plaindrai point.

LE DUC.

A cette tête auguste,
Cher comte, nous prenons l'intérêt le plus juste :
Ne partons pas encore.

LE COMTE.

Allons, j'attends ici
Que son malheureux sort soit du moins éclairci.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE DE KENT *seul.*

Quoi! Léar tout-à-coup a quitté Volnérille!
Il vient de s'échapper du palais de sa fille!
Quel est donc son espoir, et que faut-il penser?
Sur ses cheveux blanchis les ans doivent peser.
Dieux! s'il allait sentir, dans sa vieillesse extrême,
La nudité d'un front privé du diadême!
O trop funeste excès! Ses aveugles bontés
Ont produit ses erreurs et ses calamités.
N'importe, c'est un père, et ses maux sont les nôtres.
Hélas! il a cru voir ses vertus dans les autres.
O malheureux Léar! puissent de tes bienfaits
Tes enfans si chéris ne te punir jamais!

SCÈNE II.

LE COMTE DE KENT, VOLWICK.

VOLWICK.

Seigneur, dans ce moment, un vieillard déplorable
Que la crainte, la honte, et la misère accable,
Attendant sous ces murs le retour de la nuit,

Vient enfin d'implorer ma main qui l'a conduit.
En parlant de son sort, votre nom, qui le touche,
Deux fois avec tendresse est sorti de sa bouche.
Instruit que dans ces lieux il pourrait vous revoir,
Une douce espérance a paru l'émouvoir :
Il voudrait vous parler.

LE COMTE.

Quel est-il ?

VOLWICK.

Je l'ignore.
Ses bras pressent son sein que le chagrin dévore.
Au froid dur et cruel dont ses sens sont glacés,
Il joint le froid des ans sur sa tête amassés.
Caché sous des lambeaux, un reste de richesse
Semble encor de son rang accuser la noblesse.
On lit avec pitié ses naïves douleurs
Dans ses yeux affaiblis et creusés par les pleurs.
Il disait, Mes enfans ! Les dieux, qu'il nous rappelle,
Ont peint dans tous ses traits la bonté paternelle.
J'ai cru qu'en rougissant, par ce muet discours,
Sa pauvreté timide implorait mon secours.
A pas silencieux, sous ce portique sombre,
Troublé, couvrant sa tête, il s'est glissé dans l'ombre.
Il est là.

LE COMTE.

Qu'il paraisse.

SCÈNE III.

LE COMTE DE KENT, VOLWICK, LÉAR.

VOLWICK, *à Léar qu'il introduit.*

Oui, vous pouvez entrer.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

LE COMTE, LÉAR.

LE COMTE, *à part, en regardant Léar.*

Son œil ne me voit point et paraît s'égarer.

(*Il recule ; et, plein de surprise et de compassion, il observe Léar dans un silence immobile.*)

LÉAR, *promenant un regard vague autour de lui.*

Je n'aperçois pas Kent. Il plaindra ma misère ;
Il est né généreux : je le crois.... Ciel! un père!
Des monstres dévorans sont entrés dans mon sein.
Quoi, ma fille! mon sang!... couronné par ma main!
Oh! ma raison s'enfuit à cette horrible idée!
Léar, tu n'es plus rien ; ta puissance est cédée ;
Tu te repens trop tard.... Sous quels traits odieux
La perfide peignait l'innocence à mes yeux!
Avec quel art sa voix m'entraînait vers l'abîme!
J'ai proscrit la vertu pour couronner le crime.
Helmonde, tu m'aimais!... Je sens deux traits brûlans
S'enfoncer dans mon cœur ; mes remords, mes enfans.

(*Avec un regard toujours vague.*)

Kent n'est pas dans ces lieux!

LE COMTE, *se jetant aux pieds de Léar.*

O mon prince! ô mon maître!

LÉAR.

Je revois mon ami. Peux-tu me reconnaître?

LE COMTE.

Ah! puisqu'à moi, seigneur, vous daignez recourir,
Kent ne vous quitte plus; Kent est prêt à mourir.

LÉAR.

Tu déchires mon cœur.

LE COMTE.

Séchez, séchez vos larmes.

LÉAR.

Tu me l'avais prédit; j'ai blâmé tes alarmes;
J'ai ri de tes conseils: mon sort s'est accompli.
Ce front, par la couronne autrefois ennobli,
Tu le revois honteux, souillé, couvert d'outrages.
Sans suite, sans honneurs, privé des avantages
Dont tout vieillard obscur jouit à son foyer,
Sous l'horreur du mépris il m'a fallu ployer.
Mon âge et mes bienfaits, rien n'a touché ma fille.
Dieux, punissez un jour l'ingrate Volnérille!
Tandis que son palais, brillant, tumultueux,
Retentissait du bruit des festins somptueux,
Tandis qu'avec éclat, sous des voûtes pompeuses,
S'élevaient des concerts les voix harmonieuses,
Seul, et dans l'ombre assis, confus, humilié,
Je mangeais, en pleurant, le pain de la pitié:
Encor me fallait-il cacher souvent mes larmes.
Pour ses barbares yeux ma peine avait des charmes.
Ce monstre avec plaisir préparait le poison;

Elle irritait mes maux, pour troubler ma raison ;
Payait les ris moqueurs d'une insolente troupe.
J'ai bu le désespoir dans cette horrible coupe.
Enfin de son palais je me suis échappé.
Mais d'un coup plus cruel je fus bientôt frappé.
Dans de vastes forêts, seul sous leur nuit profonde,
Le remords m'apporta le souvenir d'Helmonde.
J'observais tous les lieux, caverne, antre, rocher,
Où quelque dieu peut-être aurait pu la cacher.
Hélas ! je me peignais ses vertus et ses charmes,
La candeur de ses traits, la douceur de ses larmes,
Son noble désespoir, lorsque, dans ses adieux,
Ses yeux chargés de pleurs cherchaient toujours mes yeux.
Mon père, disait-elle, ô mon auguste père,
Faut-il qu'à votre cœur je devienne étrangère !
Et j'ai pu la maudire ! et j'ai pu la chasser !
Voilà, voilà le trait dont je me sens percer :
Mes malheurs ne sont rien. Ciel, arme ta vengeance :
J'ai plongé le poignard au sein de l'innocence :
Mes bienfaits ont toujours cherché mes ennemis,
Et mon sort fut toujours d'accabler mes amis.
O supplice ! ô douleur ! Cher Kent, je t'en conjure,
Apaise, en m'immolant, les dieux et la nature.
Presse-les de m'ôter, par de soudains transports,
En troublant ma raison, l'horreur de mes remords.

LE COMTE.

Hélas ! qu'un pareil vœu jamais ne s'accomplisse !
Mais tâchez d'assoupir cet éternel supplice ;
Peut-être la douleur altérant votre esprit...

LÉAR.

Calme donc dans mon cœur le poison qui l'aigrit.
J'ai toujours devant moi ma détestable fille ;
A mes regards trompés tout devient Volnérille.
Je crois alors sentir dans mon flanc déchiré
Le poignard qu'une ingrate y retourne à son gré.
Souvent, ma chère Helmonde, à travers un nuage,
Semble m'offrir de loin sa douce et tendre image.
J'approche ; et son aspect, dans ma crédule erreur,
Me fait rougir de honte, et frémir de terreur.

LE COMTE.

Ah ! ne redoutez pas sa vue ou sa vengeance !

LÉAR.

J'ai tout fait pour sa sœur ; tu vois ma récompense.
Si Volnérille ainsi reconnut ma bonté,
Qu'attendrai-je d'Helmonde après ma cruauté !
Son ame a dû s'aigrir au sein de la misère ;
J'aurai dénaturé cet heureux caractère.
O fardeau trop pesant pour mon cœur abattu !
J'ai donc commis le crime, et détruit la vertu !
La honte, la douleur, le remords, tout m'égare.
S'il faut, hélas ! s'il faut que je te le déclare,
Mon ami, mon cher Kent... le dirai-je ?... Oui, je crois
Que déja mon esprit s'est troublé quelquefois.

LE COMTE.

Non, sa clarté toujours est trop vive et trop pure....

LÉAR.

Ah ! c'est là, mon cher Kent, c'est là qu'est ma blessure.
Je n'en guérirai pas. Je prévois....

LE COMTE.

Quel soupçon!

LÉAR.

Le malheur tôt ou tard éteindra ma raison.

LE COMTE.

N'exposez pas du moins un si noble avantage.
Pour être malheureux, êtes-vous sans courage?
Les piéges des méchans vous ont enveloppé;
Mais c'est le sort d'un roi d'être souvent trompé.
Laissez, laissez aux dieux, amis de l'innocence,
Le soin de réveiller, de mûrir leur vengeance.
Votre sang vous poursuit dans vos propres Etats:
Depuis quand les enfans ne sont-ils plus ingrats!
Avez-vous dû compter sur un amour frivole
Qui nous flatte un moment, et pour jamais s'envole,
Qui, sur le moindre appas de plaisir et d'honneur...?

LÉAR.

Quoi, tes enfans, cher Kent, ont détruit ton bonheur!

LE COMTE.

Du bonheur! du bonheur! En est-il sur la terre!
Qui ne veut point souffrir doit trembler d'être père.
Hélas! j'avais deux fils! Ils ont trompé mes vœux:
Je ne sais quel projet les a séduits tous deux;
Jusques à leurs vertus, tout me devient contraire.
Encor, dans mes chagrins, s'il me restait leur mère!
Mon roi, m'en croirez-vous? ayons dans la douleur
La fermeté de l'homme et celle du malheur.
Dans les modestes champs, laissés par mes ancêtres,
Fuyons l'indigne aspect des ingrats et des traîtres:
Leur asyle innocent convient aux cœurs blessés;

Leur sol pour deux vieillards sera fertile assez.
Là, rien n'est imposteur. La terre, avec usure,
Par des trésors certains, nous paiera sa culture.
Ce bras, nerveux encore, est propre à l'entr'ouvrir;
Il combattit pour vous, il saura vous nourrir.
Le toit de mes aïeux, leur antique héritage,
Si vous y consentez, voilà notre partage.

LÉAR.

Oui, cher Kent, contre moi je devrais m'indigner,
Si ton offre un moment avait pu m'étonner;
Mais (je t'ouvre mon cœur), quand je perds Volnérille,
Régane dans ces lieux m'offre encore une fille.
Il est vrai qu'alarmé par mon premier malheur,
J'ai craint de la trouver trop semblable à sa sœur:
Voilà par quel motif, injurieux peut-être,
Je me suis devant elle abstenu de paraître;
Mais j'ai senti mon ame, et même ma raison,
Désavouer bientôt ce pénible soupçon.
Régane ne vient point (ami, tu peux m'en croire)
Sous des traits odieux s'offrir à ma mémoire.
Je n'ai point remarqué dans ses plus jeunes ans,
Qu'elle annonçât dès-lors de coupables penchans.
Pourquoi n'en pas goûter le favorable augure!
Tout mon sang n'est pas sourd au cri de la nature.

LE COMTE.

Seigneur....

LÉAR.

Je le sais trop, Léar est malheureux;
Mais les destins toujours ne sont pas rigoureux.
De mes filles, hélas! quand l'une me déteste,

Il est bien juste, ami, que l'autre au moins me reste.
Que veux-tu, mon cher Kent! Pardonne à mes vieux ans;
Je cherche encor, je cherche à trouver des enfans;
Sur le bord du tombeau leur présence m'est chère;
J'aime à me voir en eux; j'ai besoin d'être père:
Excuse ma faiblesse.

LE COMTE.

Eh bien, seigneur, du moins,
Pour n'être pas trompés, employons tous nos soins.
Sorti d'un piége affreux, tremblez, dans votre fille,
Tremblez de rencontrer une autre Volnérille.
Je ne sais, mais mon cœur ne se rassure pas.
Avant d'être éclairci, ne suivez point mes pas.
S'il vous reste en ces lieux un seul sujet fidèle,
Je saurai le trouver, interroger son zèle.
Adieu. Daignez m'attendre; et bientôt je revien,
Si je puis obtenir cet utile entretien.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LÉAR *seul.*

Non : le sort à mes vœux ne sera plus rebelle,
Puisqu'il vient de me rendre un ami si fidèle.
Régane, en me gardant des sentimens plus doux,
Les aura fait passer au cœur de son époux.
L'homme est compatissant, il n'est point né barbare;
De monstres, grace au ciel, la nature est avare.
O dieux! de quels transports dans ses bras animé,
Je vais goûter enfin le bonheur d'être aimé!

Ma fille, plus ta sœur outragea la nature,
Plus tes soins consolans vont charmer ma blessure.
Va, lorsque dans ton sein je vole avec ardeur,
Je ne viens point chercher le sceptre et la grandeur;
Ce n'est pas là le bien pour qui mon cœur soupire:
Je cherche des enfans, et non pas un empire.
Dans mes plus grands ennuis, je n'ai point regretté
L'appareil et les droits du rang que j'ai quitté :
Oui, Régane, à mes yeux sa pompe est étrangère;
J'ai cessé d'être roi, mais non pas d'être père.
Ce nom, ce nom lui seul....

SCÈNE VI.

LÉAR, RÉGANE, LE DUC DE CORNOUAILLES, LE DUC D'ALBANIE. GARDES DU DUC DE CORNOUAILLES, GARDES DU DUC D'Albanie.

RÉGANE, *à Léar.*

Vous, seigneur, en ces lieux!
Auriez-vous craint d'abord de paraître à nos yeux?
Pourquoi courir chez Kent? On vient de m'en instruire,
Et soudain dans vos bras....

LÉAR.

M'y voilà, je respire.
Ma fille, ah! laisse-moi, dans nos embrassemens,
Goûter les doux transports de ces heureux momens.
Combien j'ai desiré de jouir de ta vue!

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Je partage, seigneur, cette joie imprévue.

Couronné par vos mains, chargé de vos bienfaits,
Leur mémoire en mon cœur ne s'éteindra jamais:
Que mon sang s'y tarisse, avant qu'il les oublie!

LÉAR, *au duc d'Albanie.*

Vous, duc, soyez content; votre attente est remplie.
Vous ne reverrez plus, à votre heureux retour,
Un vieillard importun fatiguer votre cour.
Votre docile épouse, à vos ordres fidèle,
Vient de vous affranchir de ma plainte éternelle:
Ils ont été suivis; et jamais un époux
Ne fut, quoique de loin, mieux obéi que vous.

LE DUC D'ALBANIE.

Quelle horreur! Ainsi donc mon épouse cruelle
Me peignait comme un monstre aussi barbare qu'elle!
Je passais pour ingrat! Seigneur, c'est dans ma cour
Que je veux hautement vous marquer mon amour,
Et, tombant à vos pieds jusques en sa présence,
Confondre ses mépris par mon obéissance.
Oubliez le passé, revenez près de nous.
Je demande sa grace, et l'implore à genoux.

LÉAR.

Que votre noble cœur conçoit mal mon injure!
Duc, je croirais moi-même outrager la nature,
Si je pouvais jamais sous un nouvel affront
Dans son palais indigne aller courber mon front.
Où croyez-vous des dieux que la majesté sainte,
Pour se rendre visible, ait gravé son empreinte,
Si les traits paternels n'offrent pas à la fois
Leur sagesse, leurs soins, leur puissance, leurs droits,
Leur bonté, dont j'ai fait un si funeste usage?

Quoi, joindre la noirceur, l'artifice à la rage!

(A Régane, croyant voir Volnérille, avec un air d'égarement commencé.)

Ainsi, faisant parler les ordres d'un époux,
Tu m'accablais, barbare, en dérobant tes coups!

RÉGANE.

Seigneur, vous vous trompez; jugez mieux votre fille:
Je suis, je suis Régane, et non pas Volnérille.

LE DUC D'ALBANIE, *bas à Régane.*

Sa raison s'est troublée; il se méprend.

RÉGANE.

Hélas!
Ces mains ne vous ont point chassé de mes Etats.

LÉAR.

Qu'ai-je entendu! Chasser! A-t-on vu sur la terre
Des enfans, même ingrats, oser chasser leur père!
Chasser! Ce crime affreux, avec ton air soumis,
Tes outrages cachés sans éclat l'ont commis.
Eh! dis-moi, tes Etats, d'où les tiens-tu, perfide?
J'en ai comblé trop tôt ton espérance avide.
Réponds: quels sont tes droits? Quel mérite avais-tu?
Celui de me tromper par ta fausse vertu,
De noircir dans ta sœur la timide innocence,
Contre elle, par degrés, d'attiser ma vengeance.
Que sont donc devenus ces fastueux sermens
Qui m'avaient tant promis les plus doux sentimens,
Des respects si profonds, une amitié si tendre?
Tu m'as puni bientôt d'avoir pu les entendre:
Mes chagrins m'ont appris qu'un père infortuné
N'est qu'un fardeau pesant, quand il a tout donné.

Les larmes d'un vieillard, souffert par indulgence,
Peuvent mouiller la terre, et s'y perdre en silence.
Tu ne t'attendais pas que, pour te démentir,
(En montrant le duc d'Albanie.)
La vérité si tôt de son cœur dût sortir.
Oui, duc, de ma pitié je ne puis me défendre :
Qu'avais-tu fait aux dieux, pour devenir mon gendre!
Hélas! en t'unissant à ce tigre inhumain,
J'ai placé dans ton lit un poignard sur ton sein.
Ai-je pu mettre au jour cette exécrable fille!

RÉGANE.

Ainsi votre œil trompé voit toujours Volnérille!
Vos maux dans cette erreur viennent de vous plonger.

LÉAR, *revenant à lui.*

Ah, pardonne! A ce point j'aurais pu t'outrager!
Je t'aurais confondue avec cette furie!
Tu le vois, ma raison déja s'est affaiblie.
(Mettant la main sur son cœur.)
Si je la perds bientôt, c'est de là, je le sens,
Que l'orage naîtra pour troubler tous mes sens.

SCÈNE VII.

LÉAR, RÉGANE, LE DUC DE CORNOUAILLES, LE DUC D'ALBANIE, GARDES DU DUC DE CORNOUAILLES, GARDES DU DUC D'ALBANIE, LE COMTE DE KENT.

LE COMTE.

(A part.) *(A Léar.)*
Volwick m'a tout appris. Non, tu n'as plus de fille.
Ce palais est pour toi tout plein de Volnérille.

(*Montrant le duc de Cornouailles.*)
Régane est digne en tout de ce monstre odieux.
Tu cherchais la vertu ; le crime est en ces lieux.

LE DUC DE CORNOUAILLES, *en montrant le comte de Kent.*

Qu'on le charge de fers.

LE DUC D'ALBANIE, *au duc de Cornouailles.*

Pourquoi lui faire outrage ?
Vous devez honorer son zèle et son courage.
Je défendrai Léar.

LÉAR.

Non, non, je ne veux pas
D'une guerre intestine embraser vos Etats.
(*Au duc d'Albanie.*) (*A Régane et au duc de Cornouailles.*)
Mon ami, je te plains. Et vous, enfans perfides,
Unissez dans mes mains vos deux mains parricides.
(*Il saisit leurs mains et les joint l'une dans l'autre.*)
Non, je ne cherche plus à me venger de vous.
(*Au duc de Cornouailles, en lui montrant Régane.*) (*A Régane, en lui montrant le duc de Cornouailles.*)
Duc, voilà ton épouse. Et voilà ton époux.

RÉGANE.

Qu'entends-je?

LÉAR.

O toi, nature, écoute ma prière !
Redoutable nature, entends la voix d'un père !
A ce couple inhumain si jamais ta bonté
Réservait les présens de la fécondité,
Si leur hymen devait, fidèle à tes promesses,

D'un enfant à ce monstre accorder les caresses,
Trompe, trompe ses vœux, et suspends ton dessein;
Séche-s-en l'espérance et le fruit dans son sein :
Ou plutôt, pour former des ingrats dignes d'elle,
Exauce en ta fureur les vœux de la cruelle!
Que ton instinct vengeur lui fasse idolâtrer
Un fils qui s'étudie à la désespérer,
Qui tourne en ris moqueurs les soins de sa tendresse,
Qui hâte sur son front les traits de la vieillesse,
Qui la traîne au tombeau par de longues douleurs;
Et qu'alors elle apprenne, en dévorant ses pleurs,
Qu'un serpent irrité, dans sa morsure horrible,
Lance un dard moins aigu, moins brûlant, moins sensible,
Que le supplice affreux d'avoir pu mettre au jour
Des enfans scélérats qui trompent notre amour!

(*Au comte.*)

C'en est fait, mon ami, j'ai cessé d'être père.

RÉGANE.

Seigneur!...

LÉAR.

Sortez.

LE DUC D'ALBANIE.

Seigneur!...

LÉAR.

Sortez.

LE DUC D'ALBANIE.

Quelle colère!

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Duc, nous apaiserons ce transport furieux.

LÉAR.

Ingrats, je vous maudis, et voilà mes adieux.

(*Ils sortent tous, excepté Léar et le comte.*)

SCÈNE VIII.

LÉAR, LE COMTE DE KENT.

LÉAR.

Soutiens-moi, mon ami, je sens que je succombe.

LE COMTE.

Ah! ce dernier malheur va vous ouvrir la tombe!

LÉAR.

Et tu me plains!

LE COMTE.

Hélas!

LÉAR.

Cache-moi ces douleurs.
L'œil de l'homme, cher Kent, n'est pas fait pour les pleurs.
Moi, m'entends-tu gémir!

SCÈNE IX.

LÉAR, LE COMTE DE KENT, VOLWICK.

LE COMTE, *à Volwick.*

Que viens-tu nous apprendre?

VOLWICK.

Ah! mes larmes, seigneur, se font assez entendre!
Enfin leur barbarie a comblé leurs forfaits:
Il vous faut dans l'instant sortir de ce palais.

LE COMTE.

Quoi, dans l'instant! La nuit!

VOLWICK.

Le plus terrible orage
Qui jamais dans les airs ait déployé sa rage,
Répand sur la nature et l'horreur et l'effroi.

LE COMTE.

La nuit!

VOLWICK, *à voix basse.*

Partez, seigneur, partez; sauvez le roi.

LE COMTE.

Ami, je te comprends.

VOLWICK.

Fuyez; le fer s'apprête.

LÉAR, *avec joie et d'un air égaré.*

Je sens qu'avec plaisir je verrai la tempête.
(*On voit un éclair.*)
L'éclair brille : marchons.
(*Au comte.*)
Tu ne me quittes pas?

LE COMTE.

Jusqu'au dernier soupir j'accompagne vos pas.
(*Volwick sort d'un côté; Léar et le comte de Kent sortent de l'autre.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente une forêt hérissée de rochers ; dans le fond, une caverne, auprès de laquelle est un vieux chêne. Il est nuit. Le temps est disposé à un orage épouvantable.

SCÈNE PREMIÈRE.

EDGARD, LÉNOX, UN PRINCIPAL CONJURÉ, UNE PARTIE DES CONJURÉS OU SOLDATS D'EDGARD.

EDGARD.

(*Aux conjurés.*) (*Montrant Lénox.*)
AMIS, oui, ce guerrier, c'est Lénox, c'est mon frère;
Il aspire au bonheur de venger l'Angleterre.
Le sang l'unit à moi, l'honneur l'unit à vous,
Et son bras s'applaudit de combattre avec nous.
Je vous l'avais prédit : Oswald vient de paraître;
Il n'a qu'un seul moment entretenu son maître :
Le tyran l'a soudain chargé d'ordres secrets ;
Et c'est vous dire assez qu'il dicta des forfaits.
Mais n'admirez-vous point comment, parmi ces roches,
Ces forêts, ces torrens, nous cachant ses approches,
Cornouailles lui-même est venu nous chercher ?

Amis, le péril presse; il est temps d'y marcher.
Ah! qui n'avouerait pas notre juste furie?
Nous perdons un tyran, nous sauvons la patrie;
Nous replaçons au trône un prince infortuné,
Qu'à des pleurs dès long-temps sa fille a condamné.

LE PRINCIPAL CONJURÉ.

Quel destin pour un roi! Quel tourment pour un père!

EDGARD.

Ce n'est point ce tourment qui seul le désespère.

LE PRINCIPAL CONJURÉ.

Helmonde est trop vengée.

EDGARD.

Hélas, sur ses malheurs
Helmonde est la première à répandre des pleurs!
Mais il est temps, amis, d'éclaircir ce mystère.
C'est moi qui dans ces bois, respectant sa misère,
L'ai confiée aux soins d'un vieillard ignoré
Qui cherche en vain le nom d'un objet si sacré.
Je n'ai point jusqu'ici voulu vous parler d'elle.
L'amour seul du pays enflamma votre zèle.
Mais ses pleurs, je l'avoue, avaient mis dans mon sein
Et le germe et l'ardeur de mon noble dessein:
Enfin c'est elle ici dont le vœu nous rassemble.
Il n'a point fallu d'art pour nous unir ensemble:
Nous nous cherchions l'un l'autre; et ce concert si grand
Est un présage heureux de la mort d'un tyran.
Ces forêts, cette nuit, ce ciel, tout nous seconde.
Nous combattrons. Pour qui? Pour Léar, pour Helmonde.
Est-il quelqu'un de nous qui dans un tel danger
Ne croie avoir son père ou sa sœur à venger?

Grands dieux ! en ce moment Léar verse des larmes.
Défendez votre cause, en protégeant nos armes !
Nos jeunes cœurs sont purs ; nos bras vous sont soumis :
Daignez les employer contre vos ennemis !
C'est vous, c'est un vieillard, la beauté, qu'on opprime.
Le fer est préparé ; livrez-nous la victime :
Et, s'il nous faut mourir, que nos pères jaloux
Gravent sur nos tombeaux : Ils sont dignes de nous.

LE PRINCIPAL CONJURÉ.

Entre ses mains, amis, jurons d'être fidèle.

EDGARD.

Suspendez ces sermens et ces marques de zèle.
Une autre a seule ici droit de les recevoir :
Cette autre, c'est Helmonde, et vous allez la voir.
Je m'en vais à l'instant vous la chercher moi-même.
(*Il court au fond de la caverne.*)

SCÈNE II.

LÉNOX, UN PRINCIPAL CONJURÉ, UNE PARTIE DES CONJURÉS OU SOLDATS D'EDGARD.

LÉNOX, *en voyant Helmonde qui s'avance.*

O prodige, ô vertu digne du diadême !
Oui, la terre et les cieux sont déclarés pour nous.

SCÈNE III.

LÉNOX, UN PRINCIPAL CONJURÉ, UNE PARTIE DES CONJURÉS OU SOLDATS D'EDGARD, HELMONDE.

EDGARD, *amenant et montrant Helmonde.*

Amis, voilà l'objet qui nous rassemble tous.
Dans cet antre écarté cachant son sort funeste,
Elle a pleuré Léar : le ciel a fait le reste.

HELMONDE.

Mortels compatissans, daignent les justes dieux
Sur vos nobles projets fixer toujours les yeux !
Ils lisent dans mon ame abattue et flétrie;
Ils savent si jamais les malheurs l'ont aigrie.
Mais pouvais-je oublier mon père dans les pleurs !
Des ingrats tout-puissans sont bientôt oppresseurs.
Le ciel vous fit Anglais : vous avez pris les armes.
Je n'ai pour vous aider que des vœux et des larmes.
Faites régner mon père; hélas! qu'au lieu d'affront
Le bandeau de vos rois brille encor sur son front!
Qu'à ses regards sur-tout je ne sois plus coupable !
Cependant, si le ciel plus doux, plus favorable,
Ne vous eût pas courbés sous un sceptre odieux,
Sans meurtres, sans combats, combien j'eusse aimé mieux,
Dans ces forêts cachée, heureuse en ma misère,
(*En montrant la caverne.*)
Offrir cet humble asyle à mon vertueux père,
Consoler sa vieillesse, et, par de tendres pleurs,
Lui faire, entre mes bras, oublier ses malheurs !

EDGARD.

Reconnaissez Helmonde à ce noble langage.
Mais, madame, il est temps d'accepter notre hommage.
(*En mettant la main sur la garde de son épée.*)
Par ce fer, le premier, je jure à vos genoux....
(*Les éclairs brillent, et le tonnerre gronde.*)

LE PRINCIPAL CONJURÉ.

Ciel! quel bruit! quels éclairs! Grands dieux, qu'annoncez-vous?

LÉNOX.

Est-ce un présage heureux? Que faut-il que je pense?

EDGARD.

C'est le ciel qui s'apprête à venger l'innocence.
Jurez tous par Léar de le proclamer roi,
De mourir pour Helmonde, ou de vaincre avec moi.
(*Il tire son épée.*)

LE PRINCIPAL CONJURÉ, *tirant aussi son épée : tous les autres l'imitent.*

Nous le jurons.

EDGARD.

Ami, la nuit sera terrible :
Ce ciel sombre et vengeur, armé d'un feu visible,
Va d'un affreux tonnerre effrayer les humains.
Un autre aussi rapide est caché dans nos mains :
C'est ce fer, et marchons ; mais, dans notre furie,
N'étendons point nos coups sur le duc d'Albanie ;
Respectons ses vertus.
(*Aux Conjurés, en montrant Lénox.*)
Amis, suivez ses pas :
Le poste est important. Je ne tarderai pas
A rejoindre avec vous tout mon camp qui s'assemble ;

Et nous irons après vaincre ou mourir ensemble.

(*Lénox sort avec tous les Conjurés.*)

SCÈNE IV.

EDGARD, HELMONDE.

HELMONDE.

Vous me quittez, Edgard!

EDGARD.

Puis-je trop tôt courir
Dans le champ glorieux que l'honneur va m'ouvrir!

HELMONDE.

Le péril sera grand.

EDGARD.

Il m'en plaît davantage.

HELMONDE.

Que de sang, juste ciel! va rougir ce rivage!
Tous vos braves amis...

EDGARD.

Leur sort sera trop doux
De songer en mourant qu'ils combattaient pour vous.
Bientôt Léar vengé par leur valeur guerrière....
Dieux! vous versez des pleurs!

HELMONDE.

Mon trop malheureux père,
Jusque dans ces forêts le bruit en a couru,
D'auprès de Volnérille, hélas! a disparu.

EDGARD.

(*A part.*) (*A Helmonde.*)
O ciel! N'en croyez pas ce qu'un vain bruit peut dire.

HELMONDE.

Eh ! qui sait maintenant en quels lieux il respire,
S'il est vivant encor, si Régane à son tour
Ne l'a pas, sans pitié, chassé loin de sa cour ?
(*Grand bruit de tonnerre avec des éclairs.*)
Si c'était là son sort, hélas !... Tonnerre, arrête !
De Léar fugitif ne frappe point la tête !
N'oubliez pas, grands dieux ! que ce prince autrefois,
Tandis qu'il a régné, fit respecter vos lois.
Sur un faible vieillard défendez aux orages,
Défendez aux hivers d'imprimer leurs outrages !
Assoupissez des vents l'épouvantable voix !
Je ne demande plus qu'il monte au rang des rois :
Qu'il vive, c'est assez ! Vers sa fidèle Helmonde
Tournez, dans ces déserts, sa course vagabonde :
Pour lui faire oublier deux enfans trop ingrats,
Que je puisse un moment le serrer dans mes bras !
Je mourrai de plaisir, si je revois mon père.

EDGARD.

(*Un grand coup de tonnerre avec des éclairs.*)
Ah ! le ciel aux humains a déclaré la guerre :
La terre est consternée et muette d'effroi.

HELMONDE.

Du moins, mon cher Edgard, vous êtes près de moi :
Ah ! ne me quittez pas.

EDGARD.

Dans cette humble retraite,
Madame, un souterrain, sous sa voûte muette,
Pendant cette tempête, est propre à vous cacher :
La foudre et ses éclats n'en sauraient approcher ;

Votre œil d'un ciel brûlant n'y verra plus la flamme.

HELMONDE.

Ah ! je frémis, Edgard.

EDGARD.

Venez, rentrons, madame.
Que le tonnerre ébranle et la terre et les cieux :
Votre cœur est trop pur pour rien craindre des dieux.

(*Ils se retirent dans la profondeur du souterrain.*)

SCÈNE V.

LÉAR, *seul.*

(*On le voit de très loin, à la lueur des éclairs, à travers les arbres de la forêt, seul, égaré, et promenant sa vue avec douleur et inquiétude.*)

Je n'aperçois plus Kent. L'ombre épaisse et l'orage
Ont égaré mes pas dans ce désert sauvage.
Mon œil épouvanté le cherche.... et je ne voi
Que ce ciel menaçant prêt à fondre sur moi.
(*Le tonnerre éclate, les éclairs embrasent l'horizon, les vents sifflent, la grêle tombe sur la tête chauve et nue du roi Léar.*)
Redoublez vos efforts, cieux, tonnerre, tempête !
Versez tous vos torrens, tous vos feux sur ma tête !
Je n'en murmure pas, je la livre à vos coups ;
Léar n'a point le droit de se plaindre de vous.
Exercez donc sur moi toute votre furie ;
Frappez ce corps mourant, cette tête flétrie,
Ce front mal défendu par quelques cheveux blancs

Qu'au gré de leurs combats se disputent les vents :
N'y voyez plus la place où fut mon diadême.
Sans pouvoir de mon sort accuser que moi-même,
Me voici sous vos coups humblement incliné,
Dans ces vastes forêts sans guide abandonné,
Privé du tendre ami qui suivait ma misère,
Glacé par vos frimas, resté seul sur la terre,
Pauvre et faible vieillard, chassé de sa maison,
Dont des enfans ingrats ont troublé la raison.

SCÈNE VI.

LÉAR, LE COMTE DE KENT.

LE COMTE, *sortant d'entre les arbres.*

O mon prince !

LÉAR.

Cher comte !

LE COMTE.

Enfin, je vous retrouve.

LÉAR.

Nous voilà réunis.

LE COMTE, *à part.*

Quel destin il éprouve !
(*Haut.*) Ma voix vous appelait quand vos sens étonnés...

LÉAR.

Quelle nuit, mon cher Kent, pour les infortunés !
(*En regardant la tempête.*)
Quand le ciel est en feu, sous vos chastes asyles,
Dormez, cœurs innocens, soyez du moins tranquilles :

Mais vous sur-tout, tremblez au fond de vos palais,
Ingrats, à qui ces dieux ne pardonnent jamais!
Parlez : entendez-vous ces accens redoutables,
Ces messagers de mort, tonnant sur les coupables?
Pour moi, j'ai la douceur, dans cet affreux danger,
Que le crime à mon cœur est du moins étranger,
On m'a fait plus de mal que je n'en ai pu faire.

LE COMTE.

Tâchons de découvrir quelque abri solitaire.
Ah! tous vos sens glacés....

LÉAR.

Cher ami, tu le vois,
La nature en fureur n'épargne point les rois.

LE COMTE.

Vous n'en faites que trop la dure expérience.

LÉAR.

J'apprends, par ma douleur, à plaindre l'indigence.
Hélas! à leur grandeur les rois trop attachés
Du sort des malheureux sont faiblement touchés.
Peut-être en ce moment quelque vieillard expire.
Combien d'infortunés, soumis à notre empire,
Réclament loin de nous la nature et nos soins!
J'ai peut-être moi-même oublié leurs besoins.

LE COMTE.

Non, vos peuples jamais n'ont senti la misère.

LÉAR.

Crois-tu qu'encor pour eux ma mémoire soit chère?

LE COMTE.

Ils ne sont point ingrats.

LÉAR.

Mes enfans l'ont été.

LE COMTE.

Jamais leur nom par moi ne sera répété.
(*La lueur des éclairs fait apercevoir la caverne au comte de Kent.*)
C'est trop tarder : marchons.... D'une voûte ignorée
Ces éclairs dans l'instant me découvrent l'entrée.
Ne la voyez-vous point?

LÉAR.

Je ne l'aperçois pas.

LE COMTE.

Par pitié pour tous deux, venez, suivez mes pas.

LÉAR.

Tu le veux ?

LE COMTE.

Avançons.

LÉAR, *s'arrêtant tout-à-coup.*

Cher comte, arrête, arrête!

LE COMTE.

Vos yeux ont assez vu cette horrible tempête :
Quel funeste plaisir pouvez-vous y trouver ?

LÉAR.

Une autre dans mon sein va bientôt s'élever.

LE COMTE.

Seigneur, au nom des dieux, mon souverain, mon maître,
Le ciel de nos malheurs aura pitié peut-être :
Ne me résistez plus, hélas ! dans ces forêts
Les monstres sont cachés sous leurs antres secrets :
Vous seul, de tant d'États, votre antique héritage,

N'aurez-vous pas du moins un asyle en partage !
Entrons, seigneur, entrons sous cet obscur séjour.
Je vous tiens lieu de tout, d'amis, d'enfans, de cour ;
C'est le sort de mon sang de vous être fidèle :
Faut-il que par des pleurs, je vous prouve mon zèle?
Faut-il que, me jetant à vos sacrés genoux...?

LÉAR.

Ah ! tu brises mon cœur.

SCÈNE VII.

LÉAR, LE COMTE DE KENT, NORCLÈTE.

NORCLÈTE.

Qui s'approche?

LE COMTE.

C'est nous :
Errans dans ces forêts, nous cherchons un asyle.

NORCLÈTE.

Cet humble souterrain vous offre un toit tranquille.
Poursuivrait-on vos jours ?

LÉAR.

Quoi ! tu ne le sais pas !
On ne voit plus par-tout que des enfans ingrats.

NORCLÈTE.

Ils n'ont que trop souvent désolé les familles.

LÉAR, *avec un égarement doux et paisible.*

Aurais-tu donc aussi donné tout à tes filles ?

NORCLÈTE.

A ma vieillesse au moins cet abri fut laissé.

LÉAR.

Tes enfans, mon ami, ne t'ont donc pas chassé ?

NORCLÈTE.

La mort depuis long-temps en a privé Norclète.

LÉAR.

Que je te trouve heureux d'avoir une retraite !

NORCLÈTE, *avec une compassion tendre.*

Son sort me fait pitié.

LÉAR.

Sais-tu pourquoi les airs
Sont émus par les vents, rougis par les éclairs,
Pourquoi des monts au loin tu vois fumer la cime ?

NORCLÈTE.

Non.

LÉAR, *avec un air de confidence et de mystère.*

Viens, approche-toi. J'ai commis un grand crime...
Tu recules, ami ! Je n'en murmure pas.

NORCLÈTE.

Ciel ! qu'avez-vous donc fait ?

LÉAR, *avec un attendrissement douloureux.*

J'eus une fille, hélas !...

(*Prenant tout-à-coup un visage riant, et comme se souvenant de très loin et avec effort.*)

Oh ! oui, je m'en souviens ! Elle était jeune et belle.

LE COMTE, *montrant Léar, qui tombe tout-à-coup dans une espèce d'insensibilité et d'anéantissement.*

Il ne nous entend plus.

NORCLÈTE, *au Comte.*

Ah ! dites, que fait-elle ?

LE COMTE.

Hélas ! nous l'ignorons.

NORCLÈTE.

Avait-elle un époux ?

LE COMTE.

Pourquoi, vieillard, pourquoi me le demandez-vous ?

NORCLÈTE.

C'est qu'ici, dans le fond de ma caverne obscure,
Respire auprès de moi la vertu la plus pure.

LE COMTE.

Qui ? parle.

NORCLÈTE.

Une beauté qui, douce et sans témoins,
Prodigue à mes vieux ans sa tendresse et ses soins.

LE COMTE.

Sa naissance ?

NORCLÈTE.

A ses mœurs, à son voile champêtre,
Je crois que dans ces bois le destin l'a fait naître.

LE COMTE.

As-tu lu dans son cœur ses secrets sentimens ?

NORCLÈTE.

Son cœur avec effort renferme ses tourmens.
Elle dit quelquefois : O mon père ! ô mon père !

LE COMTE, *en regardant Léar.*

Achève, achève, ô ciel ! et finis sa misère.
(*A Norclète.*)
Qui l'a mise en tes mains ?

NORCLÈTE.

Un jeune homme.

LE COMTE.

Son nom ?

NORCLÈTE.

Edgard.

LE COMTE.

Mon fils ! qu'il vienne.
(*Norclète va promptement les chercher.*)
(*A Léar.*)
Ah ! reprends ta raison.
Réveille-toi, Léar. Dieux ! veillez sur mon maître.
Qu'il résiste à sa joie !

SCÈNE VIII.

LÉAR, LE COMTE DE KENT, NORCLÈTE, HELMONDE, EDGARD.

LE COMTE, *continuant.*
(*Apercevant Helmonde et Edgard.*)
Ah ! je les vois paraître.

HELMONDE.

O surprise ! ô bonheur !

LE COMTE.

Mon fils !

EDGARD.

Mon père !

LE COMTE.

Edgard,
Va, tu peux hardiment t'offrir à mon regard.
(*Montrant Helmonde.*)

Tes soins devaient sauver une tête si chère :

(*Montrant Léar.*)

Le ciel a tout conduit. Vois ton prince.

HELMONDE.

O mon père !

LE COMTE.

Mon roi, c'est votre Helmonde. Ah ! revenez à vous.
Sentez, sentez ses mains qui pressent vos genoux.

LÉAR, *égaré.*

De qui me parles-tu ?

LE COMTE.

D'un objet plein de charmes,
Qui vous plaint, vous chérit, vous baigne de ses larmes,
De votre fille.

LÉAR, *repoussant Helmonde avec horreur.*

O ciel !

HELMONDE.

Il ne me connaît plus.

LÉAR, *à part.*

On nous a découverts; nous sommes tous perdus.
(*A Helmonde.*)
Sais-tu mon nom ?

HELMONDE.

Léar.

LÉAR.

Que m'es-tu ?

HELMONDE.

Votre fille.

LÉAR.

(*Toujours égaré.*) (*Croyant la voir.*)
Qu'on la charge de fers. Avancez, Volnérille.

(*Croyant voir Régane.*)
Vous, Régane, approchez.
(*S'adressant à Volnérille et à Régane qu'il croit voir.*)
Me reconnaissez-vous ?
Qui vous donna le jour, votre sceptre, un époux ?
(*A Helmonde, croyant voir Volnérille.*)
Et toi, qui contre Helmonde excitas ma vengeance,
Devant moi sans pitié tu traînas l'innocence :
(*Il va pour la saisir.*)
Il est temps....

HELMONDE.

Arrêtez !

LÉAR.

Plus de pardon.

HELMONDE.

O cieux !

LÉAR, *en la saisissant.*

Je te traîne à ton tour au tribunal des dieux :
Les voilà tous assis pour juger des perfides.

LE COMTE.

Oubliez, s'il se peut, des enfans parricides.

LÉAR.

Qui, moi, les oublier ! Dieux, jugez entre nous !
Les accusés tremblans sont ici devant vous.
J'atteste avec serment, par ces mains paternelles,
Que toujours dans mon cœur je portai les cruelles.
Vous auriez dû donner à ces monstres affreux
Quelque enfant meurtrier qui m'aurait vengé d'eux.
Éclatez, il est temps ; c'est moi qui vous implore :
Ne craignez pas pour eux que le sang parle encore ;

Pour lancer votre arrêt, pour diriger vos coups,
Sur vos trônes sacrés je m'assieds avec vous.

LE COMTE.

Leur pitié quelquefois les porte à la clémence.

LÉAR.

Ah ! je n'étais pas né pour aimer la vengeance.

HELMONDE, *au Comte.*

Si j'osais lui parler ?

LE COMTE.

Ah ! son cœur surchargé
A besoin, par des pleurs, d'être enfin soulagé.
Ne troublez point leur cours.

LÉAR.

(*Il s'assied sur un débris de rocher.*)

Régane, Volnérille,
Avez-vous oublié que vous étiez ma fille ?
Vous en coûtait-il trop de vous laisser toucher
Par mes tendres bienfaits qui venaient vous chercher ?
N'avez-vous pas senti l'inévitable empire
Qu'exerce la bonté sur tout ce qui respire ?
Le tigre, jeune encor, dans son antre cruel,
Ne porte point la dent sur le sein maternel :
Et vous m'avez chassé, la nuit, moi, votre père,
Qui n'a gardé pour lui que l'exil, la misère !
Si j'eus un trône, hélas ! ce fut pour vous l'offrir.
Quel crime ai-je commis, que de trop vous chérir !

LE COMTE.

Vous pleurez !

LÉAR.

Oui, je pleure. Ah ! je sens ma blessure.

Dans ces tristes forêts errer à l'aventure,
Sans secours, sans asyle ! ô père infortuné !
Dieux ! ôtez-moi le cœur que vous m'avez donné.
(*Changeant de figure et de voix.*)
Je ne pleurerai plus.

HELMONDE.

Il change de visage.

LE COMTE.

Il l'avait pressenti ce trouble et cet orage.
Madame, son tourment n'est pas près de finir.

HELMONDE.

Près de lui, mes amis, il faut nous réunir.

LÉAR.

(*A Norclète.*) (*Au Comte et à Edgard.*)
Vieillard, approche-toi. Vous, de vos mains pressantes
Étouffez, s'il se peut, leurs fureurs renaissantes.

HELMONDE.

Comme son cœur frémit !

LE COMTE.

De quel trouble il est plein !

LÉAR.

Arrachez, mes amis, ces serpens de mon sein !
Ah, dieux ! Ah, je me meurs !

HELMONDE.

Quel tourment il endure !

LÉAR.

Je sens leur dent cruelle élargir ma blessure :
Ils s'y plongent en foule ; ils en sortent sanglans.

HELMONDE.

Ces monstres si cruels, ah ! ce sont ses enfans !

LÉAR.

Les ingrats ! Les ingrats !

HELMONDE.

Mes amis, il succombe....
Dieux ! daignez nous unir. Dieux ! ouvrez-moi la tombe.

LÉAR.

Qu'entends-je !

HELMONDE.

Ma douleur.

LÉAR.

Ah ! que ses traits sont doux !
Mon cœur est moins souffrant, moins triste auprès de vous.
Elle était de votre âge.

HELMONDE.

Eh ! si le ciel propice
La rendant à vos vœux...

LÉAR.

Oh ! voilà mon supplice.
Je n'oserai jamais....

HELMONDE.

Pourriez-vous bien, hélas !
Prête à vous embrasser, l'écarter de vos bras !

LÉAR.

Que dites-vous, ô ciel ! Je verrais ma victime !....

HELMONDE.

Ne l'aimeriez-vous plus ?

LÉAR.

Après, après mon crime,
De ce fer à l'instant je m'immole à ses yeux.

HELMONDE, *aux genoux de Léar.*

Mais si, par ses respects, ses soins religieux,

Son amour...?

LÉAR.

Écoutez : vous voyez ma misère :
Peut-être n'ai-je plus ma raison tout entière.
Je doute, je ne sais si je dois écouter
Un doux pressentiment qui cherche à me flatter :
C'est dans la sombre nuit un éclair qui me brille.
Un tendre instinct me dit que vous êtes ma fille ;
Mais peut-être qu'aussi, pour calmer ma douleur,
Votre noble pitié cherche à tromper mon cœur....
Es-tu mon sang ?

HELMONDE.

Mon père !

LÉAR.

O moment plein de charmes !

HELMONDE.

Helmonde est dans vos bras, voyez couler ses larmes.

LÉAR, *tirant son épée, et voulant s'en percer.*

Eh bien ! puisque tu l'es, voilà mon châtiment !

HELMONDE.

Que faites-vous, grands dieux !

LÉAR.

Je te venge.

HELMONDE.

Un moment !
Je vous trompais, seigneur, vous n'êtes point mon père.

LÉAR.

Oses-tu prendre un nom que la vertu révère !
Va, ne m'abuse plus ; va, fuis loin de mes yeux.
Helmonde, hélas ! n'est plus... et moi, je vois les cieux,

Ces cieux de qui les traits n'ont point frappé ma tête!
Arbres, renversez-vous ! écrasez-moi, tempête !
Est-ce bien toi, cruel, dont l'injuste courroux
Proscrivit la vertu tremblante à tes genoux !

(*Les bras étendus vers le ciel.*)

Ma fille, entends mes cris ! Vois le coupable en larmes !
Ma douleur, à tes yeux, peut-elle avoir des charmes?
Va, tes sœurs m'ont puni. Connais encor ma voix ;
Je t'appelle, en mourant, pour la dernière fois.
Pardonne à ce vieillard que le remords déchire.

(*Il tombe sans mouvement sur un débris de rocher.*)

C'est son cœur qui te venge, et c'est là qu'il expire.

HELMONDE, *se jetant sur le corps de son père.*

Ah, dieux !

EDGARD, *courant vers Helmonde.*

Helmonde !

LE COMTE, *relevant Léar avec le secours de Norclète.*

Hélas ! ô mon prince ! ô mon roi !

HELMONDE.

Prenez soin de mon père, Edgard, et laissez-moi.

(*Au Comte, à Norclète et à Edgard, en se joignant à eux.*)

Amis, que je vous aide ! O mon auguste père !
Que ne vois-je finir ma vie ou ta misère !
O ciel ! dans son esprit ramène enfin la paix,
Et daigne à ses douleurs égaler tes bienfaits !

(*Ils transportent Léar immobile dans la partie la plus profonde de la caverne, et on cesse de les voir.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Le théâtre est le même qu'au troisième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE DE KENT, EDGARD.

LE COMTE.

Oui, je l'avoue, Edgard, une cause si belle
Avait droit d'enflammer ton courage et ton zèle ;
J'approuve avec transport tes desseins généreux :
Tous nos efforts, mon fils, sont dus aux malheureux.
Dis-moi, que fait ton frère ?

EDGARD.

Il anime, il seconde
Les vengeurs vertueux de Léar et d'Helmonde.
Mais les momens sont chers. Je connais les chemins :
Remettons et la fille et le père en leurs mains.
Je pars ; et, ramenant une vaillante élite,
Aussi-tôt vers mon camp j'assure leur conduite.
Quel sera le transport, l'espoir de nos héros,
En les voyant tous deux marcher sous nos drapeaux !
Tout enfin du succès semble m'offrir l'augure ;

Des citoyens ligués au nom de la nature,
Un vieillard devant eux exposant sa douleur,
La majesté des ans, du trône, du malheur.
Oui, vers mon camp les dieux, ces dieux que j'en dois croire,
Déja pour le venger appellent la victoire.
Quand viendra le moment de voler aux combats !

LE COMTE.

Mais comment dès ce jour l'emmener sur tes pas ?
Comment charger son front du poids de la couronne,
Si pour jamais, mon fils, sa raison l'abandonne,
S'il traîne dans la honte un sceptre humilié,
Vil spectacle à-la-fois d'opprobre et de pitié ?

EDGARD.

Ne désespérons point. Dans ce cœur trop sensible
L'orage s'est calmé par un éclat terrible.
La douceur du repos, par ses charmes puissans,
Vient enfin, sous nos yeux, d'enchaîner tous ses sens.
Qui sait si le sommeil, qui déja dans ses veines
Fait couler sa fraîcheur et l'oubli de ses peines,
Ce sommeil qui, calmant les plus fougueux transports,
Assoupit tout dans l'homme, excepté le remords,
Ne rallumera point cette céleste flamme
Que des enfans ingrats ont éteinte en son ame ?
Car son égarement n'est pas le triste fruit
D'un corps trop épuisé que l'âge enfin détruit;
C'est l'effet d'une plaie et profonde et cruelle
Que creusa dans son sein la douleur paternelle.
Je ne me trompe point, oui, j'ai vu dans ses traits
Briller quelques rayons de bonheur et de paix.

SCÈNE II.

LE COMTE DE KENT, EDGARD, HELMONDE.

HELMONDE.

Cher comte, enfin les dieux ont daigné, sur nos têtes,
Après tant de courroux, enchaîner les tempêtes :
Le jour n'est pas éteint ; et son heureux retour
Pour les mortels encore annonce leur amour.
En jouirons-nous seuls ? Si sa douce lumière
Pouvait, à son réveil, flatter l'œil de mon père !
Si cet œil, que des pleurs ont trop long-temps blessé,
Par ses tendres rayons se sentait caressé !
S'ils l'aidaient, par degrés, à reconnaître Helmonde!
Sur de faibles secours mon vain espoir se fonde ;
Mais, quels qu'ils soient enfin, je les implore tous,
Et ma douleur au moins se consulte avec vous.

EDGARD.

Madame, il me suffit : je vais trouver Norclète :
Mes soins dans un moment vous auront satisfaite.
(*Il sort.*)

SCÈNE III.

LE COMTE DE KENT, HELMONDE.

LE COMTE.

Madame, pardonnez, si mon fils à l'instant
Va rejoindre à grands pas le parti qui l'attend.
Il reviendra bientôt. Une escorte fidèle
Doit vous rendre aux vengeurs dont le cri vous appelle.

SCÈNE IV.

LE COMTE DE KENT, HELMONDE, LÉAR, EDGARD, NORCLÈTE.

(*Edgard et Norclète apportent Léar endormi sur un lit de roseaux, et le placent vis-à-vis les rayons de l'aurore naissante qui pénètrent dans la caverne.*)

LE COMTE, *à Helmonde.*

Mais voici votre père.

HELMONDE.

Ah ciel !

EDGARD, *à Helmonde.*

Souffrez qu'Edgard
S'arme pour vous, madame, et presse son départ.
(*A Norclète.*)
Vous savez nos desseins. Toi, près de cette voûte,
Sous ces bois, ces rochers, regarde, observe, écoute.
Tout m'est suspect, ami, dans ces sombres forêts.
Épie, en te cachant, les mouvemens secrets,
Le bruit le plus léger, la voix, le pas des traîtres,
Et reviens dans l'instant en avertir tes maîtres.

NORCLÈTE.

A mon zèle, seigneur, qu'un tel devoir est doux !
J'obéis à votre ordre, et je sors avec vous.
(*Il sort avec Edgard.*)

SCÈNE V.

LE COMTE DE KENT, HELMONDE, LÉAR.

HELMONDE.

Que pensez-vous, cher comte? Hélas! voilà mon père.
Son trouble est-il calmé? Que faut-il que j'espère?
Lisez-vous sur son front quelque présage heureux?

LE COMTE.

Je n'y remarque rien qui détruise vos vœux.

HELMONDE, *baisant doucement le front de Léar endormi.*

Tendre cœur de mon père, oh! puissent de ma bouche
Sortir de doux accens dont le charme te touche!
Qu'ils guérissent la plaie et les coups douloureux
Dont mes sœurs ont percé ce cœur trop généreux!

LE COMTE, *à part.*

O ciel, que de vertus! Ame sensible et pure,
Sous quels indignes traits te peignit l'imposture!

HELMONDE.

Quand mes sœurs à ton sang n'auraient pas dû le jour,
Au cri de la pitié leur sexe était-il sourd!
(*En pleurant.*)
Mon père, étais-tu fait pour incliner ta tête
Sous le poids des torrens vomis par la tempête!
Hélas! je les ai vus, ce front, ces cheveux blancs,
Sous le feu des éclairs, insultés par les vents!
Quelle nuit en horreurs fut jamais plus fertile!
Au dernier des humains j'eusse ouvert un asyle:
Et toi, mon père, et toi.... voilà tous les secours

Que le ciel m'a prêtés pour conserver tes jours ;
Ces bras qui t'ont reçu, la caverne où nous sommes,
Le mépris qui te cache à la fureur des hommes,
Ce déplorable lit, ces roseaux, que du moins
La pauvreté sensible offrit à tes besoins.
Ah ! si par tes douleurs la raison t'est ravie,
Sans peine à te servir je consacre ma vie.
(*Au comte.*)
Le jour de la raison peut-il se rallumer ?

LE COMTE.

Il est des végétaux d'où l'art sait exprimer
Quelques sucs bienfaisans dont la puissance active
Rappelle en notre esprit sa clarté fugitive.

HELMONDE.

Admirables présens, végétaux précieux,
Pour guérir les mortels, nés du souffle des dieux,
Si vous pouvez m'entendre et sentir mes alarmes,
Fleurissez pour mon père, et croissez sous mes larmes !
Ne trompez pas mes vœux ! Et vous, sommeil, et vous,
Répandez sur ses yeux vos pavots les plus doux !
Que jamais leur fraîcheur ne baigne ma paupière,
Que vous n'ayez rendu le repos à mon père !....
Ah ! cher comte, son front a paru s'éclaircir.

LE COMTE.

Daigne le ciel entendre un si juste desir !

HELMONDE.

Si sa faible raison se ranimait encore !
Le calme de ses traits peut-être en est l'aurore.
Mais il s'éveille.

LÉAR.

O ciel ! quel spectacle nouveau!
Pourquoi me forcez-vous à sortir du tombeau !
(*Charmé par les rayons de l'aurore.*)
O la douce lumière !... Ah ! d'où reviens-je ? où suis-je ?
Ce jour, ce lieu, ce corps, tout me semble un prestige ;
Tout chancelle et s'échappe à mes yeux incertains ;
Je n'ose qu'en tremblant me fier à mes mains.
Dans cet état honteux, j'ai pitié de moi-même.

HELMONDE.

Regardez-moi, seigneur, songez que je vous aime.

LÉAR.

Ah ! ne m'insultez pas.
(*Il va pour se mettre aux pieds d'Helmonde.*)

HELMONDE, *relevant Léar.*

Seigneur, que faites-vous?
C'est à moi qu'il convient d'embrasser vos genoux.

LÉAR.

Vous voyez, je suis faible.

HELMONDE.

Hélas !

LÉAR.

Ma fin s'apprête ;
Les ans se sont en foule entassés sur ma tête.
Daignez me protéger.

HELMONDE.

Contre qui ?

LÉAR.

Contre.... Eh quoi !
Vous ne savez donc pas leurs complots contre moi?

HELMONDE.

Quels sont vos ennemis ?

LÉAR.

Attendez.... Ma mémoire...
Je ne m'en souviens plus.

HELMONDE.

De votre antique gloire
On parle quelquefois.

LÉAR.

Vous le croyez? Ce bras
S'est souvent signalé jadis dans les combats.

HELMONDE.

Quels drapeaux suiviez-vous dans votre ardeur guerrière ?
Auriez-vous été roi ?

LÉAR.

Roi ? non ; mais je fus père.

HELMONDE.

Sans doute vous plaignez les pères malheureux ?

LÉAR.

Mon cœur s'est de tout temps intéressé pour eux.
Ce nom me plaît toujours ; il a pour moi des charmes.

HELMONDE.

Hélas ! j'en connais un bien digne de mes larmes !

LÉAR.

Est-ce le vôtre ?

HELMONDE.

Ah, dieux !

LÉAR.

Vous versez des pleurs !

HELMONDE.

Oui.

LÉAR.

Pourquoi, si vous l'aimez, n'être pas avec lui?
Est-il dans ces climats? Est-il vivant encore?

HELMONDE.

Il vit.

LÉAR.

Quel est son nom?

HELMONDE.

Léar.

LÉAR.

Léar! J'ignore
Ce qu'il peut être.

HELMONDE, *à part.*

Hélas!

LÉAR.

Et vous connaît-il!

HELMONDE.

Non.

LÉAR.

Pourquoi?

HELMONDE.

Ses longs malheurs ont troublé sa raison.

LÉAR.

Il a donc bien souffert! Eh! qui les a fait naître?

HELMONDE.

De coupables enfans, qu'il aima trop peut-être.

LÉAR.

Des enfans! En effet, ils sont tous des ingrats.

Mais vous, à ces cœurs durs vous ne ressemblez pas;
Vous respectez les dieux, vous aimez votre père?

HELMONDE.

Quel présent plus sacré m'ont-ils fait sur la terre!

LÉAR.

Ah! s'ils m'avaient donné deux filles comme vous!
Mais, hélas!...

HELMONDE.

Achevez.

LÉAR.

Ils m'ont, dans leur courroux,
Donné deux monstres qui....

HELMONDE.

Parlez : qui....

LÉAR, *avec un souvenir confus.*

Leurs visages,
Leurs traits me sont présens.

HELMONDE.

Songez à leurs outrages.
Ne vous souvient-il plus qu'on vous ait offensé?

LÉAR.

Oui... d'un palais... la nuit... je crois qu'on m'a chassé.

HELMONDE.

Vous rappelleriez-vous le nom de votre fille?

LÉAR.

C'est... Régane... Oui, Régane.

HELMONDE.

Et l'autre?

LÉAR.

Volnérille.

HELMONDE, *montrant le comte.*

Les traits de ce guerrier ne vous frappent-ils pas?

LÉAR.

C'est mon ami, c'est Kent; il a suivi mes pas.
(*A Helmonde, comme s'il se la rappelait confusément.*)
Mais vous!

HELMONDE.

Je ne suis point, hélas! une étrangère.

LÉAR.

Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez un père?

HELMONDE.

Oui.

LÉAR.

Qu'il vivait encor, qu'il était malheureux,
Que vous l'aimiez?

HELMONDE.

Sans doute.

LÉAR.

Eh! quels revers affreux
Vous a donc séparés?... Mes souvenirs reviennent.
Avez-vous des sœurs?

HELMONDE, *à part.*

Oui. Ciel, que mes vœux l'obtiennent!
Sa raison va renaître : accomplis ton dessein!

LÉAR.

Mon cœur frémit, s'élance, il bondit dans mon sein.
Oui, vous avez des sœurs. Mon esprit se rappelle
Que leur cédant mon trône.... Il s'égare, il chancelle,
Sa clarté disparaît. Dieux! fixez ce flambeau,
Ou plongez-moi vivant dans la nuit du tombeau!

(*A Helmonde.*)

Que vous disais-je? Eh bien?... Ah! daignez m'en instruire.
Je crois qu'enfin pour moi ma raison vient de luire.
O qui que vous soyez, ne m'abandonnez pas,
Aidez-moi par pitié!

HELMONDE.

Je vous disais.... hélas!...

LÉAR.

Oui, vos pleurs, je le vois, cachent quelque mystère.
Quel est votre pays, votre nom, votre père?
O doux espoir!.. Grands dieux, s'il n'est pas une erreur,
Rendez-moi ma raison, pour sentir mon bonheur!

(*Au comte de Kent.*)

Mon ami, je mourrai de l'excès de ma joie.

LE COMTE.

(*Bas à Helmonde.*)

Redoutez les transports où son ame se noie.

HELMONDE.

Vers son sein malgré moi mes bras sont emportés :
Je ne résiste plus.

LÉAR.

Mon cœur parle.

LE COMTE, *à Helmonde.*

Arrêtez.

HELMONDE.

La nature m'entraîne.

LÉAR.

Et moi, le sang m'éclaire.

HELMONDE.

Reconnaissez Helmonde.

LÉAR.

O ma fille !

HELMONDE.

O mon père!

Nous voilà réunis : oubliez vos malheurs ;
Confondons nos destins et notre ame et nos pleurs.

LÉAR.

Larmes de mon enfant, coulez sur ma blessure ;
Dans ce cœur paternel consolez la nature ;
Coulez avec lenteur sur ses replis sanglans
Que la dent des ingrats déchira si long-temps.
Oui, je sens que tes pleurs, en baignant mon visage,
M'ont rendu ma raison, m'en font chérir l'usage.
Oh! reste sur mon sein. Vingt siècles de tourment
Seraient tous effacés par un si doux moment.
Dieux! veillez sur ses jours. Dieux! pour faveur dernière,
Que j'expire en ses bras du bonheur d'être père!

HELMONDE.

Ils viennent d'exaucer mon plus tendre desir :
Pour vous, auprès de vous, je veux vivre et mourir.

LÉAR.

Hélas! dans quel état, ma fille, es-tu réduite!

HELMONDE.

Seigneur, de vos destins laissez-moi la conduite.
Vos tyrans sont haïs ; vos défenseurs sont prêts :
Edgard les a pour nous cachés dans ces forêts ;
Pour nous mettre en leurs mains il va bientôt paraître.
Voici, voici l'instant de détrôner un traître.
De la couronne encor votre front va s'orner.

LÉAR.

Je pourrai donc, ma fille, enfin te la donner.
O noble et brave Edgard!

LE COMTE.

Je réponds de son zèle.

LÉAR.

Il est né de ton sang, il doit m'être fidèle.

HELMONDE.

Il veilla sur mon sort dans mon adversité.

LÉAR, *au comte.*

Et toi, dans mon malheur, tu ne m'as pas quitté.
Vous serez les vengeurs de Léar et d'Helmonde.

SCÈNE VI.

LE COMTE DE KENT, HELMONDE, LÉAR, NORCLÈTE.

NORCLÈTE.

Madame, en parcourant cette forêt profonde,
J'ai su, par un soldat que m'offrait le hasard,
Que le duc est tout prêt à marcher contre Edgard.
Régane, m'a-t-il dit, irrite sa colère;
Et ces bois vont servir de théâtre à la guerre.
Il croit que dans ce jour la perte du combat
Va soulever contre eux le peuple et le soldat;
Que ce peuple en secret n'attend que leur disgrace
Pour rappeler Léar et le mettre à leur place.
Je revenais vers vous, prompt à vous informer
D'un avis important qui peut vous alarmer,
Lorsque j'ai vu soudain, troublé par leurs approches,

Des soldats par le duc envoyés sous ces roches,
Qui, d'un front attentif et d'un air curieux,
Par-tout semblaient porter leur esprit et leurs yeux.
Il n'en faut point douter, l'on cherche à vous surprendre.

HELMONDE, *à Léar.*

A mes justes desirs, seigneur, daignez vous rendre.
Je ne crains que pour vous : moi, sous ce vêtement,
Je puis à leur recherche échapper aisément.
Hélas! c'est à vous seul que leur fureur s'attache.
Dans cet antre profond souffrez que je vous cache.

LÉAR.

Me cacher!

LE COMTE, *montrant Helmonde à Léar.*

Eh! seigneur, regardez son effroi.

LÉAR, *en suivant Helmonde.*

Allons, défends mes jours; je cède; ils sont à toi.

(*Il s'enfonce dans la caverne avec Helmonde.*)

SCÈNE VII.

LE COMTE DE KENT, NORCLÈTE.

LE COMTE.

O vous, dieux immortels, arbitres des batailles,
Verriez-vous d'un même œil Léar et Cornouailles!
Leur cause est différente, et vous la connaissez.
Chaque parti s'approche; il est temps, prononcez.
L'honneur d'un tel combat m'est interdit peut-être:
Vengez par mes deux fils les affronts de mon maître.
Les momens les plus vifs et les plus dangereux,
Les postes du péril, je les retiens pour eux.

Mais, hélas! protégez et leurs jours et leur gloire,
Ou payez-moi du moins leur sang par la victoire.
Vous n'entendrez de Kent ni plainte ni soupir,
S'ils ont eu pour leur roi le bonheur de mourir.

SCÈNE VIII.

LE COMTE DE KENT, NORCLÈTE, HELMONDE.

HELMONDE.

Je respire, cher Kent : le creux d'un chêne antique,
Où d'un obscur détour conduit la route oblique,
Vient de cacher mon père; et c'est là, dans la nuit,
Qu'il pourra se soustraire à l'œil qui le poursuit.

SCÈNE IX.

LE COMTE DE KENT, NORCLÈTE, HELMONDE, OSWALD, SOLDATS DE SA SUITE.

OSWALD.

Qui demeure en ces lieux?

NORCLÈTE.

Moi.

OSWALD.

Votre nom?

NORCLÈTE.

Norclète.

OSWALD, *montrant le comte.*

Quel est cet étranger?

NORCLÈTE.

Cherchant une retraite,
Il a trouvé ce toit : je me suis acquitté
Des devoirs naturels de l'hospitalité.

OSWALD, *en montrant Helmonde.*

Cette fille?

NORCLÈTE.

Est la mienne.

OSWALD.

On dit que ces bois sombres
Cachent un fugitif égaré sous leurs ombres.

HELMONDE.

Quel est ce fugitif?

OSWALD.

Léar.

HELMONDE.

Ah! ses malheurs
Auront fini ses jours réservés aux douleurs.

OSWALD.

Auriez-vous de sa mort entendu la nouvelle?

HELMONDE.

Le bruit en a couru; je le crois trop fidèle.

OSWALD, *à ses soldats.*

Remplissons nos devoirs : sous ce long souterrain
Voyez, cherchez par-tout, vos flambeaux à la main.

(*Les soldats allument leurs flambeaux à une lampe qui brûle dans la caverne; Oswald descend avec eux dans la partie intérieure du fond, et ils en visitent tous les détours.*)

HELMONDE, *au comte de Kent, à voix basse, en tremblant.*

Ils vont tout observer sous ces voûtes secrètes.

LE COMTE, *aussi à voix basse.*

Dérobez et la crainte et le trouble où vous êtes.

HELMONDE.

Grands dieux! vous m'entendez!

NORCLÈTE.

Ah! malgré moi, je sens
La terreur me saisir, et glacer tous mes sens.

OSWALD.

(*Aux soldats qui reviennent avec lui.*) (*A Norclète.*)
Léar n'est point ici. Sortons. Vieillard, écoute :
Si Léar, par ses pleurs, sous cette horrible voûte,
Vient implorer, la nuit, tremblant, saisi d'effroi,
La grace d'y fouler ces roseaux près de toi,
Sois sourd à sa prière, et demeure inflexible.

HELMONDE.

Il est donc menacé d'un péril bien terrible?

OSWALD.

Si jamais Cornouaille est maître de son sort....

HELMONDE.

Eh bien! son traitement, quel sera-t-il?

OSWALD.

La mort.

HELMONDE.

(*Elle tombe évanouie entre les bras de Norclète.*)

OSWALD, *regardant Helmonde.*

Sa douleur m'est suspecte et me cache un mystère.
(*A ses soldats.*)
Qu'on l'emmène.

LE COMTE, *en tirant son épée.*

Arrêtez.

OSWALD.

Que prétendez-vous faire?

LE COMTE.

Je la défendrai seul.

OSWALD.

Tes efforts seront vains.
Soldats, sans plus tarder, tirez-la de ses mains.

LE COMTE.

Osez-vous bien, cruels!...

OSWALD.

Obéissez sur l'heure.

LE COMTE.

Avant qu'on me l'arrache, il faudra que je meure.
Mes bras, mes faibles bras, sur son corps attachés...

SCÈNE X.

LÉAR, LE COMTE DE KENT, NORCLÈTE, OSWALD, SOLDATS DE SA SUITE.

LÉAR, *avec douleur et abandon.*

Me voici, me voici; c'est moi que vous cherchez:
On me peut aisément connaître à ma misère;
C'est moi qui suis Léar, c'est moi qui suis son père.
Ce vieillard généreux, par son zèle animé,
C'est Kent: son seul forfait est de m'avoir aimé.
Sauvez ma fille et lui; mais moi, que je périsse!
(*Montrant Helmonde.*)

Mon gendre et ses deux sœurs vous paieront ce service.
Tuez-moi par pitié ; brûlez ces cheveux blancs,
Ce chêne dont le tronc m'a reçu dans ses flancs.
(*A Helmonde.*)
Hélas ! nous n'aurons pas gémi long-temps ensemble.

HELMONDE.

Ah ! plutôt tous les trois que la mort nous rassemble !
(*En montrant les soldats.*)
Suivons leurs pas, mon père.

OSWALD.

Allons, je l'ai promis,
Au duc, qui les attend, livrer ses ennemis.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre est le même qu'aux troisième et quatrième actes.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC DE CORNOUAILLES, OSWALD, GARDES.

LE DUC *fait signe à ses gardes de se retirer : ils se retirent.*

MINISTRE intelligent de ma fureur secrète,
Toi qui lis mes terreurs dans mon ame inquiète,
Qui, sur le moindre signe expliquant mon courroux,
Perces d'abord le sein que j'indique à tes coups,
Oswald, mon cher Oswald, grace à ta diligence,
Léar avec sa fille est donc en ma puissance.
Voilà cette caverne où, loin de tous les yeux,
Ils dirigeaient sans bruit leurs complots odieux,
Où sous l'obscurité d'une forêt profonde....

OSWALD.

Seigneur, seule en ces bois j'ai fait garder Helmonde.
Elle est près de ces lieux; Léar, en ce moment,
S'abandonne aux erreurs d'un doux égarement;

Mais, s'il revient à lui, d'abord occupé d'elle,
Par des cris douloureux je crains qu'il ne l'appelle.
Vos soldats au combat sont tout prêts à marcher:
Mais Edgard semble fuir, et n'ose vous chercher.
Votre épouse, seigneur, ici prompte à se rendre,
S'avance sur mes pas; et vous allez l'entendre.

LE DUC.

Il suffit, cher Oswald. Sois prêt, et te souviens
D'exécuter d'abord ses ordres et les miens.
Le sort va de mes coups servir la hardiesse;
Et je peux.... Laisse-nous, j'aperçois la duchesse.
(*Oswald sort.*)

SCÈNE II.

LE DUC ET LA DUCHESSE DE CORNOUAILLES.

LE DUC.

Madame, il était temps que, servant mes desseins,
Oswald remît Léar et sa fille en mes mains:
Quelques momens plus tard, je n'en étais plus maître;
Ils passaient dans un camp, sous les drapeaux d'un traître,
Qui de son camp déja soulevé contre nous,
Par leur présence encore aigrirait le courroux.
Il voit avec dépit, malgré sa vigilance,
Leur prompt enlèvement tromper son espérance.
Non, je ne crains plus rien.

RÉGANE.

Tous ses soldats troublés
Dans ces sombres forêts sont, dit-on, rassemblés.

LE DUC.

Vous les verrez bientôt me demander leur grace,
Et d'un chef imprudent abandonner l'audace.
Mon camp, prêt à marcher, veille, et me répond d'eux.

RÉGANE.

Léar pour nous peut-être est encor dangereux.

LE DUC.

Que craindre d'un vieillard que réclame la tombe,
Dont la raison s'éteint, dont le parti succombe,
Qui présente, immobile, à l'œil épouvanté,
La misère, l'enfance et la caducité!
Non, non, ce n'est point lui qui cause mes alarmes.

RÉGANE.

Est-ce Helmonde?

LE DUC.

Elle-même, oui : ses soupirs, ses larmes,
Des sujets toujours prêts à s'armer contre nous,
Ces titres que le sang lui donne comme à vous,
Son malheur, sa beauté, je ne sais quel empire
Qui naît de ce mélange, et dont le charme attire,
Pour un père opprimé cet amour prétendu
Dont le bruit imposant s'est par-tout répandu;
Oui, jusqu'à son nom seul, tout excite ma crainte.

RÉGANE.

Ne pouvez-vous, seigneur, en repousser l'atteinte?

LE DUC.

Je le voudrais sans doute.

RÉGANE.

Eh quoi! douteriez-vous
Du forfait qui la rend criminelle envers nous!

N'est-ce pas elle enfin dont l'insolente audace
Vient d'armer vos sujets, aspire à notre place,
Qui d'avance en son cœur dévorait notre rang,
Et va couvrir ces bords de carnage et de sang?
Mais c'est peu d'un combat; craignez ses artifices.
Votre cour, votre camp sont pleins de ses complices,
Tout est danger pour nous. Voyez avec quel art
Elle a, sans se montrer, séduit Lénox, Edgard!
Je n'en cite que deux; mille autres peuvent l'être.
Vous savez si les cœurs sont aisés à connaître;
Si près de nous sans cesse un zèle insidieux
Y fait mentir la voix et le geste et les yeux.
Un revers peut soudain tromper notre espérance,
Et même contre nous tourner notre puissance.
Helmonde vit encore : avant de la juger,
Il faut tout éclaircir, la voir, l'interroger,
Prononcer en pleurant un arrêt nécessaire,
Du grand nom de justice en couvrir le mystère,
Et faire ainsi tomber, sous le glaive abattu,
Ce fantôme enchanteur d'une fausse vertu.
Voilà le seul remède où mon espoir se fonde.

LE DUC.

(*Les gardes paraissent.*)
Gardes, que dans l'instant on nous amène Helmonde.
(*Les gardes sortent.*)

RÉGANE.

Mon esprit sur un point voudrait être éclairci :
Vous m'entendez, je pense! Oswald....

LE DUC.

Il est ici.

Il n'attend que mon ordre.

RÉGANE, *à part, apercevant Helmonde.*

Allons.... Elle s'avance :
D'un courroux trop ardent domptons la violence.

SCÈNE III.

LE DUC DE CORNOUAILLES, RÉGANE, HELMONDE, GARDES.

LE DUC.

Madame, à notre aspect, votre cœur agité
Conçoit, par ses complots, ce qu'il a mérité :
S'il se sent criminel, il sait ce qu'il redoute.

HELMONDE.

Vous êtes tout-puissant ; je dois frémir sans doute :
Mais, quel que soit mon sort, j'ai rempli mon devoir.
Il n'est plus qu'un malheur qui me puisse émouvoir.
Je sens s'ouvrir mon ame aux plus vives alarmes,
Et ce n'est pas sur moi que je verse des larmes.
Hélas! songez du moins, quand je m'offre à vos coups,
Qu'un vieillard vous implore et tombe à vos genoux;
Il y courbe, en tremblant, sa tête paternelle.
Souffrez que, sans témoins, à sa douleur fidèle,
Dans mes bras quelquefois il puisse s'attendrir,
Et, déja dans la tombe, achever d'y mourir.
A la même pitié je ne dois pas prétendre ;
Mais si le sang aussi pour moi se fait entendre,
Ne m'ôtez pas, ma sœur, (leur terme n'est pas loin)
Quelques jours malheureux dont mon père a besoin.

Quand il ne sera plus, tranchez soudain ma vie :
Sans crainte alors....

RÉGANE.

De tout je veux être éclaircie.

HELMONDE.

Que me demandez-vous ?

LE DUC.

Par quels moyens, pourquoi
Le bras de mes sujets s'est-il levé sur moi ?

HELMONDE.

Hélas !...

LE DUC.

Parlez, madame.

RÉGANE.

Où donc est ce courage
Qui d'un père opprimé devait venger l'outrage ?
Ce cœur si généreux l'a-t-il déja perdu ?

HELMONDE.

S'il m'avait pu trahir, vous me l'auriez rendu.

RÉGANE.

Il est plus d'un secret dont il faut nous instruire ;
Et dans de tels forfaits....

HELMONDE.

Je vais tous vous les dire.
J'aime, j'aime mon père. Au bruit de ses malheurs,
J'ai voulu le venger ; j'ai senti ses douleurs :
La cour, le peuple, Edgard, tous ont plaint son injure.
J'ai pour mes conjurés le ciel et la nature.

LE DUC.

Vous attendiez Léar dans cet antre odieux ?

Qui l'a guidé vers vous ?

HELMONDE.

Les éclairs et les dieux.

LE DUC.

Qui corrompit Edgard ?

HELMONDE.

L'aspect de mes misères.

LE DUC.

Vos complices ?

HELMONDE.

Tous ceux qui respectent leurs pères.

LE DUC.

Leurs noms ?

HELMONDE.

Je les tairai.

LE DUC.

Je veux les découvrir.

RÉGANE.

Les plus cruels tourmens....

HELMONDE.

Ma sœur, je sais mourir.
Vers un si beau trépas je marche enorgueillie.
On cache ses forfaits ; les miens, je les publie.
Eh ! qu'avais-je besoin d'enflammer vos sujets ?
Ils couraient tous en foule appuyer mes projets ;
Ils semblaient tous venger leur père et leur injure.
Le peuple avec transport sent toujours la nature.
Tremblez, ingrats, tremblez : j'arme ici contre vous
Les pères, les enfans, les femmes, les époux.
(*Au duc.*)
Tyran, tu répondras des destins de mon père ;

Te voilà de ses jours comptable à l'Angleterre.
Tu frémiras peut-être en ordonnant les coups.
Que dis-je! ah! pardonnez; je tombe à vos genoux.
Vous n'avez rien à craindre : oubliez mon offense;
Vous pouvez sans péril écouter la clémence.
Duc, soyez généreux : souvenez-vous, hélas!
Que Léar vous donna sa fille et ses Etats.
Ah! ma sœur, apaisez sa fureur vengeresse.
Du saint nœud de l'hymen attestez la tendresse.
Si vous craignez leurs coups, pour désarmer nos dieux,
Ma sœur, voyez mes bras étendus vers les cieux :
J'oublierai mes affronts, ma fuite, ma misère;
Non, je ne vous hais pas, si vous aimez mon père.

SCÈNE IV.

LE DUC DE CORNOUAILLES, RÉGANE, HELMONDE, GARDES, LÉAR, LE COMTE DE KENT.

LÉAR, *derrière le théâtre.*

Ma fille, entends ma voix!

HELMONDE, *au duc.*

Ah! plaignez ses malheurs.
Il m'apporte en mourant ses dernières douleurs :
Hélas! vous n'aurez pas besoin d'un parricide.

LÉAR.

(Entrant sur la scène avec un égarement paisible et plein de tendresse.)

Vers vous, mes chers enfans, c'est le ciel qui me guide.
(En mettant Régane entre les bras du duc.)

Cher duc, voilà mon sang, et je te l'ai donné.
Je ne me repens pas de t'avoir couronné.

HELMONDE.

Voilà donc l'ennemi que vous avez à craindre!
Mais son malheur vous touche, et vous semblez le plaindre.

SCÈNE V.

LE DUC DE CORNOUAILLES, RÉGANE, HELMONDE, GARDES DU DUC DE CORNOUAILLES, LÉAR, LE COMTE DE KENT, LE DUC D'ALBANIE, GARDES DU DUC D'ALBANIE.

LE DUC D'ALBANIE.

Duc, tout prêt à tenter le destin des combats,
Le camp d'Edgard s'approche et croît à chaque pas.
Tremblez qu'à ses desirs le succès ne réponde.
On s'arme pour Léar, on idolâtre Helmonde;
Tout respire et la guerre et la haine et l'effroi.
Tandis qu'il en est temps, empêchez, croyez-moi,
Que le sort contre vous ne médite un outrage,
Que ces rochers bientôt ne fument de carnage.
Pour prévenir, seigneur, ces combats inhumains,
Daignez remettre Helmonde et Léar en mes mains.
Je brigue ce dépôt. Et d'abord, à ce titre,
Je réponds de la paix, et je m'en rends l'arbitre:
Edgard se soumettra.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Qu'avec des révoltés
L'honneur d'un souverain descende à des traités!

Approuvez bien plutôt ma trop juste colère.

LE DUC D'ALBANIE.

(Montrant Helmonde.) *(Montrant Léar.)*

Duc, voilà notre sœur, et voilà notre père.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Le nom de souverain n'est-il donc rien pour vous?

LE DUC D'ALBANIE.

Le sang et la nature ont leurs droits avant nous.

(Montrant Léar et Helmonde.)

Puis-je les emmener? Quelle est votre réponse?

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Sur leur sort, quel qu'il soit, c'est moi seul qui prononce.
Je les garde, seigneur.

LE DUC D'ALBANIE.

Ils sont en sûreté?

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Je sais ce qui convient à ma tranquillité.

LE DUC D'ALBANIE.

J'ai fait ce que j'ai dû, seigneur, je me retire.
Chacun a ses desseins : je n'ai plus rien à dire.
Puisse le ciel bientôt prononcer entre nous!
Mais par aucun lien je ne tiens plus à vous.
Adieu, seigneur.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Adieu.

(Le duc d'Albanie sort avec ses gardes.)

SCÈNE VI.

LE DUC DE CORNOUAILLES, RÉGANE, HELMONDE, GARDES DU DUC, LÉAR, LE COMTE DE KENT.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Je crains peu sa vengeance.
La force est dans mes mains.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, STRUMOR.

STRUMOR, *au Duc.*

Seigneur, Edgard s'avance.
Il renverse, il détruit vos bataillons épars,
Et va bientôt ici porter ses étendards :
Tout fuit devant ses coups, et déja la victoire...

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Courons à ce rebelle en arracher la gloire.
Vous, Régane, écoutez.
(*Il parle bas à la duchesse.*)

RÉGANE.

Il suffit.

LE DUC DE CORNOUAILLES, *aux gardes qui sont dans l'enfoncement.*

Vous, soldats,
(*Leur montrant Léar et Helmonde.*)
Restez, veillez sur eux, et ne les quittez pas.
(*Il sort avec Strumor d'un côté, et Régane sort de l'autre.*)

SCÈNE VIII.

HELMONDE, LÉAR, le Comte de KENT, Gardes du Duc de CORNOUAILLES.

LÉAR, *à Helmonde et au Comte.*

Vous m'aimez, vous ?

LE COMTE.

Hélas !

HELMONDE.

En doutez-vous, mon père ?

LÉAR.

Ma fille, non, jamais tu ne me fus plus chère.
Quel que soit mon destin, je vivrai près de toi ;
Je ne me plaindrai plus.

SCÈNE IX.

HELMONDE, LÉAR, le Comte de KENT, Gardes du Duc de CORNOUAILLES, OSWALD, Soldats de sa suite.

OSWALD, *à Helmonde.*

Madame, suivez-moi.

HELMONDE, *montrant Léar.*

Vous venez nous chercher tous les deux ?

OSWALD.

Non, madame.

HELMONDE.

Quoi, seule ! La terreur est au fond de mon ame.

Cher Kent.... vous m'entendez !

LE COMTE, *avec des larmes qu'il s'efforce de retenir.*

Hélas !

HELMONDE, *d'une voix basse et très éteinte, pour n'être pas entendue de Léar.*

Plus affermi,
Vivez, fermez sans moi les yeux de votre ami ;
Réservez pour lui seul toute votre tendresse.
Mais cachez-lui sur-tout.... C'est assez.... Je vous laisse.

LÉAR.

Tu me quittes ?

HELMONDE.

Bientôt je reviens en ce lieu.

LÉAR.

Si j'attendais long-temps ?...

HELMONDE.

Adieu, mon père, adieu.

(*Oswald la fait environner de ses soldats, et l'emmène.*)

SCÈNE X.

LÉAR, LE COMTE DE KENT, GARDES DU DUC DE CORNOUAILLES.

LÉAR.

Kent, je la reverrai ?

LE COMTE.

Le ciel qui nous rassemble
Va, pour toujours, seigneur, nous réunir ensemble.

LÉAR.

Quel bonheur ! se chérir, ne se jamais quitter !

Sous ce toit innocent tous les trois habiter !
Dans ces jours de douleur et de crime où nous sommes,
Du moins dans ces déserts nous échappons aux hommes.
(*Croyant voir revenir Helmonde.*)
Ah ! ma fille, c'est toi ! Doux charme de mes maux,
Reviens auprès de moi t'asseoir sur ces roseaux.
Oh ! oui, si je te perds, il faut m'ôter la vie !

SCÈNE XI.

LÉAR, LE COMTE DE KENT, GARDES DU DUC DE CORNOUAILLES, LE DUC DE CORNOUAILLES, EDGARD ENCHAÎNÉ, UN SOLDAT DU DUC, UN AUTRE SOLDAT, SOLDATS OU ARMÉE DU DUC DE CORNOUAILLES.

(*Ces Soldats entrent d'un air de triomphe, avec leurs drapeaux victorieux, et ceux qu'ils ont pris dans le combat.*)

LE DUC, *tenant à sa main son épée sanglante.*

Dans les flots de leur sang ma main s'est assouvie.
J'ai paru ; la victoire a volé sur mes pas.
(*A Edgard.*)
Perfide, à ma fureur tu n'échapperas pas.
Lénox est dans mes fers.

EDGARD.

Quoi ! tyran que j'abhorre !
Quoi ! le ciel t'a fait vaincre, et je respire encore !
De mon trépas du moins, cruel, hâte l'instant.

LE DUC.

Tes vœux seront remplis ; c'est la mort qui t'attend.
Je n'écouterai plus ni pitié, ni nature.
(*A Léar.*)
Vieillard, tu gémiras dans une tour obscure.
(*Au Comte.*)
Toi, dans les mêmes fers, expire auprès de lui.

LÉAR, *au Duc.*

Hélas ! ma fille au moins me servira d'appui.

LE DUC.

Ta fille ! elle n'est plus.

LÉAR.

Ma fille !

EDGARD.

O ciel !

LE COMTE.

Barbare !

EDGARD.

Ce parricide affreux, ta bouche le déclare !

LE DUC.

Oui, d'Oswald dans son sang les bras se sont trempés :
Je ne crains plus rien d'elle, et les coups sont frappés.

LÉAR.

Tigre, tu m'as rendu ma raison tout entière.
C'en est donc fait, ô ciel ! j'ai cessé d'être père.
(*Tombant évanoui sur le débris d'un rocher.*)
Mon Helmonde n'est plus !

LE DUC.

Qu'on l'emporte, soldats.

LE COMTE.

Barbare, achève enfin tous tes assassinats !
Reviens à toi, Léar, prends la main de ton guide.
(*Montrant Léar.*) (*Montrant le Duc.*)
O ciel ! voilà le père, et voilà l'homicide.
La couronne, le jour, il leur a tout donné ;
Et ce sont ses enfans qui l'ont assassiné !

EDGARD, *dans les bras du Comte.*

Mon père !

LE COMTE.

Cher Edgard !

LE DUC.

Allons, qu'on les sépare :
Emmenez-les, soldats.

EDGARD.

Je resterai, barbare.
De quel front oses-tu commander en ces lieux,
Où ton froid parricide a fait pâlir les dieux ?
Vois ces nobles guerriers, avilis par ta gloire,
Pleurer de leurs drapeaux la honte et la victoire.
Helmonde a donc péri ! Ses mânes irrités
Vont demander vengeance, et vont être écoutés.
Tyran, tu braves tout ; ton pouvoir te rassure ;
Mais tu n'as pas vaincu ces dieux et la nature,
La nature indomptable, et qui, dans sa fureur,
Hors de son sein sacré te jette avec horreur.
Soldats, à mon secours !

UN DES SOLDATS DU DUC, *passant du côté d'Edgard.*

J'embrasse ta défense ;
Je combattrai pour toi.

(*Des soldats en assez grand nombre passent à la fois du côté d'Edgard.*)

LE DUC.

(*Ses soldats, en beaucoup plus grand nombre, et prêts à combattre, restent auprès de lui. Il est à leur tête, l'épée à la main.*)

(*Au parti d'Edgard.*)
Tremblez, traîtres !

EDGARD.

Vengeance !

(*Aux soldats du Duc.*)
Amis, quoi ! vous servez sous un monstre odieux,
Couvert du sang d'Helmonde, abhorré par les dieux,
Les dieux qui vont sur vous envoyer leur colère !

(*Au Duc, montrant Léar, et s'avançant vers lui.*)
Il te manque un forfait : monstre, égorge ton père.

LÉAR, *revenant à lui au nom de père, avec joie et un reste d'égarement.*

Oui, je le suis.

LE DUC, *furieux.*

Hé bien !....

UN AUTRE SOLDAT DU DUC.

Meurs, traître !

(*Il le désarme, et tourne son épée contre lui, prêt à le percer.*)

EDGARD, *voyant le danger du Duc, et courant au soldat qui va le tuer.*

Il est ton roi.

(*Tous les soldats du Duc l'abandonnent ; ils se rangent dans l'instant du parti d'Edgard, et tombent avec*

respect aux pieds de Léar : ils baissent devant lui leurs armes, et inclinent leurs drapeaux.)

LE DUC.

Où suis-je ?

EDGARD, *aux soldats qui sont aux pieds de Léar.*

Quelle gloire et pour vous et pour moi !

(*Au Duc.*)

Te voilà seul, sans arme, en butte à leur furie.
C'est moi qui, dans les fers, dispose de ta vie.
Est-il un ciel vengeur ? Parle, reconnais-tu
L'invincible pouvoir qu'il donne à la vertu ?
Va trouver tes pareils, Régane et Volnérille.

(*Aux soldats.*)

Qu'on l'entraîne, soldats.

(*Les soldats l'entraînent aussi-tôt.*)

SCÈNE XII.

LÉAR, LE COMTE DE KENT, GARDES DU DUC DE CORNOUAILLES, EDGARD, UN DES SOLDATS DU DUC DE CORNOUAILLES, UN AUTRE DE SES SOLDATS, TOUS SES SOLDATS OU SON ARMÉE, LE DUC D'ALBANIE, HELMONDE, GARDES DU DUC D'ALBANIE.

LE DUC D'ALBANIE, *mettant Helmonde dans les bras de Léar.*

Léar, voilà ta fille.
J'avais tout craint d'Oswald ; Oswald levait la main :
J'ai couru l'arracher à ce monstre inhumain.

Moi-même dans son sang j'ai noyé le perfide.
Volnérille, en ces lieux, doublement parricide,
Évitant mes regards, et voilant sa noirceur,
Irritait sourdement les transports de sa sœur.
On vient de les saisir. Le peuple est autour d'elles,
Et veut, dans sa fureur, déchirer les cruelles.
On s'écrie, on les traîne, au milieu des affronts,
Vers un séjour d'horreur, vers des gouffres profonds
Où la nuit et des fers, couvrant leurs mains impies,
Au soleil pour jamais vont cacher ces furies.
Leur crime a mérité le plus horrible sort;
Mais votre nom, seigneur, les dérobe à la mort.
On bénit vos vertus, on court, on vole aux armes.
Tous les cœurs sont émus, tous les yeux sont en larmes.
Vivez, régnez, mon père.

LÉAR.

O clémence des dieux,
(En regardant Helmonde.)
De quel spectacle encor vous enivrez mes yeux!

HELMONDE.

Entre les mains d'Edgard ils ont mis leur puissance,
Pour punir des ingrats et venger l'innocence.

EDGARD.

Hélas! père trop tendre et roi trop généreux,
En m'exposant pour vous, j'ai cru m'armer pour eux.

LÉAR.

J'admire, en l'adorant, leur équité profonde.
Approchez-vous, Edgard; approchez-vous, Helmonde.
Recevez, mes enfans, avec le nom d'époux,
Celui de souverain qui m'est rendu par vous.

Pour payer vos vertus, que sont des diadêmes!
L'un à l'autre en présent je vous donne vous-mêmes.

(Au duc d'Albanie, en lui montrant Helmonde.)

Duc, je te dois ses jours : jouis de tes bienfaits,
En voyant les heureux que ta grande ame a faits.
Que n'ai-je, ô mon cher fils, ô héros que j'adore,
Une Helmonde à t'offrir, s'il en était encore!

(En montrant Edgard et Helmonde au comte.)

Kent, voilà nos enfans; tu veilleras sur eux.
Et vous, qui m'accordez ces amis généreux,
Avant de m'endormir dans la nuit éternelle,
Dieux! laissez-moi goûter leur tendresse fidèle!
Si ma raison s'éteint, daignez la rallumer;
Ou laissez-moi du moins un cœur pour les aimer!

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Discours de l'Auteur, prononcé dans l'Académie française..... pag. 1

Réponse de l'abbé de Radonvilliers, directeur de l'Académie, au discours précédent.... 56

Épitre dédicatoire à mon Père..... 73

Hamlet..... 77

Variantes d'Hamlet..... 151

Avertissement de Roméo et Juliette..... 157

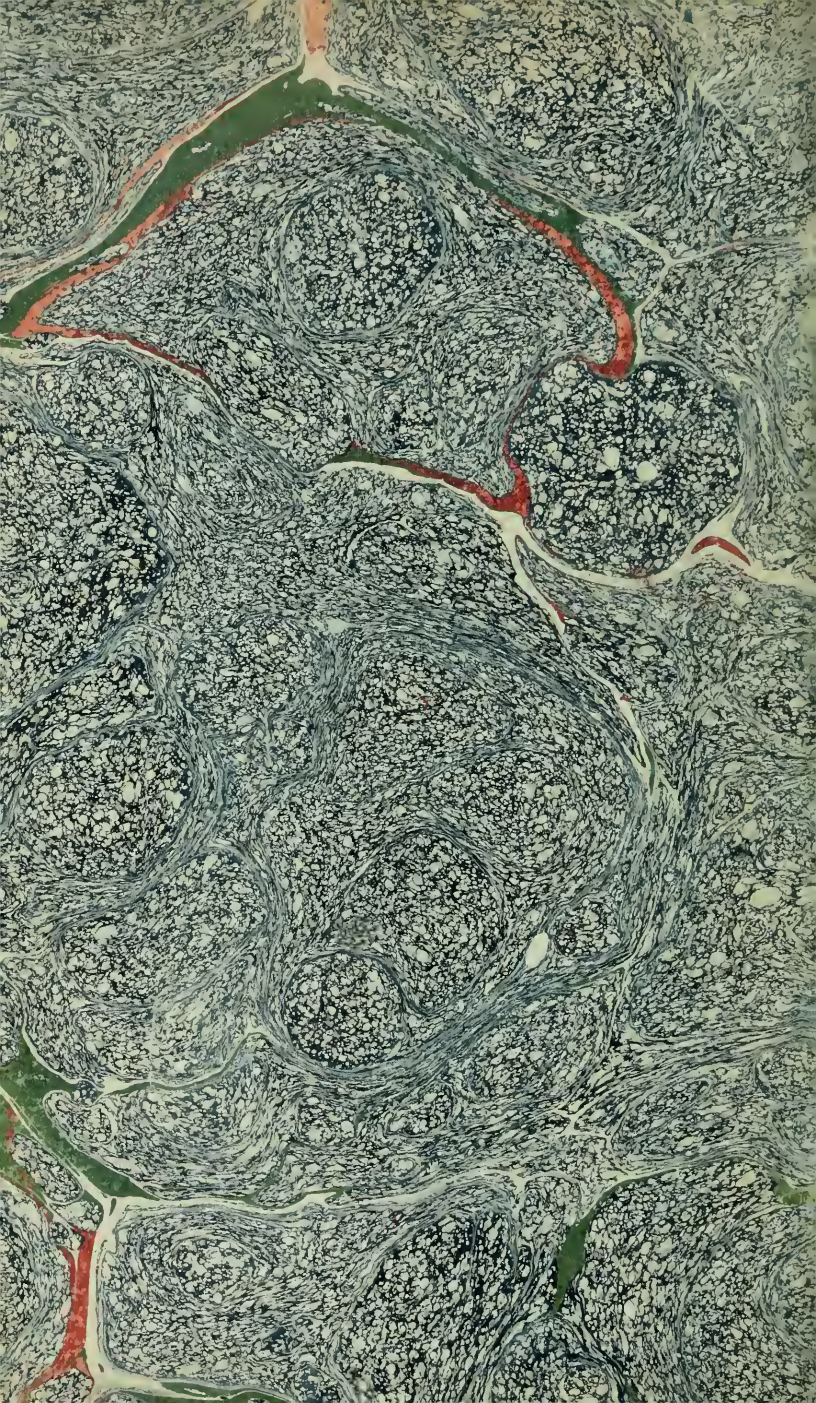
Roméo et Juliette..... 159

OEdipe chez Admète..... 237

Épitre dédicatoire à ma Mère..... 319

Avertissement du Roi Léar..... 323

Le Roi Léar..... 327



PQ
1981
D6
1813
t.1

Ducis, Jean François
Oeuvres

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY